title : Connaissance des beautés de la poésie et de l’éloquence dans la langue française[[1]](#footnote-1)

creator : Voltaire

copyeditor : Nejla Midassi (OCR, Stylage sémantique)

publisher : Université Paris-Sorbonne, LABEX OBVIL

issued : 2016

idno : http://obvil.paris-sorbonne.fr/corpus/critique/voltaire\_connaissance-beautes/

source : Voltaire (1694-1778), *Connaissance des beautés de la poésie et de l’éloquence dans la langue française* [1749], in *Œuvres complètes de Voltaire*, tome XXIII : *Mélanges II*, Paris, Garnier frères, 1879, p. 327-424. Source : [Gallica](http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k411339p).

created : 1749

language : fre

Ayant accompagné en France plusieurs jeunes étrangers, j’ai toujours tâché de leur inspirer le hon goût, qui est si cultivé dans notre nation, et de leur faire lire avec fruit les meilleurs auteurs. C’est dans cet esprit que j’ai fait ce recueil, pour l’utilité de ceux qui veulent connaître les vraies beautés de la langue française, et en bien sentir les charmes.

On ne peut se flatter de connaître une langue qu’à proportion du plaisir qu’on éprouve en lisant ; mais cette facilité ne s’acquiert pas tout d’un coup : elle ressemble aux jeux d’adresse, dans lesquels on ne se plaît que lorsqu’on, y réussit.

J’ai vu plusieurs étrangers à Paris ne pas distinguer si une tragédie était écrite dans le style des Racine et des Voltaire, ou dans celui des Danchet et des Pellegrin Je les ai vus acheter les romans nouveaux au lieu de *Zaïde.* Je me suis aperçu que, dans beaucoup de pays étrangers, les personnes les plus instruites n’avaient pas un goût sûr, et qu’elles me citaient souvent avec complaisance les plus mauvais passages des auteurs célèbres, ne pouvant distinguer dans eux les diamants vrais d’avec les faux. J’ai donc cru rendre service à ceux qui voyagent et à ceux qui parlent français dans la plupart des cours de 1 Europe, en mettant sous leurs veux des pièces de comparaison tirées des auteurs les plus approuvés qui ont traité les mêmes sujets : c’est, de toutes les méthodes que j’ai employées auprès des jeunes gens, celle qui m’a toujours le plus réussi ; mais ces pièces de comparaison seraient inutiles pour former l’esprit de la jeunesse, si elles n’étaient accompagnées de réflexions, qui aident des yeux peu accoutumés à bien observer ce qu’ils voient.

Je lisais, par exemple, il n’y a pas longtemps, avec un jeune comte de l’empire, qui donne les plus grandes espérances, les traductions que Malherbe et Racan ont faites de cette strophe d’Horace (1, IV, 13-14) :

Pallida mors æquo pulsat pede pauperum tabernas

Rogumque turres. O beate Sexti...

Voici la traduction de Racan :

Les lois de la mort sont fatales

Aussi bien aux maisons royales

Qu’aux taudis couverts de roseaux.

Tous nos jours sont sujets aux Parques :

Ceux des bergers et des monarques

Sont coupés des mêmes ciseaux.

Celle de Malherbe est plus connue.

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,

Est sujet à ses lois ;

Et la garde qui veille aux barrières du Louvre

N’en défend pas nos rois.

*Stances* à *Duperrier,* 77-80,

Je fus obligé de faire voir à ce jeune homme pourquoi les vers de Malherbe l’emportent sur ceux de Racan.

En voici les raisons :

1° Malherbe commence par une image sensible :

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre ;

et Racan commence par des mots communs qui ne font point d’image, qui ne peignent rien.

*Les lois de la mort sont fatales ; nos jours sont sujets aux Parques.* Termes vagues, diction impropre, vice de langage : rien il est plus faible que ces vers.

2° Les expressions de Malherbe embellissent les choses les plus basses. *Cabane* est agréable et du beau style, et *taudis* est une expression du peuple.

3° Les vers de Malherbe sont plus harmonieux ; et j’oserais même les préférer à ceux d’Horace, s’il est permis de préférer une copie a un original. Je défendrais en cela mon opinion en faisant remarquer que Malherbe finit sa stance par une image pompeuse, et qu’Horace laisse peut-être tomber la sienne avec *O beate Sexti.* Mais, en accordant cette petite supériorité à un vers de Malherbe, j’étais bien éloigné de comparer l’auteur à Horace ; je sais trop la distance infinie qui est de l’un à l’autre. Un peintre flamand peut peindre un arbre aussi bien que Raphaël. Il ne sera pas pour cela égal à Raphaël.

Ayant donc éprouvé que ces petites discussions contribuaient beaucoup à former et à fixer le goût de ceux qui voulaient s’instruire de bonne foi et se procurer les vrais plaisirs de l’esprit, je vais sur ce plan choisir par ordre alphabétique les morceaux de poésie et de prose qui me paraissent les plus propres à donner de grandes idées et à élever lame, à lui inspirer cet attendrissement qui adoucit les mœurs, et qui rend le goût de la vertu et de la vérité plus sensible. Je mêlerai même quelquefois à ces pièces de prose et de poésie de petites digressions sur certains genres de littérature, afin de rendre l’ouvrage d’une utilité plus étendue, et je tirerai la plupart de mes exemples des auteurs que j’appelle classiques, je veux dire des auteurs qu’on peut mettre au rang des anciens qu’on lit dans les classes, et qui servent à former la jeunesse. Je cherche à l’instruire dans la langue vivante autant qu’on l’instruit dans les langues mortes.

# Amitié[[2]](#footnote-2)

Il y a lieu d’être surpris que si peu de poètes et d’écrivains aient dit en faveur de *l’amitié* des choses qui méritent d’être retenues. Je n’en trouve ni dans Corneille, ni dans Racine, ni dans Boileau, ni dans Molière. La Fontaine est le seul poète célèbre du siècle passé qui ait parlé de cette consolation de la vie. II dit à la fin de la fable des *Deux Amis* (liv. VIII, fab, XI, 26) :

Qu’un ami véritable est une douce chose !

Il cherche vos besoins au fond de votre cœur ;

Il vous épargné la pudeur

De les lui découvrir vous-même ;

Un songe, un rien, tout lui fait peur,

Quand il s’agit de ce qu’il aime.

Le second vers est le meilleur, sans contredit, de ce passage. Le mot de *pudeur* n’est pas propre : il fallait *honte.* On ne, peut dire : j’ai la *pudeur* de parler devant vous, au lieu de : j’ai *honte de* parler devant vous ; et on sent d’ailleurs que les derniers vers sont faibles. Mais il règne dans ce morceau, quoique défectueux, un sentiment tendre et agréable, un air aisé et familier, propre au si vie des fables.

Je trouve dans *la Henriade* un trait sur l’amitié beaucoup plus fort (ch. VIII, 317-24) :

Il l’aimait non en roi, non en maître sévère,

Qui souffre qu’on aspire à l’honneur de lui plaire,

Et de qui le cœur dur et l’inflexible orgueil

Croit le sang d’un sujet trop paye d’un coup d’œil.

Henri de l’amitié sentit les nobles flammes :

Amitié, don du ciel, plaisir des grandes âmes ;

Amitié que les rois, ces illustres ingrats,

Sont assez malheureux pour ne connaître pas !

Cela est dans un goût plus mâle, plus élevé que le passage de La Fontaine. Il est aisé de sentir la différence des deux styles, qui conviennent chacun à leur sujet.

Mais j’avoue que j’ai vu des vers sur 1’amitié qui me paraissent infiniment plus agréables. Ils sont tirés d’une épître imprimée dans les Œuvres de M. de Voltaire.[[3]](#footnote-3)

Pour les cœurs corrompus l’amitié n’est point faite.

O tranquille amitié ! félicité parfaite,

Seul mouvement de l’âme où l’excès soit permis,

Corrige les défauts qu’en moi le ciel a mis ;

Compagne de mes pas dans toutes mes demeures,

Et dans tous les états, et dans toutes les heures.

Sans toi, tout homme est seul ; il peut par ton appui

Multiplier son être, et vivre dans autrui.

Amitié, don du ciel et passion du sage,

Amitié, que ton nom couronne cet ouvrage ;

Qu’il préside à mes vers comme il règne en mon cœur !

Il y a dans ce morceau une douceur bien plus flatteuse que dans l’autre. Le premier semble plutôt la satire de ceux qui n’aiment pas, et le second est le véritable éloge de l’amitié. Il échauffe le cœur. On en aime mieux son ami quand on a lu ce passage.

Que j’aime ce vers !

Multiplier son être, et vivre dans autrui.

Qu’il me paraît nouveau de dire que l’amitié doit être la seule passion du sage ! En effet, si l’amitié ne tient pas de la passion, elle est froide et languissante : ce n’est plus qu’un commerce de bienséance.

Il sera utile de comparer tous ces morceaux avec ce que dit sur l’amitié Mme la marquise de Lambert,[[4]](#footnote-4) dame très-respectable par son esprit et par sa conduite, et qui mettait l’amitié au rang des premiers devoirs,

« La parfaite amitié nous met dans la nécessité d’être vertueux. Comme elle ne se peut conserver qu’entre personnes estimables, elle vous force à leur ressembler. Vous trouvez dans l’amitié la sûreté du bon conseil, l’émulation du bon exemple, le partage dans vos douleurs, le secours dans vos besoins. »

Il est vrai que ce morceau de prose ne peut faire le même plaisir ni à l’oreille, ni à l’âme, que les vers que j’ai cités. « La sentence, dit Montaigne,[[5]](#footnote-5) pressée aux pieds nombreux de la poésie, élance mon âme d’une plus vive secousse. » J’ajouterai encore que les beaux vers, en français, sont presque toujours plus corrects que la prose. La raison en est que la difficulté des vers produit une grande attention dans l’esprit d’un bon poète, et de cette attention continue se forme la pureté du langage ; au lieu que, dans ta prose, la facilité entraîne l’écrivain et fait commettre des fautes.

Il y a, par exemple, une faute de logique dans cette phrase : « Comme l’amitié ne peut se conserver qu’entre personnes estimables, elle vous force à leur ressembler. »

Si vous êtes déjà ami, vous êtes donc une de ces personnes estimables. *À leur* *ressembler* n’est donc pas juste. Je crois qu’il fallait dire :

« L’amitié ne se pouvant conserver qu’entre des cœurs estimables, elle vous force à l’être toujours. »

*Le partage dans vos douleurs* est encore une faute contre la langue ; il fallait dire : On *partage vos douleurs,* on *prévient vos besoins.* Ces observations, qu’on doit faire sur tout ce qu’on lit, servent à étendre l’esprit d’un jeune homme et à le rendre juste : car le seul moyen de s’accoutumer à bien juger dans les grandes choses est de ne se permettre aucun faux jugement dans les petites.

Je ne puis m’empêcher de rapporter encore un passage sur l’amitié, que je trouve plus tendre encore que ceux que j’ai cités. Il est à la fin d’une de ces épîtres [[6]](#footnote-6)familières en vers, pour lesquelles M. de Voltaire me paraît avoir un génie particulier.

Loin de nous à jamais ces mortels endurcis,

Indignes du beau nom, du nom sacré d’amis,

Ou toujours remplis d’eux, ou toujours hors d’eux-mêmes,

Au monde, à l’inconstance, ardents à se livrer,

Malheureux, dont le cœur ne suit pas comme on aime,

Et qui n’ont point connu la douceur de pleurer !

# Amour

Je me garderai bien, eu roulant former des jeunes gens, de citer ici des descriptions de l’amour plus capables de corrompre le cœur que de perfectionner le goût. Je donnerai deux portraits de 1’amour tirés de deux célèbres poètes, dont l’un, qui est feu Rousseau, n’a pas toujours parlé avec tant de bienséance ; et l’autre, qui est M.de Voltaire, a, ce me semble, toujours fait aimer la vertu dans ses écrits.

PORTRAIT DE L’AMOUR, TIRÉ DE L’ÉPITRE SUR L’AMOUR

À MADAME D’USSÈ. (L. I, ÉP.II.)

Jadis sans *choix[[7]](#footnote-7),* les humains dispersés,

Troupe féroce et nourrie au carnage,

Du seul instinct suivaient la loi sauvage,

Se renfermaient dans les antres caches.

Et de leurs trous par la faim arrachés [[8]](#footnote-8)

Allaient, errants au gré de la nature,

Avec les ours disputer la pâture.

De ce chaos l’Amour *réparateur[[9]](#footnote-9)*

Fut de leurs lois le premier fondateur :

Il sut fléchir leurs humours indociles,

Les réunit dans l’enceinte des villes,

Des premiers arts leur donna des levons,

Leur enseigna *l’usage [[10]](#footnote-10)* des moissons ;

Chez eux logea l’Amitié secourable,

Avec la Paix, sa sœur inséparable ;

Et, devant tout, dans les terrestres lieux,

Fit respecter l’autorité des dieux.

Tel fut ici le siècle de *Cybèle.*

Mais à ce *dieu[[11]](#footnote-11)* la terre enfin rebelle

Se rebuta d’une si douce loi,

Et de ses mains voulut se faire un roi.

Tout aussitôt, évoqué par la haine,

Sort de ses flancs un monstre a forme humaine,

Reste dernier de ces cruels Typhons,

Jadis formés dans les gouffres profonds.

D’un faible enfant il a le front timide ;

Dans ses yeux brille une douceur perfide ;

Nouveau Protée, à toute heure, en tous lieux.

Sous un faux masque il abuse nos yeux.

D’abord voilé d’une crainte ingénue.

Humble captif, il rampe, il s’insinue ;

Puis tout à coup, impérieux vainqueur.

Porte le trouble et l’effroi dans le cœur.

Les Trahisons, la noire Tyrannie,

Le Désespoir, la Peur, l’Ignominie,

Et le Tumulte, au regard effaré,

Suivent son char de Soupçons entouré.

Ce fut sur lui que la terre *ennemie*

De sa révolte *appuya l’infamie[[12]](#footnote-12)* ;

Bientôt séduits par ses trompeurs appas,

Des *flots* d’humains *marchèrent[[13]](#footnote-13)* sur ses pas.

L’Amour, par lui dépouillé de puissance,

Remonte au ciel, séjour de sa naissance.

TEMPLE DE L’AMOUR, TIRÉ DE LA HENRIADE (chant IX, 1-555

Sur les bords fortunés de l’antique Idalie,

Lieux ou finit l’Europe et commence l’Asie,

S’élève un vieux palais respecte par les temps :

La nature en posa les premiers fondements ;

Et l’art, ornant depuis sa simple architecture,

Par ses travaux hardis surpassa la nature.

La, tous les champs voisins, peuples de myrtes verts,

N ont jamais ressenti l’outrage des hivers.

Partout on voit mûrir, partout on voit éclore

Et les fruits de Pomone et les présents de Flore ;

Et la terre n’attend, pour donner ses moissons.

Ni les vœux des humains, ni l’ordre des saisons.

L’homme y semble goûter dans une paix profonde

Tout ce que la nature, aux premiers jours du monde,

De sa main bienfaisante accordait aux humains :

Un éternel repos, des jours purs et sereins,

Les douceurs, les plaisirs que promet l’abondance,

Les biens du premier âge, hors la seule innocence.

On entend pour tout bruit des concerts enchanteurs

Dont la molle harmonie inspire les langueurs

Les voix de mille amants, les chants de leurs maîtresses.

Qui célèbrent leur honte et vantent leurs faiblesses.

Chaque jour on les voit, le front paré de fleurs,

De leur amiable maître implorer les faveurs ;

Et dans l’art dangereux de plaire et de séduire,

Dans son temple à l’envi s’empresser de s’instruire.

La flatteuse Espérance, au front toujours serein,

À l’autel de l’Amour les conduit par la main.

Près du temple sacré, les Grâces demi-nues

Accordent à leurs voix leurs danses ingénues.

La molle volupté, sur un lit de gazons,

Satisfaite et tranquille, écouté leurs chansons.

On voit à ses côtes le Mystère en silence,

Le Sourire enchanteur, les Soins, la Complaisance,

Les Plaisirs amoureux, et les tendres Désirs,

Plus doux, plus séduisants encor que les Plaisirs.

De ce temple fameux telle est l’aimable entrée ;

Mais lorsqu’on avançant sous la voûte sacrée

On porte au sanctuaire un pas audacieux.

Quel spectacle funeste épouvante les yeux !

Ce n’est plus des Plaisirs la troupe aimable et tendre ;

Leurs concerts amoureux ne s’y font plus entendre ;

Les Plaintes, les Dégoûts, l’Imprudence, la Peur,

Font de ce beau séjour un séjour plein d’horreur.

La sombre Jalousie, au teint pâle et livide,

Suit d’un pied chancelant le Soupçon qui la guide

La Haine et le Courroux, répandant leur venin,

Marchent devant ses pas un poignard à la main.

La Malice les voit, et d’un souris perfide

Applaudit, en passant, à leur troupe homicide.

Le Repentir les suit, détestant leurs fureurs,

Et baisse, en soupirant, ses yeux mouillés de pleurs.

C’est là, c’est au milieu de cette cour affreuse,

Des plaisirs des humains compagne malheureuse,

Que l’Amour a choisi son séjour éternel, etc.

Ces deux descriptions morales de l’Amour n’en sont pas moins intéressantes pour cela. Celle qui est tirée de *la Henriade* est plus pittoresque que l’autre et, d’un style plus coulant et plus correct ; mais elle ne me paraît pas écrite avec plus d’énergie. II y a seulement je ne sais quoi de plus doux et de plus intéressant.

Non satis est pulchra esse poemata, dulcia sunto.

(Hor. *d’Art.poet.,* 99.)

Il faut voir à présent comment l’archevêque de Cambrai, l’illustre Fénelon, auteur du *Télémaque,* a traité le même sujet. Il a aussi parlé de l’Amour et de son temple (livre IV) :

« On me conduisit au temple de la déesse : elle en a plusieurs dans cette ile, car elle est particulièrement adorée à Cythère, à Idalie, et à Paphos. C’est à Cythère que je lus conduit. Le temple est tout de marbre ; c’est un parlait péristyle : les colonnes sont d’une grosseur et d’une hauteur qui rendent cet édifice très-majestueux ; au-dessus de l’architrave et de la frise sont, à chaque face, de grands frontons où l’on voit, en bas-reliefs, toutes les plus agréables aventures de la déesse ; à la porte du temple est sans cesse une foule de peuples qui viennent faire leurs offrandes. On n’égorge jamais dans l’enceinte du lieu sacré aucune victime. On n’y brûle point, comme ailleurs, la graisse des génisses et des taureaux ; on n’y répand jamais leur sang. On présente seulement devant l’autel les bêtes qu’on offre, et on n’en peut offrir aucune qui ne soit jeune, blanche, sans défaut, et sans tache. On les couvre de bandelettes de pourpre brodées d’or ; leurs cornes sont dorées, et ornées de bouquets des fleurs les plus odoriférantes. Après qu’elles ont été présentées devant l’autel, on les renvoie dans un lieu écarté, où elles sont égorgées pour les festins des prêtres de la déesse.

« On offre aussi toute sorte de liqueurs parfumées, et du vin plus doux que le nectar. Les prêtres sont revêtus de longues robes blanches, avec des ceintures d’or et des franges de même au bas de leurs robes. On brûle nuit et jour, sur les autels, les parfums les plus exquis de l’Orient, et ils forment une espèce de nuage qui monte vers le ciel. Toutes les colonnes du temple sont ornées de festons pendants ; tous les vases qui servent au sacrifice sont d’or ; un bois sacré de myrte environne le bâtiment. Il n’y a que de jeunes garçons et de jeunes filles d’une rare beauté qui puissent présenter les victimes aux prêtres, et qui osent allumer le feu des autels ; mais l’impudence et la dissolution déshonorent un temple si magnifique. »

Je ne puis m’empêcher de convenir que celte description est d’une grande froideur en comparaison de la poésie que nous avons vue. bien ne caractérise ici le temple de l’Amour ; ce n’est qu’une description vague d’un temple en général. Il n’y a rien de moral que la dernière phrase ; mais *l’impudence* et la *dissolution* caractérisent la débauche, et non pas l’amour Tout le mérite de ce morceau me parait consister dans une prose harmonieuse ; mais elle manque de vie.

Tous ces exemples confirment de plus eu plus que les mêmes choses bien dîtes en vers, ou bien dites en prose, sont aussi différentes qu’un vêtement d’or et de soie l’est d’une robe simple et unie ; mais aussi la médiocre prose est encore pins au-dessus des vers médiocres que les bons vers ne l’emportent sur la bonne prose.

On m’a demandé souvent s’il y avait quelque bon livre en français, écrit dans la prose poétique du *Télémaque.* Je n’en connais point, et je ne crois pas que ce style pût être bien reçu une seconde fois. C’est, comme on l’a dit[[14]](#footnote-14), une espèce bâtarde qui n’est ni poésie ni prose, et qui, étant sans contrainte, est aussi sans grande beauté : car la difficulté vaincue ajoute un charme nouveau à tous les agréments de l’art. Le *Télémaque* est écrit dans le goût d’une traduction en prose *d’Homère,* et avec plus de grâce que la prose de Mme Dacier ; mais enfin c’est de la prose, qui n’est qu’une lumière très-faible devant les éclairs de la poésie, et qui atteste seulement l’impuissance[[15]](#footnote-15) de rendre les poètes de l’antiquité en vers français.

# Ambition

J’aurais dû, en suivant l’ordre alphabétique, traiter l’ambition avant l’amitié ; mais j’ai mieux aimé commencer par une vertu que par un vice. J’ai préféré le sentiment à l’ordre. Je ne sais pourquoi l’ambition est le sujet de beaucoup plus de pièces de poésie et d’éloquence que l’amitié : n’est-ce point qu’on réussit mieux à caractériser les passions funestes que les doux penchants du cœur ? il entre toujours de la satire dans ce qu’on dit de l’ambition. Quoi qu’il en soit, j’aime à voir dans *la Henriade* (VU, 153) :

L’ambition sanglante, inquiète, égarée,

De trônes, de tombeaux, d’esclaves entourée.

Mais que La Fontaine a de charmes dans un des prologues de ses fables !

Deux démons à leur gré partagent notre vie,

Et de son patrimoine ont chassé la raison ;

Je ne vois point de cœur qui ne leur sacrifie.

Si vous me demandez leur état et leur nom,

J’appelle l’un Amour, et l’autre Ambition.

Cette dernière étend, le plus loin son empire,

Car même elle entre dans l’amour.

(*Le Berger et le Roi.* liv X, fab, x.)

Voilà des vers parfaits dans leur genre. Heureux les esprits capables d’être touchés comme il faut de pareilles beautés, qui réunissent la simplicité à l’extrême éloquence !

Qu’on lise encore dans *Athalie* ce que Mathan dit de son ambition (acte III, sc. III) :

J’approchai par degrés de l’oreille des rois ;

Et bientôt en oracle on érigea ma voix.

J’étudiai leur cœur, je flattai leurs caprices,

Je leur semai de fleurs le bord des précipices :

Près de leurs fiassions rien ne me fut sacré ;

De mesure et de poids je changeais à leur gré, etc.

Je trouve l’ambition caractérisée plus en grand, el peinte dans son plus haut degré, dans la tragédie de *Mahomet.* C’est Mahomet qui parle (acte II, sc. V) :

Je suis ambitieux : tout homme l’est, sans doute ;

Mais jamais roi, pontife, ou chef, ou citoyen,

Ne conçut un projet aussi grand que le mien.

Chaque peuple à son tour a brillé sur la terre

Par les lois, par les arts, et surtout par la guerre ;

Le temps de l’Arabie est-il la fin venu.

Ce peuple généreux, trop longtemps inconnu,

Laissait dans ses déserts ensevelir sa gloire ;

Voici les jours nouveaux marqués pour la victoire.

Vois du nord au midi l’univers désolé,

La Perse encor sanglante, et son trône ébranle ;

L’Inde esclave et timide, et l’Égypte abaissée ;

Des murs du Constantin la splendeur éclipsée ;

Vois l’empire romain tombant de toutes parts,

Ce grand corps déchiré, dont les membres épars

Languissent dispersés sans honneur et sans vie :

Sur ces débris du monde élevons l’Arabie.

Il faut un nouveau culte, il faut de nouveaux fers ;

Il faut un nouveau dieu pour 1’aveugle univers.

En Égypte Osiris, Zoroastre en Asie.

Chez les Crétois Minos, Numa dans l’Italie,

À des peuples sans mœurs, et sans culte, et sans rois,

Donnèrent aisément d insuffisantes lois.

Je viens, après mille ans, changer ces lois grossières ;

J’apporte un joug plus noble aux nations entières.

J’abolis les faux dieux ; et mon culte épuré

De ma grandeur naissante est le premier degré.

Ne me reproche point de tromper ma patrie :

Je détruis sa faiblesse et son idolâtrie :

Sous un roi, sous un dieu, je viens la réunir ;

Et, pour la rendre illustre, il la faut asservir.

Voilà bien l’ambition à son comble : celui qui    parle ainsi    veut être à la fois conquérant, législateur, roi, pontife, et    prophète ; et il y parvient. Il faut avouer que les autres desseins des plus grands hommes sont de bien petites vanités auprès de cette ambition. On ne peut la décrire avec plus de force et de justesse. Mathan me paraît parler en subalterne, et Mahomet en maître du monde. J’observerai, en passant, que l’un et l’autre avouent le fond de leur erreur, ce qui n’est guère naturel[[16]](#footnote-16) ; mais ce défaut est bien plus grand dans Mathan que dans Mahomet. On ne dit point de soi qu’on est scélérat ; mais on peut dire qu’on est ambitieux : la grandeur de l’objet ennoblit jusqu’à la fourberie même aux yeux des hommes.

# Armée

Je ne vois guère de description d’armée qui mérite notre attention dans les poètes tragiques que celle qu’on lit dans *le Cid* (acte IV, sc. III) :

Cette obscure clarté qui tombe des étoiles

Enfin avec le flux nous fait voir trente voiles ;

L’onde s’enfle *dessous[[17]](#footnote-17)*, et d’un commun effort

Les Maures et la mer *manient jusques[[18]](#footnote-18)* au port.

On les laisse passer ; tout leur paraît tranquille :

Point de soldats au port, point aux murs de la ville ;

Noire profond silence abusant leurs esprits,

Ils n’osent plus douter de nous avoir surpris.

Ils abordent sans. peur, ils ancrent, ils descendent,

Et courent se livrer aux mains qui les attendent.

Nous nous levons alors, et tous en même temps

Poussons jusques au ciel mille cris éclatants.

Les nôtres au signal de nos vaisseaux répondent,

Ils paraissent armés : les Maures se confondent ;

L’épouvante les prend ; à demi descendus,

Avant que de combattre ils s’estiment perdus.

Ils couraient au pillage, et rencontrent la guerre ;

Nous les pressons sur l’eau, nous les pressons sur terre,

Et nous faisons courir des ruisseaux de leur sang

Avant qu’aucun résiste ou reprenne son rang.

Mais bientôt, malgré nous, leurs princes les rallient ;

Leur courage renaît, et leurs terreurs s’oublient.

La honte de mourir sans avoir combattu

Arrête leur désordre, et leur rend leur vertu

*Contre nous* [[19]](#footnote-19) *de pied ferme ils tirent [[20]](#footnote-20)*leurs alfanges,

De    notre sang au leur font    *d’horribles mélanges[[21]](#footnote-21)*;

Et    la terre et le fleuve, et    leur flotte et le port,

Sont des champs de carnage où triomphe la mort.

Je crois que tout le monde tombera d’accord qu’il y a plus d’âme et de pathétique dans la description d’une armée prête à attaquer que fait 1’illustre Fénelon au dixième livre des *Aventures de Télémaque.* Ce n’est point une description circonstanciée : elle est vague ;    elle ne spécifie rien ; elle tient plus de la    déclamation que de cet    air de vérité qui a un si grand mérite ; mais    il a    fart de parler au cœur jusque dans l’appareil de la guerre.

« Pendant qu’ils raisonnaient ainsi, on entendit tout à coup un bruit confus de chariots, de chevaux hennissants, d’hommes qui poussaient des hurlements épouvantables, et de trompettes qui remplissaient l’air d’un son belliqueux. On s’écrie : « Voilà « les ennemis qui ont fait un grand détour pour éviter les passages « gardés ; les voilà qui viennent assiéger Salante. » Les vieillards et les femmes paraissaient consternés. « Hélas ! disaient-ils, fallait-il quitter notre chère pairie, la fertile Crète, et suivre un roi malheureux au travers de tant de mers, pour fonder une ville qui sera mise en cendres comme Troie ! » On voyait de dessus les murailles nouvellement bâties dans la vaste campagne, briller au soleil les casques, les cuirasses, et les boucliers des ennemis. Les jeux eu étaient éblouis. On voyait aussi les piques hérissées qui couvraient la terre, comme elle est couverte par une abondante moisson que Gérés prépare dans les campagnes d’Enna en Sicile, pendant les chaleurs de l’été, pour récompenser le laboureur de toutes ses peines. Déjà on remarquait les chariots armés de faux tranchantes ; on distinguait facilement chaque peuple venu à cette guerre. » (Livre X.)

Je suis bien plus ému ici par Fénelon que par Corneille, Ce n’est pas que tes vers ne soient, à mérite égal, incomparablement au-dessus de la prose ; mais ici la description a un fond plus touchant que celle de Corneille ; et il faut bien considérer qu’un acteur, dans une pièce de théâtre, ne doit presque jamais s’exprimer comme un auteur qui parle à l’imagination du lecteur. Il faut sentir combien Corneille et Fénelon avaient chacun un but différent.

Pour prouver incontestablement la supériorité de la poésie sur la prose dans le même genre de beautés, considérons ce même objet d’une armée en bataille, dans le huitième chant de *la Henriade* (65-176) :

Près des bords de l’Iton et des rives de l’Eure

Est un champ fortuné, l’amour de la nature :

La guerre avait longtemps respecté les trésors

Dont Flore et les Zéphyrs embellissaient ces bords.

Au milieu des horreurs des discordes civiles

Les bergers de ces lieux coulaient des jours tranquilles,

Protégés par le ciel et par leur pauvreté,

Ils semblaient des soldats braver l’avidité,

El sous leurs toits de chaume, à l’abri des alarmes,

N’entendaient point le bruit des tambours et des armes.

Les deux camps ennemis arrivent en ces lieux

La désolation partout marche avant eux.

De l’Eure et de l’Iton les ondes s’alarmèrent ;

Les bergers pleins d’effroi, dans les bois se cachèrent ;

Et leurs tristes moitiés, compagnes de leurs pas,

Emportent leurs enfants gémissants dans leurs bras.

Habitants malheureux de ces bords pleins de charmes,

Du moins à votre roi n’imputez point vos larmes ;

S’il cherche les combats, c’est pour donner la paix :

Peuple, sa main sur vous répandra ses bienfaits.

Il veut finir vos maux, i1 vous plaint, il vous aime.

Et dans ce jour affreux il combat pour vous-même.

Les moments lui sont chers ; il court dans tous les rangs

Sur un coursier fougueux plus loger que les vents,

Qui, lier de son fardeau, du pied frappant la terre,

Appelle les dangers, et respire la guerre.

On voyait près de lui briller tous ces guerriers.

Compagnons de sa gloire et ceints de ses lauriers :

D’Aumont, qui sous cinq rois avait porté les armes :

Biron, dont le seul nom répandait les alarmes ;

Et son fils, jeune encore, ardent, impétueux,

Qui, depuis... ; mais alors il était vertueux ;

Sully, Nangis, Grillon, ces ennemis du crime.

Que la Ligue déteste, et que la Ligue estime ;

Turenne, qui depuis de la jeune Bouillon

Mérita dans Sedan la puissance et le nom ;

Puissance malheureuse et trop mal conservée,

El par Armand détruite aussitôt qu’élevée.

Essex avec éclat parait au milieu d’eux,

Tel que dans nos jardins un palmier sourcilleux,

À nos ormes touffus mêlant sa tête altière.

Paraît s’enorgueillir de sa tige étrangère.

…………………………………………….

Plus loin sont La Trimouille, et Clermont, et Feuquières,

Le malheureux de Nesle, et 1’heureux Lesdiguières ;

D’Ailly, pour qui ce jour fut un jour trop fatal.

Tous ces héros en foule attendaient le signal,

Et, rangés près du roi, lisaient sur son visage

D’un triomphe certain l’espoir et le présage.

Mayenne, en ce moment, inquiet, abattu,

Dans son cœur étonné cherche en vain sa vertu

Soit que, de son parti connaissant l’injustice,

Il ne crût point le ciel à ses armes propice ;

Soit que l’âme en effet ait des pressentiments,

Avant-coureurs certains des grands événements.

Ce héros cependant, maître de sa faiblesse,

Déguisait ses chagrins sous sa fausse allégresse ;

II s’excite, il s’empresse, il inspire aux soldats

Cet espoir généreux que lui-même il n’a pas.

D’Egmont auprès du lui, plein de la confiance

Que dans un jeune cœur fait naître l’imprudence,

Impatient déjà d’exercer sa valeur,

De l’incertain Mayenne accusait la lenteur.

Tel qu’échappé du sein d’un riant pâturage,

Au bruit de la trompette animant son cornage,

Dans les champs de la Thrace un coursier orgueilleux.

Indocile, inquiet, plein d’un feu belliqueux.

Levant les crins mouvants de sa tête superbe.

Impatient du frein, vole et bondit sur l’herbe :

Tel paraissait Egmont ; une noble fureur

Éclate dans ses yeux, et brûle dans son cœur ;

Il s’entretient déjà de sa prochaine gloire,

Il croit que son destin commande à la victoire :

Hélas ! il ne sait point que son fatal orgueil

Dans les plaines d’Ivry lui prépare un cercueil.

Vers les ligueurs enfin le grand Henri s’avance,

Et, s’adressant aux siens qu’enflammait sa présence :

« Vous êtes nés Français, et je suis votre roi ;

Voilà nos ennemis, marchez, et suivez-moi :

No perdez point de vue, au fort de la tempête,

Ce panache éclatant qui flotte sur ma tête ;

Vous le verrez toujours au chemin de l’honneur. »

À ces mots, que ce roi prononçait en vainqueur,

Il voit d’un feu nouveau ses troupes enflammées,

Et marche en invoquant le grand Dieu des armées.

Sur les pas dos deux chefs alors, en même temps,

On voit des doux partis voler les combattants.

Ainsi, lorsque des monts sépares par Alcide

Les Aquilons fougueux fondent d’un vol rapide,

Soudain les Ilots émus de deux profondes mers

D’un choc impétueux s’élancent dans les airs ;

La terre au loin gémit, le jour fuit, le ciel gronde,

Et l’Africain tremblant craint la chute du monde

Au mousquet réuni le sanglant coutelas

Déjà de tous côtés porte un double trépas.

Cette arme que jadis, pour dépeupler la terre,

Dans Bayonne inventa le démon de la guerre,

Rassemble en même temps, digne fruit de l’enfer,

Ce qu’ont de plus terrible et la flamme et le fer.

On se mêle, on combat ; l’adresse, le courage,

Le tumulte, les cris, la pour, l’aveugle rage,

La honte de céder, l’ardente soif du sang,

Le désespoir, la mort, passent de rang en rang.

L’un poursuit un parent dans le parti contraire ;

Là le frère en fuyant meurt de la main d’un frère :

La nature en frémit, et ce rivage affreux

S’abreuvait à regret de leur sang malheureux.

Il y a dans cette description plus de pathétique encore et plus de portraits touchants que dans *Télémaque*. Ce morceau,

Habitants malheureux de ces bords pleins de charmes,

forme un mélange délicieux de tendresse et d’horreur. Le poète met ici son art à rendre la guerre odieuse, dans le temps même qu’il sonne la charge, et qu’il inspire l’ardeur du combat dans Finie du lecteur La comparaison *des deux mers qui se choquent* étonne l’imagination. La peinture *de la baïonnette au bout du fusil* est d’un goût nouveau, vrai et noble ; c’est un des plus grands mérites de la poésie de peindre les détails.

Verbis ea vincere magnum

Qua ni sit, et angustis hunc addere rebus honorem

(Virg. *Georg.,* III, 280.)

# Assaut.

Cet art de peindre les détails, et de décrire des choses que la poésie française évite communément, se trouve d’une manière bien sensible dans le récit d’un assaut donné aux faubourgs de Paris[[22]](#footnote-22) :

Du côté du levant bientôt Bourbon s’avance.

Le voilà qui s’approche, et la mort le devance,

Le fer avec le feu vole de toutes parts

Des mains des assiégeants et du liant des remparts.

Ces remparts menaçants, leurs tours, et leurs ouvrages,

S’écroulent sous les traits de ces brûlants orages :

On voit les bataillons rompus et renverses,

Et loin d’eux dans les champs leurs membres dispersés.

Ce que le fer atteint tombe réduit en poudre ;

Et chacun des partis combat avec la foudre.

Jadis avec moins d’art, au milieu des combats,

Les malheureux mortels avançaient leur trépas.

Avec moins d’appareil ils volaient au carnage,

Et le fer dans leurs mains suffisait à leur rage.

De leurs cruels enfants l’effort industrieux

A dérobé le feu qui brûle dans les cieux.

On entendait gronder ces bombes effroyables,

Des troupes de la Flandre enfants abominables.

Dans ces globes d’airain le salpêtre enflammé

Vole avec la prison qui le tient renfermé :

Il la brise, et la mort en sort avec furie.

Avec plus d’art encore et plus de barbarie,

Dans des antres profonds on a su renfermer

Des foudres souterraines tout prêts à s’allumer.

Sous un chemin trompeur, où, volant au carnage,

Le soldat valeureux se lie à son courage,

On voit en un instant des abîmes ouverts,

IV noirs torrents de soufre épandus dans les airs.

Des bataillons entiers, par ce nouveau tonnerre,

Emportés, déchirés, engloutis sous la terre.

Ce sont là les dangers où Bourbon va s’offrir ;

C’est par là qu’à son trône il brûle de courir.

Ses guerriers avec lui dédaignent ces tempêtes :

L’enfer est sous leurs pas, la foudre est sur leurs têtes,

Mais la Gloire à leurs yeux, vole à côte du roi ;

Ils ne regardent qu’elle, et marchent sans effroi.

Mornai, parmi les Ilots de ce torrent rapide,

S’avance d’un pas grave et non moins intrépide,

Incapable à la fois de crainte et de fureur,

Sourd au bruit des canons, câline au sein de l’horreur ;

D’un œil ferme et stoïque il regarde la guerre

Comme un fléau du ciel, affreux, mais nécessaire ;

Il marche en philosophe où l’honneur le conduit,

Condamne les combats, plaint son maître, et le suit.

Ils descendent enfin dans ce chemin terrible,

Qu’un glacis teint de sang rendait inaccessible.

C’est là que le danger ranime leurs efforts :

Ils comblent les fossés de fascines, de morts ;

Sur ces morts entassés ils marchent, ils s’avancent ;

D’un cours précipité sur la brèche ils s’élancent.

Armé d’un fer sanglant, couvert d’un bouclier,

Henri vole à leur tête, et monte le premier.

Il monte : il a déjà de ses mains triomphantes

Arboré de ses lis les enseignes flottantes.

Les ligueurs devant lui demeurent pleins d’effroi ;

Ils semblaient respecter leur vainqueur et leur roi :

Ils cédaient ; mais Mayenne à l’instant les ranime ;

Il leur montre l’exemple, il les rappelle au crime ;

Leurs bataillons serres pressent de toutes parts

Ce roi dont ils n’osaient soutenir les regards.

Sur le mur avec eux la Discorde cruelle

Se baigne dans le sang que l’on verse pour elle.

Le soldat à son gré sur ce funeste mur,

Combattant de plus près, porte un trépas plus sûr.

Alors on n’entend plus ces foudres de la guerre

Dont les bouches de bronzé épouvantaient la terre :

Un farouche silence, enfant de la fureur,

À ces bruyants éclats succède avec horreur.

D’un bras déterminé, d’un oui brûlant de rage,

Parmi ses ennemis chacun s’ouvre un passage.

On saisit, on reprend, par un contraire effort,

Le rempart teint de sang, théâtre de la mort ;

Dans ses fatales mains la victoire incertaine

Tient encor près des lis l’étendard de Lorraine.

Les assiégeants surpris sont partout renversés,

Cent fois victorieux, et cent fois terrassés :

Pareils à l’océan poussé par les orages,

Qui couvre à chaque instant et qui fuit, ses rivages.

Il est visible que fauteur a jouté contre le grand peintre Homère dans cette description : car comme Homère s’attache à animer tout, et à peindre toutes les choses qui étaient en usage de son temps, le poète français entre dans les détails de toutes les machines dont nous nous servons : chemin couvert attaqué, fascines portées, mines, bombes, tout est exprimé.

Mettons en parallèle ce morceau épique avec la traduction d’une description à peu près semblable dans l’*Iliade,* et voyons comment Lamotte a rendu le poète grec.

Sous des chefs différents il range cinq cohortes,

Dont l’égale valeur assiège autant de portes.

Sur les nouveaux remparts l’Argien, plus vaillant,

De tout côté s’oppose aux coups de l’assaillant.

Hector veut le premier forcer avec Énée

La porte qu’occupaient Ulysse, Idoménée,

Digne de Jupiter, qui lui donna le jour ;

Sarpédon cherche Ajax jusqu’au haut d’une tour.

C’est en vain que des murs tombe une horrible grêle ;

C’est en vain que la pierre avec les traits se mêle :

Rien ne peut réussir à les décourager

La gloire à leurs regards efface le danger.

Appuyés 1’un de l’autre, ils montent aux murailles ;

Les fossés sont bientôt comblés de funérailles.

Plusieurs tombent mourants qui s’estiment heureux

D’aider leurs compagnons à s’élever sur eux.

« Courage, mes amis, criait le roi de Pile,

Courage, défendez notre dernier asile ;

Soutenez bien l’honneur de vos premiers exploits ;

Vos femmes, vos enfants, vous pressent par ma voix.

Jupiter d’Ilion nous promit la ruine :

Ne faites point mentir la promesse divine. »

Le bruit ne laissait pas distinguer ses discours,

Mais le son de sa voix les animait toujours.

Des Troyens cependant l’opiniâtre audace

Rend effort pour effort, menace pour menace ;

Et, sous leurs boucliers tout hérissés de dards,

Ils atteignaient déjà le sommet des remparts.

Malgré la sécheresse de ces vers, ou voit aisément la richesse du fond du sujet ; mais le pinceau de M. de Lamotte n’est point moelleux et n’a nulle force, Il règne dans tout ce qu’il fait un ton froid, didactique, qui devient insupportable à la longue. Au lieu d’imiter les belles peintures d’Homère et l’harmonie de ses vers, il s’amuse à considérer que Nestor, dans la chaleur du combat, pourrait n’être pas entendu ; et il croit avoir de l’esprit en disant :

Le bruit ne laissait pas distinguer ses discours.

Le pis de tout cela est qu’il n’y a pas un mot dans Homère, ni de Nestor haranguant, ni de plusieurs qui tombent mourants, et qui s’estiment heureux de servir d’échelle à leurs compagnons, ni d’effort pour effort et de menace pour menace : tout cela est de M. de Lamotte.

Ses vers sont bas et prosaïques : ils jettent même un ridicule sur l’action Car c’est un portrait comique que celui d’un homme qui parle et qu’on n’entend point. Il faut avouer que Lamotte a gâté tous les tableaux d’Homère. Il avait beaucoup d’esprit ; mais il s’était corrompu le goût par une très-mauvaise philosophie qui lui persuadait que l’harmonie, la peinture, et le choix des mots, étaient inutiles à la poésie ; que pourvu que l’on cousît ensemble quelques traits communs de morale, on était au-dessus des plus grands poètes. La véritable philosophie aurait dit lui apprendre, au contraire, que chaque art a sa nature propre, et qu’il ne fallait point traduire Homère avec sécheresse, comme il serait permis de traduire Épictète.

Lamotte avait donné d’abord de très-grandes espérances par les premières odes qu’il composa ; mais bientôt après il tomba dans le mauvais goût, et il devint un des plus mauvais auteurs. Il crut avoir corrigé Homère[[23]](#footnote-23). Cet excès d’orgueil lui ayant mal réussi, il écrivit contre la poésie. Il fut sur le point de corrompre le goût de son siècle, car il avait eu l’adresse de se faire un parti considérable, et de se faire louer dans tous les journaux ; mais sa cabale est tombée avec lui. Le temps fait justice, et mot toutes les choses à leur place

# Bataille

Les batailles ont tant de rapports avec ce que je viens de mettre sous les yeux que je ne m’étendrai pas sur cet article. Je remarquerai seulement que l’on a toujours donné la préférence à Homère sur Virgile pour celle grande partie du poème épique.

Je ne sais si le Tasse n’est pas encore supérieur à Homère dans la description des batailles. Quelles peintures vives et pénétrantes dans celle qui se donne au vingtième chant, et avec quelle force ce grand homme se soutient au bout de sa carrière !

Giace il cavallo al sue signore appresso,

Giace il compagno appo il compagne estinto,

Giace il nemico appo il nemico, e sposso

Sul morto il vivo, il vincitor sul vinto :

Non v’è silenzio, e non v’è grido espresso ;

Ma odi un non so che roco e indistinto,

Fremiti di furor, mormon d ira,

Gemiti di chi langue, e di chi spira.

(Ott. I,1.)

Que tout cela est vrai, terrible, passionné ! Pour moi, j’avoue que les descriptions d’Homère ne me semblent pas renfermer tant de beautés. Ce que j’aime dans la bataille d’Ivry c’est la foule des comparaisons et des métaphores rapides, les aventures touchantes jointes à l’horreur de l’action, la vertu stoïque de Mornai opposée à la rage des combattants ; l’éloge même de l’amitié au milieu du carnage, la clémence après la victoire : cela fait un tout que je ne rencontre point ailleurs. Je remarque, entre autres choses qui m’ont frappé, cette fin de la bataille (ch. VIII, 388-402) :

L’étonnement, l’esprit de trouble et de terreur,

S’empare en ce moment de leur troupe alarmée ;

Il passe en tous les rangs, il s’étend sur l’armée ;

Les chefs sont effrayés, les soldats éperdus ;

L’un ne peut commander, 1’autre n’obéit plus.

Ils jettent leurs drapeaux, ils courent, se renversent,

Poussent des cris affreux, se heurtent, se dispersent ;

Les uns, sans résistance il leur vainqueur offerts,

Fléchissent les genoux et demandent des fers ;

D’autres, d’un pas rapide évitant sa poursuite,

Jusqu’aux rives de 1’Eure emportés dans leur fuite,

Dans les profondes eaux vont se précipiter,

Et courent au trépas qu’ils veulent éviter.

Les flots couverts de morts interrompent leur course,

Et le fleuve sanglant remonte vers sa source.

Je me suis toujours demandé pourquoi ces descriptions en vers me faisaient tant de plaisir, pendant que les récits des batailles me causaient tant de langueur dans les historiens. La véritable raison, à mon sens, c’est que les historiens ne peignent point comme les poètes. Je vois dans Mézerai et dans Daniel des régiments qui avancent et des corps de réserve qui attendent, des portes pris, un ravin passé, et tout cela presque toujours embrouillé. Mais de la vivacité, de la chaleur, de l’horreur, de 1 intérêt, c’est ce qui se trouve dans l’histoire encore moins que 1’exactitude.

# Caractères et portraits

Le plus beau caractère que j’aie jamais lu est malheureusement tiré d’un roman, et même d’un roman qui, en voulant imiter le *Télémaque,* est demeuré fort au-dessous de son modèle. Mais il n’y a rien dans le *Télémaque* qui puisse, à mon gré, approcher du portrait de la reine d’Égypte, qu’on trouve dans le premier volume de *Séthos.*

« Elle ne s’est point laissée aller, comme bien des rois, aux injustices, dans l’espoir de les racheter par ses offrandes ; et sa magnificence à l’égard des dieux a été le fruit de sa piété, et non le tribut de ses remords. Au lieu d’autoriser l’animosité, la vexation, la persécution, par les conseils d’une piété mal entendue, elle n’a voulu tirer de la religion que des maximes de douceur et elle n’a fait usage de la sévérité que suivant l’ordre de la justice générale, et par rapport au bien de l’État. Elle a pratiqué toutes les vertus des bons rois avec une défiance modeste qui la laissait à peine jouir du bonheur qu’elle procurait à ses peuples. La défense glorieuse des frontières, la paix affermie au dehors et au dedans du royaume, les embellissements et les établissements de différentes espèces, ne sont ordinairement, de la part des autres princes, que des effets d’une sage politique, que les dieux, juges du fond des cœurs, ne récompensent pas toujours ; mais de la part de notre reine toutes ces choses ont été des actions de vertu, parce qu’elles n’ont eu pour principe que l’amour de ses devoirs et la vue du bonheur public. Bien loin de regarder la souveraine puissance comme un moyen de satisfaire ses passions, elle a conçu que la tranquillité du gouvernement dépendait de la tranquillité de son âme, et qu’il n’y a que les esprits doux et patients qui sachent se rendre véritablement maîtres des hommes. Elle a éloigné de sa pensée toute vengeance ; et, laissant à des hommes privés la honte d’exercer leur haine dès qu’ils le peuvent, elle a pardonné, comme les dieux, avec un plein pouvoir de punir. Elle a réprimé les esprits rebelles, moins parce qu’ils résistaient à ses volontés que parce qu’ils faisaient obstacle au bien qu’elle voulait faire ; elle a soumis ses pensées au conseil des sages, et tous les ordres du royaume à l’équité de ses lois ; elle a désarmé les ennemis étrangers par son courage et par la fidélité à sa parole, et elle a surmonté les ennemis domestiques par sa fermeté et par l’heureux accomplissement de ses projets. Il n’est jamais sorti de sa bouche ni un secret ni un mensonge, et elle a cru que la dissimulation nécessaire pour régner ne devait s’étendre que jusqu’au silence. Elle n’a point cédé aux importunités des ambitieux, et les assiduités des tint tours n’ont point enlevé les récompenses dues à ceux qui servaient leur patrie loin de sa cour. La faveur n’a point été eu usage sous son règne ; l’amitié même, qu’elle a connue et cultivée, ne l’a point emporté auprès d’elle sur le mérite, souvent moins affectueux et moins prévenant. Elle a fait des grâces à ses amis, et elle a donné des postes importants aux hommes capables. Elle a répandu des honneurs sur les grands, sans les dispenser de l’obéissance, el elle a soulagé le peuple sans lui ôter la nécessité du travail. Elle n’a point donné lieu à des hommes nouveaux de partager avec le prince, et inégalement pour lui, les revenus de son État ; et les derniers du peuple ont satisfait sans regret aux contributions proportionnées qu’on exigeait d’eux, parce qu’elles n’ont point servi à rendre leurs semblables plus riches, plus orgueilleux, et plus méchants. Persuadée que la providence des dieux n’exclut point la vigilance des hommes, qui est un de ses présents, elle a prévenu les misères publiques par des provisions régulières ; et, rendant ainsi toutes les années égales, sa sagesse a maîtrisé en quelque sorte les saisons cl les éléments. Elle a facilité les négociations, entretenu la paix, et porté le royaume au plus liant point de la richesse et de la gloire par l’accueil qu’elle a fait à tous ceux que la sagesse de son gouvernement attirait des pays les plus éloignés ; et elle a inspiré à ses peuples l’hospitalité, qui n’était point encore ussoa établie chez les Égyptiens.

«  Quand il s’est agi de mettre en œuvre les grandes maximes du gouvernement et d’aller au bien général, malgré les inconvénients particuliers, elle a subi avec une généreuse indifférence les murmures d’une populace aveugle, souvent animée par les calomnies secrètes de gens plus éclairés, qui ne trouvent pas leur avantage dans le bonheur public Hasardant quelquefois sa propre gloire pour 1’intérêt d’un peuple méconnaissant elle a attendu sa justification du temps ; et, quoique enlevée au commencement de sa course, la pureté de ses intentions, la justesse de ses vues, et la diligence de l’exécution, lui ont procuré l’avantage de laisser une mémoire glorieuse et un regret universel. Pour être plus en état de veiller sur le total du royaume, elle a confié les premiers détails a des ministres sûrs, obligés de choisir des subalternes qui en choisiraient encore d’autres dont elle ne pouvait plus répondre elle-même, soit par l’éloignement, soit par le nombre. Ainsi, j’oserai le dire devant nos juges et devant ses sujets qui m’entendent, si, dans un peuple innombrable tel que l’on connaît celui de Memphis et des cinq mille villes de la dynastie, il s’est trouvé, contre son intention, quelqu’un d’opprimé, non seulement la reine est excusable par l’impossibilité de pourvoir à tout, mais elle est digne de louange en ce que, connaissant les bornes de l’esprit humain, elle ne s’est point écartée du centre des affaires publiques, et qu’elle a réservé toute son attention pour les premières causes et pour les premiers mouvements. Malheur aux princes dont quelques particuliers se louent quand le public a lieu de se plaindre ! mais les particuliers mêmes qui souffrent n’ont pas droit à condamner le prince quand le corps de l’État est sain, et que les principes du gouvernement sont salutaires. Cependant, quelque irréprochable que la reine nous ait paru à 1’égard des hommes, elle n’attend, par rapport à vous, ô justes dieux ! son repos et son bonheur que de votre clémence. »

Comparez ce morceau au portrait que fait Bossuet de Marie-Thérèse, reine de France, vous serez étonné de voir combien le grand maître d’éloquence est alors au-dessous de l’abbé Terrasson, qui ne passera pourtant jamais pour un auteur classique.

PORTRAIT DE MARIE THÉRÉSE.

« Dieu l’a élevée au faîte des grandeurs humaines, afin de rendre la pureté et la perpétuelle régularité de sa vie plus éclatantes et plus exemplaires ; ainsi sa vie el sa mort, également pleines de sainteté et de grâce, deviennent l’instruction du genre humain. Notre siècle n’en pouvait recevoir de plus parfaite, parce qu’il ne voyait nulle part dans une si haute élévation une pareille pureté. C’est ce rare et merveilleux assemblage que nous aurons à considérer dans les deux parties de ce discours. Voici, en peu de mots, ce que j’ai à dire de la plus pieuse des reines ; et tel est le Cligne abrégé de son éloge. Il n’y a rien que d’auguste dans sa personne ; il n’y a rien que de pur dans sa vie. Accourez, peuples ; venez contempler dans la première place du monde la rare et majestueuse beauté d’une vertu toujours constante. Dans une vie si égale, il réimporte pas à cette princesse où la mort frappe ; ou n’y voit point d’endroit faible par où elle put craindre d’être surprise : toujours vigilante, toujours attentive à Dieu et à son salut, sa mort, si précipitée et, si effroyable pour nous, n’avait rien de dangereux pour elle. Ainsi son élévation ne servira qua faire voir à tout l’univers, comme du lieu le plus éminent qu’on découvre dans son enceinte, cette importante vérité qu’il n’y a rien de solide ni de vraiment grand parmi les hommes que d’éviter le péché, et que la seule précaution contre les attaques de la mort c’est l’innocence de la vie. C’est, messieurs, l’instruction que nous donné dans ce tombeau, ou plutôt du plus haut des cieux, très-haute, très-excellente, très-puissante et très-chrétienne princesse, Marie-Thérèse d’Autriche, infante d’Espagne, reine de France et de Navarre. »

Il y a peu de choses plus faibles que cet éloge, si ce n’est les oraisons funèbres qu’on a laites depuis les Bossuet et les Fléchier. Il ne s’est guère trouvé après ces grands hommes que de vains déclamateurs qui manquaient de force et de grâce dans l’esprit et dans le style.

Les caractères sont d’une difficulté el d’un mérite tout autre dans l’histoire que dans les romans et dans les oraisons funèbres. On seul aisément qu’ils doivent être aussi bien écrits, et avoir de plus le mérite de la vraisemblance, bien n’est si fade que les portraits que fait Maimbourg de ses héros. Il leur donne à tous de grands jeux bleus à fleur de tête, des nez aquilins, une bouche admirablement conformée, un génie perçant, un courage ardent et infatigable, une patience inépuisable, une constance inébranlable.

Quelle différence, bon Dieu ! entre tous ces fades portraits et celui que fait de Cromwell, en deux mois, l’éloquent et intéressant historien de *l’Essai du Siècle de de Louis* XIV[[24]](#footnote-24) !

« Les autres Nations, dit-il, crurent l’Angleterre ensevelie sous ses ruines, jusqu’au temps où elle devint tout à coup plus formidable que jamais, sous la domination de Cromwell, qui l’assujettit en portant l’Évangile dans une main, l’épée dans l’autre, le masque de la religion sur le visage, et qui dans son gouvernement couvrit des qualités d’un grand roi tous les crimes d’un usurpateur. »

Voilà, dans ce peu de lignes, toute la vie de Cromwell. L’auteur en eut dit trop s’il en eût dit davantage dans une description de l’Europe où il passe en revue toutes les nations.

Le caractère de Charles XII m’a frappé dans un goût absolument différent ; c’est à la fin de l’histoire de ce monarque. Le vrai se fait sentir dans cette peinture. On seul que ce n’est pas là un portrait fait à plaisir comme celui de Valstein, qu’on a fait valoir dans Sarrasin[[25]](#footnote-25), mais qui n’est peut-être en effet qu’un amas d’oppositions et d’antithèses, et qu’une imitation ampoulée de Salluste.

# Caractère de Charles XII

« Ainsi périt, à l’âge de trente-six ans et demi, Charles XII, roi de Suède, après avoir éprouvé ce que la prospérité a de plus grand, et ce que l’adversité a de plus cruel, sans avoir été amolli par l’une ni ébranlé un moment par l’autre. Presque toutes ses actions, jusqu’à celles de sa vue privée et unie, ont été bien loin au-delà du vraisemblable. C’est peut-être le seul de tous les hommes, et jusqu’ici le seul de tous les rois, qui ait vécu sans fat blesse. Il a porté toutes les vertus des héros à un excès ou elles sont aussi dangereuses que les vices opposés. Sa fermeté, devenue opiniâtreté, fit ses malheurs dans l’Ukraine, et le retint cinq ans en Turquie. Sa libéralité, dégénérant en profusion, a ruiné la Suède. Sou courage, poussé jusqu’à la témérité, a causé sa mort. Sa justice a été quelquefois jusqu’à la cruauté, et, dans les dernières années, le maintien de sou autorité approchait delà tyrannie. Ses grandes qualités, dont une seule eût pu immortaliser un autre prince, ont fait le malheur de son pays. Il n’attaqua jamais personne ; mais il ne fut pas aussi prudent qu’implacable dans ses vengeances. Il a été le premier qui ail eu l’ambition d’être conquérant sans avoir l’envie d’agrandir ses États. Il voulait gagner des empires pour les donner. Sa passion pour la gloire, pour la guerre, et pour la vengeance, l’empêcha d’être bon politique, qualité sans laquelle on n’a jamais vu de conquérant. Avant la bataille et après la victoire il n’avait que de la modestie ; après la défaite, que de la fermeté ; dur pour les autres comme pour lui-même ; comptant pour rien la peine et la vie de ses sujets aussi bien que la sienne ; homme unique, plutôt que grand homme ; admirable, plutôt qu’à imiter. Sa vie doit apprendre aux rois combien un gouvernement pacifique et heureux est au-dessus de tant de gloire[[26]](#footnote-26)*.* »

Je vois dans ces traits un résumé de toute l’histoire de ce monarque. L’auteur ne peint, pour ainsi dire, que par les faits. Il n’a point envie de briller. Ce n’est point lui qui paraît, c’est sou héros ; et, quoique sans envie de briller, il répand pourtant sur cette image une élégance de diction, et un sentiment de vertu et de philosophie qui charme l’Âme.

Je trouve tout le contraire dans le portrait de Valstein fait par Sarrasin. « Il était, dit-il, envieux de la gloire d’autrui, jaloux de la sienne, implacable dans la haine, cruel dans la vengeance, prompt à la colère, ami de la magnificence, de l’ostentation et de la nouveauté. »

Il semble que l’auteur, en s’exprimant ainsi, soit plus rempli de Salluste que de son héros. Je vois des traits, mais qui peuvent s’appliquer à mille généraux d’armée ; « envieux de la gloire d’autrui, jaloux de la sienne » : ce ne sont là que des antithèses. II est si vrai qu’on est jaloux de sa propre gloire, quand on envie celle d’autrui, que ce n’est pas assurément la peine de le dire. Ce n’est pas là représenter le caractère propre et particulier d’un personnage illustre, c’est vouloir briller par un entassement de lieux communs qui appartiennent à cent généraux d’armée aussi bien qu’à Valstein.

# Chansons

Nous avons en France une foule de chansons préférables à toutes celles d’Anacréon, sans qu’elles aient jamais fait la réputation d’un auteur. Toutes ces aimables bagatelles ont été faites plutôt pour le plaisir que pour la gloire. Je ne parle pas ici de ces vaudevilles satiriques qui déshonorent plus l’esprit qu’ils ne manifestent de talent : je parle de ces chansons délicates et faciles qu’on retient sans rougir, et qui sont des modèles de goût. Telle est celle-ci ; c’est une femme qui parle :

Si j’avais la vivacité

Qui fait briller Coulanges ;

Si je possédais la beauté

Qui fait rogner Coulanges ;

Ou si j’étais comme Conti

Des Grâces le modèle,

Tout cela serait pour Créqui,

Dût-il m’être infidèle.

Que de personnes louées sans fadeur dans cette chanson, et que toutes ces louanges servent à relever le mérite de celui à qui elle est adressée ! Mais surtout que de sentiment dans ce dernier vers :

Dût-il m’être infidèle !

Qui pourrait n’être pas encore agréablement touché de ce couplet vif et galant[[27]](#footnote-27) :

En vain je bois pour calmer mes alarmes,

Et pour chasser l’amour qui m’a surpris ;

Ce sont des armes

Pour mon Iris.

Le vin me fait oublier ses mépris,

Et m’entretient seulement de ses charmes.

Qui croirait qu’on eût pu faire à la louange de l’herbe qu’on appelle fougère une chanson aussi agréable que celle-ci :

Vous n’avez point, verte fougère,

L’éclat des fleurs qui parent le printemps ;

Mais leur beauté ne dure guère,

Vous êtes aimable en tout temps.

Vous prêtez des secours charmants

Aux plaisirs les plus doux qu’on goûte sur la terre :

Vous servez de lit aux amants,

Aux buveurs vous servez de verre.

Je suis toujours étonné de cette variété prodigieuse avec laquelle les sujets galants ont été maniés par notre nation. On dirait qu’ils sont épuisés, et cependant on voit encore des tours nouveaux ; quelquefois même il y a de la nouveauté jusque dans le fond des choses, comme dans cette chanson peu connue, mais qui me paraît fort digne de l’être par les lecteurs qui sont sensibles à la délicatesse :

Oiseaux, si tous les ans vous changez de climats

Dès que le triste hiver dépouille nos bocages,

Ce n’est pas seulement pour changer de feuillages,

Ni pour éviter nos frimas ;

Mais votre destinée

Ne vous permet d’aimer qu’à la saison des fleurs ;

Et quand elle a passé, vous la cherchez ailleurs,

Afin d’aimer toute l’année.

Pour bien réussir à ces petits ouvrages, il faut dans l’esprit de la finesse et du sentiment, avoir de l’harmonie dans la tête, ne point trop s’élever, ne point trop s’abaisser, et savoir n’être point trop long,

In tenui labor.

(*Georg.,* IV, 6)

# Comparaisons

Les comparaisons ne paraissent à leur place que dans le poème épique et dans l’ode. C’est là qu’un grand poète peut déployer toutes les richesses de l’imagination, et donner aux objets qu’il peint un nouveau prix par la ressemblance d’autres objets. C’est multiplier aux yeux des lecteurs les images qu’on leur présente. Mais il ne faut pas que ces figures soient trop prodiguées. C’est alors une intempérance vicieuse, qui marque trop d’envie de paraître, et qui dégoûte et lasse le lecteur. On aime à s’arrêter dans une promenade pour cueillir des fleurs ; mais on ne veut pas se baisser à tout moment pour en ramasser.

Les comparaisons sont fréquentes dans Homère. Elles sont pour la plupart fort simples, et ne sont relevées que par la richesse de la diction. L’auteur de *Télémaque,* venu dans un temps plus raffiné, et écrivant pour des esprits plus exercés, devait, à ce que je crois, chercher à embellir son ouvrage par des comparaisons moins communes. On ne voit chez lui que des princes comparés à des bergers, à des taureaux, à des lions, à des loups avides de carnage. En un mot, ses comparaisons sont triviales ; et, comme elles ne sont pas ornées par le charme de la poésie, elles dégénèrent en langueur.

Les comparaisons dans le Tasse sont bien plus ingénieuses. Telle est, par exemple, celle d’Armide[[28]](#footnote-28) qui se prépare à parler à son amant, et qui étudie son discours pour le toucher, avec un musicien qui prélude avant de chanter un air attendrissant. Cette comparaison, qui ne serait pas placée en peignant une autre qu’une magicienne artificieuse, est là tout à fait juste. Il y a dans le Tasse peu de ces comparaisons nouvelles. De tous les poèmes épiques, *la Henriade* est celui où j’en ai vu davantage :

Il élève sa voix ; on murmure, on s’empresse ;

On 1’entoure, on l’écoute, et le tumulte cesse :

Ainsi dans un vaisseau qu’ont agité les flots,

[[29]](#footnote-29)Quand les vents apaisés ne troublent plus les eaux,

On n’entend que le bruit de la proue écumante,

Qui fend d’un cours heureux la vague obéissante.

Tel paraissait Pothier, dictant ses justes lois,

Et la confusion se taisait à sa voix.

(Ch. VI, 75-82.)

Rien encore de plus neuf que cette comparaison d’un combat de d’Aumale et de Turenne :

On se plaît à les voir s’observer et se craindre,

S’avancer, s’arrêter, se mesurer, s’atteindre.

Le fer étincelant, avec art détourné,

Par de feints mouvements trompe l’œil étonné.

Telle on voit du soleil la lumière éclatante,

Brisant ses traits de feu dans l’onde transparente,

Et se rompant encor par des chemins divers,

De ce cristal mouvant repasser dans les airs.

(Ch. X, 129-136.)

Voilà comme un véritable poète fait servir toute la nature à embellir son ouvrage, et comme la science la plus épineuse devient entre ses mains un ornement ; mais j’avoue que je suis transporté encore de ces comparaisons moins recherchées et plus frappantes, prises des plus grands objets de la nature, lesquels pourtant n’avaient pas encore été mis en œuvre.

Sur les pas des deux chefs alors, en même temps,

On voit des deux partis voler les combattants :

Ainsi, lorsque des monts séparés par Alcide,

Les aquilons fougueux fondent d’un vol rapide,

Soudain les flots émus de deux profondes mers

D’un choc impétueux s’élancent dans les airs ;

La terre au loin gémit, le jour fuit, le ciel gronde,

Et l’Africain tremblant craint la chute du monde.

(Ch. VIII, 155-162.)

*La Henriade* est encore le seul poème où j’aie remarqué des comparaisons tirées de l’histoire et de la Bible ; mais c’est une hardiesse que je ne voudrais pas qu’on imitât souvent ; et il n’y a que très-peu de points d’histoire, très-connus et très-familiers, qu’on puisse employer avec succès. J’aime mieux les objets tirés de la nature. Que je vois avec plaisir Mornai vertueux à la cour, comparé à la fontaine Aréthuse !

Belle Aréthuse, ainsi ton onde fortunée

Roule au sein furieux d’Amphitrite étonnée

Un cristal toujours pur et des flots toujours clairs

Que jamais ne corrompt l’amertume des mers.

(Ch. IX, 269-72)

Voici une comparaison qui me plaît encore davantage parce qu’elle renferme à la fois deux objets comparés à deux autres objets. C’est dans une épître sur l’Envie[[30]](#footnote-30). Il s’agit de gens de lettres qui se déchirent mutuellement par des satires, et de ceux qui, plus dignes de ce nom, ne sont occupés que du progrès de l’art, qui aiment jusqu’à leurs rivaux, et qui les encouragent :

C’est ainsi que la terre avec plaisir rassemble

Ces chênes, ces sapins, qui s’élèvent ensemble.

Un suc toujours égal est préparé pour eux ;

Leur pied touche aux enfers, leur cime est dans les cieux ;

Leur tronc inébranlable, et leur pompeuse tête,

Résiste en se louchant aux coups de la tempête.

Ils vivent 1’un par l’autre, ils triomphent du temps,

Tandis que sous leur ombre on voit de vils serpents

Se livrer en sifflant des guerres intestines,

Et de leur sang impur arroser leurs racines.

Il y a très-peu de comparaisons dans ce goût. Il n’est rien de plus rare que de rencontrer dans la nature un assemblage de phénomènes qui ressemblent à d’autres, et qui produisent en même temps de belles images : de telles beautés sont fort au-dessus delà poésie ordinaire, et transportent un homme de goût.

J’ai été étonné de trouver si peu de comparaisons dans les odes de Rousseau ; voici presque les seules :

Ainsi que le cours des années

Se forme des jours et des nuits,

Le cercle de nos destinées

Est marqué de joie et d’ennuis.

(Liv. II, od. IV)

Outre que cette idée est fort commune, *le cercle marqué de joie* me parait une expression vicieuse ; et la *joie,* au singulier, opposée aux *ennuis,* au pluriel, me paraît un grand défaut

Il y a dans la même ode une espèce de comparaison plus ingénieuse, qui roule sur le même sujet.

Jupiter fit l’homme semblable

À ces deux jumeaux que la fable

Plaça jadis au rang des dieux ;

Couple de déités bizarre,

Tantôt habitant du Ténare,

Et tantôt citoyen des cieux.

(Ibid.)

Il y a de l’esprit dans cette idée ; mais je ne sais pas si les chagrins et les plaisirs de cette vie nous mettent en effet dans le ciel et dans l’enfer. Cette expression semblerait plus convenable dans la bouche d’un homme passionné, qui exagérerait ses tourments et ses satisfactions. Dieu n’a point fait l’homme dans cette vie pour être tantôt dans la béatitude céleste, et tantôt dans les peines infernales ; et, de plus, Castor et Pollux, en jouissant de l’immortalité, six mois chez Jupiter, et six mois chez Pluton, ne passaient pas de la joie à la douleur, mais seulement d’un hémisphère à l’autre. Il est essentiel qu’une comparaison soit juste : toutefois, malgré ce défaut, cette idée a quelque chose de vif, de neuf et de brillant, qui fait plaisir au lecteur.

Voici la seule comparaison que je trouve après celles-ci dans les odes de Rousseau. C’est dans l’ode qu’il fit après une maladie. Il compare son corps à un arbre renversé par terre :

Tel qu’un arbre stable et ferme,

Quand l’hiver par sa rigueur

De la sève qu’il renferme

A refroidi la vigueur,

S’il perd l’utile assistance

Des appuis dont la constance

Soutient ses bras relâchés,

Sa tête altière et hautaine

Cachera bientôt l’arène

Sous ses rameaux desséchés

(Liv IV, od. IX.)

Je souhaiterais dans ces vers plus d’harmonie et des expressions plus justes. « La constance des appuis qui soutient les bras relâchés » est une expression barbare. Le plus grand défaut de cette comparaison est de n’être pas fondée. Ii n’arrive jamais qu’on étaye un arbre que l’hiver a gelé. Tant de fautes dans un poète de réputation doivent rendre les écrivains extrêmement circonspects, et leur faire voir combien l’art d’écrire en vers est difficile.

Il y a de très-belles comparaisons dans Milton ; mais leur principal mérite vient de la nécessité où il est de comparer les objets étonnants et gigantesques qu’il représente, aux objets plus naturels et plus petits qui nous sont familiers. Par exemple, en faisant marcher Satan, qui est d’une taille énorme, il le fait appuyer sur une lance, et il compare cette lance au mât d’un grand navire ; au lieu que nous comparons le canon à la foudre, il compare le tonnerre à notre artillerie. Ainsi toutes les fois qu’il parle du ciel et de l’enfer, il prend ses similitudes sur la terre. Son sujet l’entraînait naturellement à des comparaisons qui sont toutes d’une espèce opposée à l’espèce ordinaire : car nous tâchons, autant qu’il est en nous, de comparer les choses à des objets plus relevés qu’elles ; et d est, comme j’ai dit, forcé à une manière contraire.

Un vice impardonnable dans les comparaisons, et toutefois trop ordinaire, est le manque de justesse. Il n’y a pas longtemps que j’entendis à un opéra nouveau un morceau qui me parut surprenant.

Comme un zéphyr qui caresse

Une fleur sans s’arrêter,

Une volage maîtresse

S’empresse de nous quitter.

Assurément des caresses constantes, et sans s’arrêter, faites à la même fleur, sont le symbole de la fidélité, et ne ressemblent en rien à une maîtresse volage. L’auteur a été emporté par l’idée du zéphyr, qui d’ordinaire sert de comparaison aux inconstances, mais il le peint ici, sans y penser, comme le modèle des sentiments les plus fidèles ; et, à la honte du siècle, ces absurdités passent à la faveur de la musique. Concluons que toute comparaison doit être juste, agréable, et ajouter à son objet, en le rendant plus sensible.

# Dialogues en vers

L’art du dialogue consiste à faire dire à cmix qu’on fait parler ce qu’ ils doivent dire en effet. N est-ce que cela ? me répondra-t-on. Non, il n’y a pas d’autre secret ; mais ce secret est le plus difficile de tous. Il suppose un homme qui a assez d’imagination pour se transformer en ceux qu’il fait parler, assez de jugement pour ne mettre dans leur bouche que ce qui convient, et assez d’art pour intéresser.

Le premier genre du dialogue, sans contredit, est celui de la tragédie : car non-seulement il y a une extrême difficulté à faire parler des princes convenablement ; mais la poésie noble et naturelle, qui doit animer ce dialogue, est encore la chose du monde la plus rare.

Le dialogue est plus aisé en comédie ; et cela est si vrai que presque tous les auteurs comiques dialoguent assez bien. II n’en est pas    ainsi dans la haute poésie. Corneille lui-même    ne    dialogue    point comme il faut dans huit ou neuf pièces.    Ce    sont de longs raisonnements embarrassés. Vous n’y retrouvez point ce dialogue vif et touchant du *Cid* (acte III, sc. IV) :

LE CID.

Ton malheureux amant aura bien moins de peine

À mourir par ta main qu’à vivre avec ta haine.

CHIMÈNE

Va, je ne te hais point.

LE CID

Tu le dois.

CHIMÈNE

Je ne puis.

LE CID

Crains-tu si peu le blâme, et si peu les faux bruits ?

Le chef-d’œuvre du dialogue est encore une scène dans *les Horaces* (acte II, sc. ni) :

HORACE.

Albe vous a nommé ; je ne vous connais plus.

CURIACE

Je vous connais encore ; et c’est ce qui me tue, etc.

Peu d’auteurs ont su imiter les éclairs vifs de ce dialogue pressant et entrecoupé. La tendre mollasse et l’élégance abondante de Racine n’ont guère de ces traits de repartie et de réplique en deux ou trois mots, qui ressemblent à des coups d’escrime, poussés et parés presque en même temps.

Je n’en trouve guère d’exemples que dans *l’Œdipe* nouveau[[31]](#footnote-31) :

ŒDIPE

J’ai tué votre époux.

JOCASTE.

.Mais vous êtes le mien.

ŒDIPE

Je le suis par le crime.

JOCASTE.

Il est involontaire.

ŒDIPE

N’importe, il est commis.

JOCASTE.

O comble de misère !

ŒDIPE

O trop funeste hymen ! ô feux jadis si doux !

JOCASTE.

Ils ne sont point éteints ; vous êtes mon époux.

ŒDIPE

Non, je ne le suis plus, etc.

Il y a cent autres beautés de dialogue dans le peu de bonnes pièces qu’a données Corneille ; et toutes celles de Racine, depuis *Andromaque,* en sont des exemples continuels.

Les autres auteurs n’ont point ainsi l’art de faire parler leurs acteurs. Ils ne s’entendent point, ils ne se répondent point pour la plupart, ils manquent de cette logique secrète qui doit être l’âme de tous les entretiens, et même des plus passionnés.

Nous avons deux tragédies qui sont plus remplies de terreur, et qui, par des situations intéressantes, touchent le spectateur autant que celles de Corneille, de Racine, et de Voltaire : c’est *Électre* et *Rhadamiste ;* mais ces pièces, étant mal dialoguées et mal écrites, à quelques beaux endroits prés, ne seront jamais mises au rang des ouvrages classiques qui doivent former le goût de la jeunesse : c’est pourquoi on ne les cite jamais quand on cite les écrivains purs et châties[[32]](#footnote-32).

Le lecteur est au supplice lorsque, dès les premières scènes, il voit, dans *Électre[[33]](#footnote-33),* Arcas qui dit à cette princesse :

Loin de faire éclater le trouble de votre âme,

Flattez plutôt d’Itys l’audacieuse flamme ;

Faites que votre hymen se diffère d’un jour

Peut-être verrons-nous Oreste de retour.

Outre que ces vers sont durs et sans liaison, quels sens présentent-ils ? Ne pourrait-on pas flatter la passion d’Itys en montrant    du trouble ? Ce n’est même que par son trouble qu’une    fille peut    flatter la passion de son amant. Il fallait dire :    *Loin    de    faire* *voir vos terreurs, flattez Itys ;* mais quelle liaison y a-t-il entre flatter la flamme d’Itys, et faire que son hymen avec Itys se diffère ? Il n’y a là ni raisonnement ni diction, et rien n’est plus mauvais.

Ensuite Électre dit à Itys :[[34]](#footnote-34)

Dans l’état où je suis, toujours triste, quels charmes

Peuvent avoir dos yeux presque éteints dans les larmes ?

Fils du tyran cruel qui luit tous mes malheurs,

Porte ailleurs ton amour, et respecte mes pleurs.

ITYS

Ah ! ne m’enviez pas cet amour, inhumaine !

Ma tendresse ne sert que trop bien votre haine.

Ce n’est pas là répondre. Que veut dire *ne m’envies pas mon amour ?* En quoi Électre peut-elle envier cet amour ? Cela est inintelligible et barbare.

Clytemnestre vient ensuite, qui demande au jeune Itys si sa fille Électre se rend enfin à la passion de ce jeune homme ; et elle menace Électre, en cas de résistance. Itys dit alors à Clymnestre[[35]](#footnote-35) :

Je ne puis la contraindre, et mon esprit confus...

Clytemnestre répond :

Par ce raisonnement je connais vos refus.

Mais Itys n’a fait là aucun raisonnement. Il dit, en un vers seulement, *qu’il ne peut contraindre Électre.*

Il fallait faire raisonner Itys pour lui reprocher son raisonnement. Enfin quand le tyran arrive, il demande encore à Clytemnestre si Électre consent au mariage.

Électre répond[[36]](#footnote-36) :

Pour cet heureux hymen ma main est toute prête ;

Je n’en veux disposer qu’en faveur de ton sang,

Et je la garde à qui le percera le flanc.

Quelle froide et impertinente pointe ! *Je n’en veux disposer qu’en fureur de ton sang.* Cela s’entendrait naturellement : *en faveur de ton fils :* et ici cela veut dire : *en faveur de ton sang que je veux faire couler.* Y a-t-il rien de plus pitoyable que cette équivoque ?

Égisthe répond à cette pointe détestable.

Cruelle ! si mon fils n’arrêtait ma vengeance,

J’éprouverais bientôt jusqu’où va ta constance.

Mais il n’a pas été ici question de *constance.* Il veut dire apparemment, *je me vengerais de toi en éprouvant ta constance dans les supplices :* mais *je me vengerais* suffit, et *jusqu’où va ta constance* n’est que pour la rime.

Après cela, Égisthe quitte Clytemnestre en lui disant[[37]](#footnote-37):

Mais ma fille paraît. Madame, je vous laisse,

Et je vais travailler au repos de la Grèce.

Quand on dit : quelqu’un *parait, je vous laisse,* cela fait entendre que ce quelqu’un est notre ennemi, ou qu’on a des raisons pour ne pas paraître devant lui ; mais point du tout, c’est ici de sa propre fille dont il parle. Quelle raison a-t-il donc pour s’en aller ? *Il va travailler*, dit-il, *au repos de la Grèce*; mais on n’a pas dit encore un seul mot du repos ou du trouble de la Grèce. Enfin cette fille, qui vient là aussi mal à propos que son père est sorti, termine l’acte en racontant à sa confidente qu’elle est amoureuse. Elle le dit en vers inintelligibles, et finit par dire :[[38]](#footnote-38)

Allons trouver le roi ;

Faisons tout pour l’amour, s’il ne fait rien pour moi.

Quelle raison, je vous prie, de *faire tout pour l’amour, si l’amour ne fait rien pour elle ?* Quel jeu de mots indigne d’une soubrette de comédie ! Si je voulais examiner ici toute la pièce, on ne verrait pas une page qui ne fût pleine de pareils défauts. Ce n’est point ainsi que dialogue Sophocle ; et il n’a point surtout défiguré ce sujet tragique par des amours postiches, par une Iphianasse et un Itys, personnages ridicules. Il faut que le sujet soit bien beau pour avoir réussi au théâtre, malgré tous les défauts de l’auteur ; mais aussi il faut convenir qu’il a su très-bien conserver cette sombre horreur qui doit régner dans la pièce d’*Électre,* et qu’il y a des situations touchantes, des reconnaissances qui attendrissent plus que les plus belles scènes de Racine, lesquelles sont souvent un peu froides, malgré leur élégance[[39]](#footnote-39).

M. de Voltaire dialogue infiniment mieux que M. de Crébillon, de l’aveu de tout le monde ; et son style est si supérieur que, dans quelques-unes de ses pièces comme dans *Brutus* et dans *Jules César,* je ne crains point de le mettre à côté du grand Corneille, et je n’avance rien là que je ne prouve. Voyons les mémos sujets traités par eux. Je ne parle pas d*’Œdipe,* car il est sans difficulté que *l’Œdipe* de Corneille n’approche pas de l’autre. Mais choisissons dans *Cinna* et dans *Brutus* des morceaux    qui    aient    le même fond de pensées.

Cinna parlant à Auguste (acte II, sc. 1) :

J’ose dire, seigneur, que par tous les climats

Ne sont pas bien reçus toutes sortes d’états ;

Chaque peuple a le sien conforme à sa nature,

Qu’on ne saurait changer sans lui faire une injure.

Telle est la loi du ciel, dont la sage équité

Sème dans 1’univers cette diversité.

Les Macédoniens aiment le monarchique ;

Et le reste des Grecs la liberté publique.

Les Parthes, les Persans, veulent des souverains ;

Et le seul consulat est bon pour les Romains[[40]](#footnote-40).

1° « Toutes sortes d’états reçus par tous les climats » n’est pas une bonne expression, attendu qu’un état est toujours état, quelque forme de gouvernement qu’il ait. De plus, on n’est point reçu par un climat.

2° Ce n’est point une injure qu’on fait à un peuple en changeant ses lois. Ou peut lui faire tort, on peut le troubler ; mais *injure* n’est pas le terme convenable et propre.

3° « Les Macédoniens aiment le monarchique. » Il sous-entend l’état monarchique ; mais ce mot *état* se trouvant trop éloigné, le *monarchique* est là un terme vicieux, un adjectif sans substantif.

Surtout qu’en vos écrits la langue révérée,

Dans vos plus grands excès vous soit toujours sacrée[[41]](#footnote-41)

Tout ce morceau, d’ailleurs, est très-prosaïque.

II est très-utile d’éplucher ainsi les fautes de style et de langage où tombent les meilleurs auteurs, afin de ne point prendre leurs manquements pour des règles, ce qui n’arrive que trop souvent aux jeunes gens et aux étrangers.

Brutus le consul, dans la tragédie de ce nom, s’exprime ainsi dans un cas fort approchant (acte I, sc. II) :

Arons il n’est plus temps : chaque État a ses lois.

Qu’il tient de sa nature, ou qu’il change à son choix,

Esclaves de leurs rois, et même de leurs prêtres,

Les Toscans semblent nés pour servir sous des maîtres,

Et, de leur chaîne antique adorateurs heureux,

Voudraient que l’univers lût esclave comme eux.

La Grèce entière est libre, et la molle Ionie

Sous un joug odieux languit assujettie.

Rome eut ses souverains, mais jamais absolus.

Son premier citoyen fut le grand Romulus.

Nous partagions le poids de sa grandeur suprême :

Numa, qui fit nos lois, y fut soumis lui-même.

Rome enfin, je l’avoue, a fait un mauvais choix, etc.

J’avoue hardiment que je donne ici la préférence au style de Brutus.

Après ces quatre tragiques, je n’en connais point qui méritent la peine d’être lus ; d’ailleurs, il faut se borner dans les lectures. Il n’y a dans Corneille que cinq ou six pièces qu’on doive, ou plutôt qu’on puisse lire ; il n’y a que *l’Électre* et le *Rhadamiste* chez M. de Crébillon dont un homme qui a un peu d’oreille puisse soutenir la lecture ; mais pour les pièces de Racine, je conseille qu’on les lise toutes très-souvent, hors *les Frères ennemis.*

# Dialogues en prose

Les premiers dialogues supportables qu’on ait écrits en prose dans notre langue sont ceux de La Mothe le Vayer ; mais ils ne peuvent, eu aucune manière, être comparés à ceux de M. de Fontenelle. J’avouerai aussi que ceux de M. de Fontenelle ne peuvent être comparés à ceux de Cicéron, ni à ceux de Galilée, pour le fond et la solidité.

Il semble que cet ouvrage ne soit fait uniquement que pour montrer de l’esprit. Tout le monde veut eu avoir, et on croit eu faire provision quand on lit ces dialogues. Ils sont écrits avec de la légèreté et de l’art ; mais il me semble qu’il faut les lire avec beaucoup de précaution, et qu’ils sont remplis de pensées fausses.

Un esprit juste et sage ne peut souffrir que la courtisane Phryné se compare à Alexandre, et qu’elle lui dise que « s’il est un aimable conquérant, elle est une aimable conquérante ; que les belles sont de tous pays, et que les rois n’en sont pas, etc.[[42]](#footnote-42) »

Rien n’est plus faux que dire que « les hommes se défendraient trop bien si les femmes les attaquaient[[43]](#footnote-43) ». Toute cette métaphysique d’amour ne vaut rien, parce qu’elle est frivole et qu’elle n’est pas vraie.

Rien n’est beau que le vrai : le vrai seul est aimable[[44]](#footnote-44).

Il est encore très-faux qu’il n’y ait pas de siècles plus méchants les uns que les autres.[[45]](#footnote-45) Le Xe siècle, à Rome, était certainement beaucoup plus pervers que le XVIIIe. Il y a cent exemples pareils.

Il n’est pas plus vrai « qu’avoir de l’esprit soit uniquement un hasard »[[46]](#footnote-46) : car c’est principalement la culture qui forme l’esprit, et si cela n’était pas ainsi, un paysan en aurait autant que l’homme du monde le plus cultivé.

Rien n’est encore plus faux que ce qu’on met dans la bouche d’Élisabeth d’Angleterre, parlant au due d’Alençon. Elle veut lui persuader qu’il a été heureux, parce qu’il a manqué quatre fois la royauté. « Et voilà ce bonheur dont vous ne vous êtes pas aperçu. Toujours des imaginations, des espérances, et jamais de réalité. Vous n’avez fait que vous préparez à la royauté pendant toute votre vie, comme je n’ai fait pendant toute la mienne que me préparer au mariage[[47]](#footnote-47). »

Quelle pitié de comparer la fureur de régner du duc d’Alençon, et les malheurs horribles qu’elle lui causa, avec les petits artifices de la reine Élisabeth pour ne se point marier ! Quelle fausseté de prétendre que le bonheur consiste dans des espérances si cruellement confondues ! Enfin, est-il rien de plus faux que ces paroles : *Voilà ce bonheur dont vous ne vous êtes point aperçu*? En bonheur qu’on ne sent point peut-il être un bonheur ?

Il est honteux pour la nation que ce livre frivole, rempli d’un faux continuel, ait séduit si longtemps.

Voici encore une pensée aussi fausse que recherchée :« Mais songez que l’honneur gâte tout cet amour, dès qu’il y entre. D’abord, c’est l’honneur êtes femmes qui est contraire aux intérêts des amants ; et puis, du débris de cet honneur-là, les amants s’en composent un autre qui est fort contraire aux intérêts des femmes. Voilà ce que c’est que d’avoir mis l’honneur d’une partie dont il ne devait point être »[[48]](#footnote-48)

Quel style ! un *honneur qui est de la partie.* Mais rien ne paraît encore plus faux et plus mal placé que Faustine, qui se compare à Marcus Brutus, et prétend avoir eu autant de courage en faisant des infidélités à Marc-Aurèle son mari, que Brutus en eut en tuant l’usurpateur de Rome. « Je voulais, dit-elle, effrayer tellement tous les maris que personne n’osât songer à l’être après l’exemple de Marc-Aurèle, dont la bonté avait été si mal payée. »[[49]](#footnote-49) Y a-t-il rien de plus éloigné de la raison qu’une telle pensée ?

Y a-t-il rien de plus mauvais goût et de plus indécent que de mettre en parallèle le *Virgile* travesti de Scarron avec *l’Énéide,* et de dire que « le magnifique et le ridicule sont si voisins qu’ils se touchent »[[50]](#footnote-50) ? On reconnaît trop à ce trait Je méprisai de dessein d’avilir tous les génies de l’antiquité, et de faire valoir je ne sais quel style compassé et bourgeois aux dépens du noble et du sublime.

Pourquoi dire : « Si par malheur la vérité se montrait toile quelle est, tout serait perdu ? »[[51]](#footnote-51) Le contraire n’est-il pas d’une vérité reconnue ?

Cette pensée-ci n’est-elle pas aussi fausse que les autres ? « Il y aurait eu trop d’injustice à souffrir qu’un siècle pût avoir plus de plaisir qu’un autre[[52]](#footnote-52). » Y est-il pas évident que le siècle de Louis XIV, dans lequel on a perfectionné tous les arts aimables et toutes les commodités de la vie, a fourni plus de plaisirs que le siècle de Charles IX et de Henri III ? Est-il bien raisonnable de faire dire par Julie de Gonzague à Soliman, qui fait le sophiste avec elle : « À un certain point, c’est vice (la vanité) ; un peu en deçà, c’est vertu[[53]](#footnote-53) » ? Voilà la première fois qu’on a donné ce nom à la vanité, et les raisonnements entortillés de ce dialogue ne prouveront jamais cette nouvelle morale.

Autre fausseté : « Qui veut peindre pour l’immortalité doit peindre des sots[[54]](#footnote-54). » Les grands poètes et les grands historiens n’ont point peint des sots. Molière même, que l’on fait parler ici, n’aurait point peint pour la postérité s’il n’avait mis que la sottise sur le théâtre.

Mais ce que je trouve de plus faux que tout cela, c’est la duchesse de Valentinois[[55]](#footnote-55) se comparant à César parce qu’elle a été aimée étant vieille.

Des pensées si puériles et si propres à révolter tous les esprits sensés n’ont pu cependant empêcher le succès du livre, parce que les pensées fines et v raies y sont en grand nombre ; et quoiqu’elles se trouvent, pour la plupart, dans Montaigne et dans beaucoup d’autres auteurs, elles ont le mérite de la nouveauté dans les dialogues de Fontenelle, par la maniéré dont il les enchâsse dans des traits d’histoire intéressants et agréables. Si ce livre doit être lu avec précaution, comme je l’ai dit, il peut être lu aussi avec plaisir, et même avec fruit, par tous ceux qui aimeront la délicatesse de l’esprit, et qui sauront discerner l’agréable d’arec le forcé, le vrai d’avec le faux, le solide d’avec le puéril, mêlés à chaque page dans ce livre ingénieux.

Le malheur de ce livre et de ceux qui lui ressemblent est d’être écrit uniquement pour faire voir qu’on a de l’esprit. Le célèbre professeur Bollin avait grand raison de comparer les ouvrages utiles aux arbres que la nature produit avec peine, et les ouvrages de pur esprit aux fleurs des champs, qui croissent et qui meurent si rite. La perfection consiste, comme dit Horace, à joindre les fleurs aux fruits :

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci[[56]](#footnote-56).

# Enfer (description de l’)

On voit dans tons les poètes épiques des descriptions de l’enfer. Il y en a une aussi dans *la Henriade* au septième champ ; mais, comme elle est fort longue et entremêlée de beaucoup d’autres idées, j’aime mieux à renvoyer le lecteur. J’en comparerai sou lente ni quelques endroits avec ce que dit le *Télémaque* sur le même sujet (livre XVIII) :

« Dans cette peine, il entreprit de descendre aux enfers par un lieu célèbre qui n’était pas éloigné du camp ; on l’appelait Acheroutia, à cause qu’il y avait en ce lieu une caverne affreuse, *de laquelle* on descendait sur les rives de l’Achéron, *par lequel* les dieux mêmes craignent de jurer. La ville était sur un rocher, posée comme un nid sur le haut d’un arbre. Au pied de ce rocher on trouvait la caverne, *de laquelle* les timides mortels n’osaient approcher. Les bergers avaient soin d’en détourner leurs troupeaux. La vapeur soufrée du marais Stygien, qui s’exhalait sans cesse par celte ouverture, empestait l’air. *Tout autour* il ne croissait ni herbes ni fleurs. On n’j sentait jamais les doux zéphyrs, ni les grâces naissantes du printemps, ni les riches dons de l’automne La terre, aride, y languissait ; on y voyait seulement quelques arbustes dépouillés et quelques cyprès funestes. Au loin même, *tout à l’entour,* Gérés refusait aux laboureurs ses moissons dorées. Bacchus semblait en vain y promettre ses doux fruits : les grappes de raisin se desséchaient au lieu de mûrir. Les Naïades, tristes, ne faisaient point couler une onde pure ; leurs *pots* étaient toujours *amers* et troublés. Les oiseaux ne chantaient jamais dans cette terre hérissée de ronces et d’épines, et n’y trouvaient aucun bocage pour se retirer : ils allaient chanter leurs amours sous un ciel plus doux. Là on n’entendait que le croassement des corbeaux et la voix lugubre des hiboux. L’herbe même y était *amère*, et les troupeaux qui la paissaient ne sentaient point la douce joie qui les fait bondir. Le taureau fuyait la génisse ; et le berger, tout abattu, oubliait sa musette et sa flûte.

« De cette caverne sortait de temps en temps une fumée noire et épaisse qui faisait une espèce de nuit au milieu du jour. Les peuples voisins redoublaient alors leurs sacrifices pour apaiser les divinités infernales. Mais souvent les hommes à la fleur de leur âge, et dès leur plus fondre jeunesse, étaient les seules victimes que ces divinités cruelles prenaient plaisir à *immoler* par une funeste *contagion.*

« C’est là que Télémaque résolut de chercher le chemin de la sombre demeure de Pluton. Minerve, qui veillait sans cesse sur lui, et qui le couvrait de son égide, lui avait rendu Pluton favorable. Jupiter même, à la prière de Minerve, avait ordonné à Mercure, qui descend chaque jour aux enfers pour livrer à Caron un certain nombre de morts, de dire au roi des ombres qu’il laissât entrer le fils d’Ulysse dans son empire.

« Télémaque se dérobe du camp pendant la nuit, il marche à la clarté de la lune, et il invoque cette puissante divinité, qui, étant dans le ciel le brillant astre de la nuit, et sur la terre la chaste Diane, est aux enfers la redoutable Hécate. Cette divinité écouta favorablement ses vœux, parce que son cœur était pur, et qu’il était conduit par l’amour pieux qu’un fils doit à son père. À peine fut-il auprès de l’entrée de la caverne qu’il entendit 1’empire souterrain mugir. La terre tremblait sous ses pas. Le ciel s’arma d’éclairs et de feux qui semblaient tomber sur la terre. Le jeune fils d’Ulysse sentit son cœur ému, et tout son corps était couvert d’une sueur glacée ; mais son courage se soutint. Il leva les yeux et les mains au ciel. « Grands dieux ! s’écria-t-il, j’accepte ces présages que je crois heureux ; achevez votre ouvrage. » Il dit, et, redoublant ses pas, il se présente hardiment. Aussitôt la fumée épaisse qui rendait l’entrée de la caverne funeste à tous les animaux dès qu’ils en approchaient se dissipa ; *l’odeur empoisonnée* cessa pour un peu de temps. Télémaque entre seul, car quel autre mortel eût osé le suivre ! Deux Crétois qui l’avaient accompagné jusqu’à une certaine distance de la caverne, et auxquels il avait confié son dessein, demeurèrent tremblants et à demi morts assez loin de là dans un temple, faisant des vœux, et n’espérant plus de revoir Télémaque.

« Cependant le fils d’Ulysse, l’épée à la main, s’enfonce dans les ténèbres horribles ; bientôt il aperçoit une faible et sombre lueur, telle qu’on la voit pendant la nuit sur la terre. Il remarque les ombres légères qui voltigent autour de lui ; il les écarte avec son épée ; ensuite il voit les tristes bords du fleuve marécageux, dont les eaux bourbeuses et donnantes ne font que tournoyer. Il découvre sur ce rivage une foule innombrable de morts privés de la sépulture, qui se présentent en vain à l’impitoyable Caron. Ce dieu, dont la vieillesse éternelle est toujours triste et chagrine, mais pleine de vigueur, les menace, les repousse, et ad met d’abord dans la barque le jeune Grec. »

On ne saurait approuver que ce Télémaque descende aux enfers de son plein gré, comme on fait un voyage ordinaire. Il me semble que c’est là une grande faute. En effet, cette description a l’air d’un récit de voyageur plutôt que de la peinture terrible qu’on devait attendre. Rien n’est si petit que de mettre à l’entrée de l’enfer des grappes de raisin qui se dessèchent. Toute cette description est dans un genre trop médiocre, et il y règne une abondance de choses petites, comme dans la plupart des lieux communs dont le *Télémaque* est plein.

Je ne sais s’il est permis dans un poème chrétien de faire aller les saints aux enfers ; mais il est beaucoup mieux d’y faire transporter Henri IV en songe par saint Louis que si ce héros y allait en effet, sans y être entraîné par une puissance supérieure (Ch. VII, 127-158) :

Henri dans ce moment, d’un vol précipité,

Est par un tourbillon dans 1’espace emporte,

Vers un séjour informe, aride, affreux, sauvage,

De 1’antique chaos abominable image,

Impénétrable aux traits de ces soleils brillants,

Chefs-d’œuvre du Très-Haut, comme lui bienfaisants.

Sur cette terre horrible, et des auges haïe,

Dieu n’a point répandu le germe de la vie.

La Mort, l’affreuse Mort, et la Confusion,

Y semblent établir leur domination...

Là gît la sombre Envie, à l’œil timide el louche,

Versant sur des lauriers les poisons de sa bouche :

Le jour blesse ses yeux dans l’ombre étincelants :

Triste amante des morts, elle liait les vivants.

Elle aperçoit Henri, se détourne et soupire.

Auprès d’elle est l’Orgueil, qui se plaît et s’admire ;

La Faiblesse au teint pâle, aux regards abattus.

Tyran qui cède au crime et détruit les vertus ;

L’Ambition sanglante, inquiète, égarée,

De trônes, de tombeaux, d’esclaves entourée ;

La tendre Hypocrisie, aux yeux pleins de douceur

(Le ciel est dans ses yeux, l’enfer est dans son cœur) ;

Le Faux-Zèle, étalant ses barbares maximes ;

Et l’Intérêt enfin, père de tous les crimes.

Je dirai hardiment que j’aime mieux cette peinture des vices, qui de tout temps ont ouvert aux misérables mortels l’entrée de cette horrible demeure, que la description de Virgile, dans laquelle il met les Remords vengeurs avec la Crainte, la Faim, et la Pauvreté *(Æn.,* lib. VI, 274-75) :

Luctus et ultrices posuere cubilia Curae...

Et Metus, et malesuada Fames, et turpis Egestas.

La pauvreté mène moins aux enfers que la richesse ; mais je ne peux supporter la description bizarre et bigarrée que fait Rousseau[[57]](#footnote-57):

L’ordre donné, la séance réglée,

Et des démons la troupe rassemblée,

Furent assis les sombres députés,

Selon leur ordre, emplois et dignités.

Au premier rang, le ministre Asmodée,

Et Belzébuth à la face échaudée,

Et Bélial, puis les diables mineurs,

Juges, préfet-, intendants, gouverneurs,

Représentant le tiers état du gouffre.

Alors, assis sur un tronc de soufre,

Lucifer *tousse,* et, faisant un signal,

Tint ce discours au sénat infernal...

…………………………………….

…………………………………….

« Quels noirs complots, quels ressorte inconnus.

Font aujourd’hui tarir mes revenus ?

Depuis un mois assemblant mes ministres,

J’ai feuilleté mes journaux, mes registres :

De jour en jour l’enfer perd de ses droits :

Le diable oisif y souffle dans ses doigts.[[58]](#footnote-58)

Il règne dans cette peinture un mélange de terrible et de ridicule, et même de plusieurs styles, lequel n’est point convenable au sujet. La chute de l’homme, que l’auteur traite sérieusement, ne peut admettre le bas comique. Il fallait imiter plutôt l’énergie outrée de Milton et la beauté du Tasse. « Une face échaudée » des diables mineurs, Lucifer qui lotisse, des démons soufflant dans leurs doigts », ne sont pas un début décent pour arriver à l’amour de Dieu, qui est traité dans cette pièce. L’est une grimace ; c’est le sac de Scapin dans *le Misanthrope[[59]](#footnote-59),* Chaque chose doit être traitée dans le style » qui lui est propre, et il y a de la dépravation de goût à mêler ainsi les styles. Cette remarque est très-importante pour les étrangers et pour les jeunes gens, qui ne peuvent d’abord discerner s’il y a des termes bas dans un sujet noble, et voir que le sujet est par là défiguré.

# Épigramme[[60]](#footnote-60)

L’épigramme ne doit pas être placée dans un plus haut rang que la chanson.

L’épigramme plus libre, en son tour plus borné,

N’est souvent qu’un bon mot de deux rimes orné [[61]](#footnote-61),

Mais je ne conseillerais à personne de s’adonner à un genre qui peut apporter beaucoup de chagrin avec peu de gloire. Ce fut par-là, malheureusement, qu’un célèbre poète de nos jours[[62]](#footnote-62) commença à se distinguer. Il n’avait réussi ni à l’opéra, ni au théâtre comique, il se dédommagea d’abord par l’épigramme, et ce fut la source de toutes ses fautes et de tous ses malheurs. La plupart des sujets de ses petits ouvrages sont même si licencieux, et représentent un débordement de mœurs si horribles qu’on ne peut trop s’élever contre des choses si détestables ; et je n’en parle ici que pour détourner de ce malheureux genre les jeunes gens qui se sentent du talent. La débauche et la facilité qu’on trouve à rimer des contes libertins n’entraînent que trop la jeunesse ; mais on en rougit dans un âge plus avancé. Il faut tâcher de se conduire à vingt ans comme on souhaiterait de s’être conduit quand on en aura quarante. L’obscénité n’est jamais du goût des honnêtes gens. Je prendrai dans Rousseau le modèle du genre qui doit plaire à tous les bons esprits, même aux plus rigides ; c’est la paraphrase de *Totus mundus fabula est.*

Ce monde-ci n’est qu’une œuvre comique

Où chacun fait ses rôles différents.

Là, sur la scène, en habit dramatique,

Brillent prélats, ministres, conquérants.

Pour nous, vil peuple, assis aux derniers rangs,

Troupe futile, et des grands rebutée,

Par nous d’en bas la pièce est écoutée ;

Mais nous payons, utiles spectateurs :

Et quand la farce est mal représentée,

Pour notre argent nous sifflons les acteurs.

(Liv. I, épig. XIV.)

Il n’y a rien à reprendre, dans cette jolie épigramme, que peut-être ce vers :

Troupe futile, et des grands rebutée.

Il paraît de trop ; il gâte la comparaison des spectateurs et des comédiens : car les comédiens sont fort éloignés de mépriser le parterre.

Mais on voit par ce petit morceau, d’ailleurs achevé, combien l’auteur était condamnable de donner dans des infamies dont aucune n’est si bien écrite que cette épigramme, aussi délicate que décente.

Il faut prendre garde qu’il y a quelques épigrammes héroïques, mais elles sont en très-petit nombre dans notre langue. J’appelle *épigrammes héroïques* celles qui présentent à la fin une pensée ou une image forte et sublime, en conservant pourtant dans les vers la naïveté convenable à ce genre. En voici une dans Marot[[63]](#footnote-63). Elle est peut-être la seule qui caractérise ce que je dis.

Lorsque Maillart, juge d’enfer, menoit

A Monfaulcon Samblançay l’ame rendre.

A vostre advis lequel des deux tenoit

Meilleur maintient ? Pour le vous faire entendre,

Maillart sembloit homme qui mort va prendre,

Et Samblançay fut si ferme vieillart

Que l’on cuydoit pour vray qu’il menast pendre

A Monfaulcon le lieutenant Maillart.

Voilà, de toutes les épigrammes dans le goût noble, celle à qui je donnerais la préférence. On a distingué les madrigaux des épigrammes : les premiers consistent dans l’expression délicate d’un sentiment ; les secondes, dans une plaisanterie. Par exemple, on appelle madrigal ces vers charmants de M. Ferrand :

Être l’Amour quelquefois je désire,

Non pour régner sur la terre et les cieux,

Car je ne veux régner que sur Thémire :

Seule elle vaut les mortels et les dieux :

Non pour avoir le bandeau sur les yeux

Car de tout point Thémire m’est fidèle ;

Non pour jouir d’une gloire immortelle,

Car à ses jours survivre je ne veux ;

Mais seulement pour épuiser sur elle

Du dieu d’amour et les traits et les feux.

Les épigrammes qui n’ont que le mérite d’offenser n’en oui aucun, et, comme d’ordinaire c’est la passion seule qui les fait, elles sont grossières. Oui peut souffrir, dans Malherbe :

Cocu de long et de travers,

Sot au-delà de toutes bornes ;

Comment te plains-tu de mes vers,

Toi qui soutires si bien les cornes ?

Peut-être cette détestable épigramme réussit-elle de sou temps, car le temps était fort grossier : témoin les satires de Régnier, qui n’avaient aucune finesse, et qui cependant furent goûtées.

Je ne sais si cette épigramme-ci de Rousseau, n’est pas aussi condamnable :

L’usure et la poésie

Ont fait, jusques aujourd’hui.

Du fesse-matthieu de Brie

Les délices et l’ennui.

Ce rimailleur à la glace

N’a fait qu’un pas de ballet,

Du Châtelet, au Parnasse,

Du Parnasse au Châtelet.

Où est la plaisanterie, où est le sel, où est la finesse, de dire crûment qu’un homme est un usurier ? Comment est-ce qu’on *fait un pas de ballet du Châtelet au Parnasse ?* De plus, dans une épigramme, il faut rimer richement : c’est un des mérites de ce petit poème. La rime de *poésie* avec *de Brie* est mauvaise *;* mais, ce qu’il y a de plus mauvais dans cette épigramme, c’est la grossièreté de l’injure.

Cette grossièreté condamnable est un vice qui se rencontre trop souvent dans les pièces satiriques, dans les épîtres et allégories de cet auteur. Les termes de « faquin, bélître, maroufle », et autres semblables, qui ne doivent jamais sortir de la bouche d’un honnête homme, doivent encore moins être soufferts dans un auteur qui parle au public.

# Fable

Au lieu de commencer ici par des morceaux détachés qui peuvent servir d’exemples, je commencerai par observer que les Français sont le seul peuple moderne chez lequel on écrit élégamment des fables.

Il ne faut pas croire que toutes celles de La Fontaine soient égales. Les personnes de bon goût ne confondront point la fable des Deux Pigeons[[64]](#footnote-64), *Deux pigeons s’aimaient d’amour tendre,* avec celle qui est si connue, *La cigale ayant chanté tout l’été[[65]](#footnote-65),* ou avec celle qui commence ainsi : *Maître corbeau sur un arbre perché[[66]](#footnote-66)*. Ce qu’on fait apprendre par cœur aux enfants est ce qu’il y a de plus simple, et non pas de meilleur ; les vers même qui ont le plus passé en proverbes ne sont pas toujours les plus dignes d’être retenus, il y a incomparablement plus de personnes, dans l’Europe, qui savent par cœur *J’appelle un chat un chat, et Rollet un fripon[[67]](#footnote-67),* et beaucoup de pareils vers, qu’il n’y en a qui aient retenu ceux-ci :

Pour paraître honnête homme, en un mot, il faut l’être[[68]](#footnote-68).

Il n’est point ici-bas de moisson sans culture[[69]](#footnote-69).

Celui-là fait le crime à qui le crime sert.

Tout empire, est tombé, tout peuple eut ses tyrans.

Tel brille au second rang qui s’éclipse au premier.[[70]](#footnote-70)

C’est un poids bien pesant qu’un nom trop tôt fameux[[71]](#footnote-71).

Nous ne vivons jamais, nous attendons la vie.

Le crime a ses héros, l’erreur a ses martyrs.

La douleur est un siècle, et la mort un moment[[72]](#footnote-72).

Tous ces vers sont d’un genre très-supérieur à *J’appelle un chat un chat ;* mais un proverbe bas est retenu par le commun des hommes plus aisément qu’une maxime noble : c’est pourquoi il faut bien prendre garde qu’il y a des choses qui sont dans la bouche de tout le monde sans avoir aucun mérite ; comme ces chansons triviales qu’on chante sans les estimer, et ces vers naïfs et ridicules de comédie qu’on cite sans les approuver :

Entendez-vous, bailli, ce sublime langage ?

Si vous ne m’entendez, je vous aime autant sourd.[[73]](#footnote-73)

Et cent autres de cette espèce.

C’est particulièrement dans les fables de La Fontaine qu’il faut discerner soigneusement ces vers naïfs, qui approchent du bas, d’avec les naïvetés élégantes dont cet aimable auteur est rempli :

La fourmi n’est pas prêteuse [[74]](#footnote-74)

Ils sont trop verts, dit-il, et bons pour des goujats [[75]](#footnote-75)

Cela est passé en proverbe. Combien cependant ces proverbes sont-ils au-dessous de ces maximes d’un sens profond qu’on trouve en foule dans le même auteur !

Des enfants de Japet toujours une moitié [[76]](#footnote-76)

Fournira des armes à l’autre.

Plutôt souffrir que mourir [[77]](#footnote-77);

C’est la devise des hommes.

Il n’est pour voir que l’œil du maître[[78]](#footnote-78).

Quant à moi j’y mettrais encor l’œil de l’amant.

Lynx envers nos pareils, et taupes envers nous[[79]](#footnote-79).

Je ne connais guère de livre plus rempli de ces traits qui sont faits pour le peuple, et de ceux qui conviennent aux esprits les plus délicats : aussi je crois que de tous les auteurs La Fontaine est celui dont la lecture est d’un usage plus universel. Il n’y a que les gens un peu au fait de l’ histoire, et dont l’esprit est très formé, qui lisent avec fruit nos grands tragiques, ou *la Henriade.* Il faut avoir déjà une teinture de belles-lettres pour se plaire à l’*Art poétique ;* mais La Fontaine est pour tous les esprits et pour tous les âges.

Il est le premier, en France, qui ait mis les fables d’Ésope en vers. J’ignore si Ésope eut la gloire de l’invention ; mais La Fontaine a certainement celle de l’art de conter. C’est la seconde ; et ceux qui l’ont suivi n’en ont pas acquis une troisième : car non-seulement la plupart des fables de Lamotte-Houdard sont prises, ou de Pilpay, ou du Dictionnaire d’Herbelot, ou de quelques voyageurs, ou d’autres livres, mais encore toutes sont écrites en général d’un style un  peu  forcé.  Il  avait beaucoup d’esprit ;    mais ce n’est pas assez pour réussir dans    un art : aussi tous ses ouvrages en tous les genres ne s’élèvent guère, communément, au-dessus du médiocre. Il y a dans la foule quelques beautés et des traits fort ingénieux ; mais presque jamais on n’y remarque cette chaleur et cette éloquence qui caractérisent l’homme d’un vrai génie ; encore moins ce beau naturel qui plaît tant dans La Fontaine. Je sais que tous les journaux, tous les Mercures, les feuilles hebdomadaires qu’on faisait alors, ont retenti de ses louanges ; mais il y a longtemps qu’on doit se délier de tous ces éloges. Ou sait assez tous les petits artifices des hommes pour acquérir un peu de gloire. On se fait un parti ; on loue afin d’être loué ; on engage dans ses intérêts les auteurs des journaux : mais bientôt il se forme par la voix du public un arrêt souverain, qui n’est dicté que par le plus ou le moins de plaisir qu’on a en lisant, et cet arrêt est irrévocable.

Il ne faut pas croire que le public ait eu un caprice injuste, quand il a réprouvé dans les fables de M. de Lamotte des naïvetés qu’il paraît avoir adoptées dans La Fontaine. Ces naïvetés ne sont point les mêmes. Celles de La Fontaine lui échappent, et sont dictées par la nature même. On sent que cet auteur écrivait dans son propre caractère, et que celui qui l’imite en cherchait un. Que La Fontaine appelle *un chat,* qui est pris pour juge, *sa majesté fourrée[[80]](#footnote-80)*, on voit bien que cette expression est venue se présenter sans effort à son auteur : elle fait une image simple, naturelle et plaisante ; mais que Lamotte appelle un cadran un *greffier solaire[[81]](#footnote-81),* vous sentez là une grande contrainte avec peu de justesse. Le cadran serait plutôt le greffe que le greffier. Et combien d’ailleurs cette idée de *greffier* est-elle peu agréable ! La Fontaine fait dire élégamment au corbeau par le renard :

Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois[[82]](#footnote-82)

Lamotte appelle une rave un *phénomène potager[[83]](#footnote-83)*. Il est bien plus naturel de nommer *phénix* un corbeau qu’on veut flatter que d’appeler une rave un *phénomène.* Lamotte appelle cette rave un *colosse.* Que ces mots de *colosse et* de *phénomène* sont mal appliqués à une rave, et que tout cela est bas et froid !

Je sais bien qu’il est nécessaire d’avoir une connaissance un peu fine de notre langue pour bien distinguer ces nuances ; mais j’ai vu beaucoup d’étrangers qui ne s’y méprenaient pas : tant le naturel a de beauté, et tant il se fait sentir ! Je me souviens qu’un jour, étant à une représentation de la tragédie *d’Inès* avec le jeune comte de sinzendorf, il fut révolté à ce vers :

Vous me devez, seigneur, l’estime et la tendresse[[84]](#footnote-84).

Il nie demanda si on disait, *j’ai pour vous l’estime,* et s’il ne fallait pas absolument dire *j’ai pour vous de l’estime.* Je fus surpris de cette remarque, qui était très-juste. Cela me lit lire depuis *Inis* avec beaucoup d’attention, et j’y trouvai plus de deux cents fautes contre la langue ; mais ce n’est pas ici le lieu d’en parler.

# Grandeur de Dieu

Ce sera dans les vers que je chercherai les belles images de la grandeur de Dieu. Je n’ai rien trouvé dans la prose qui m’ait élevé l’âme en parlant de ce sublime sujet ; et j’avoue que je ne suis point surpris qu’on ait autrefois appelé la poésie le langage des dieux. Il y a en effet dans les beaux vers un enthousiasme qui paraît au-dessus des forces humaines. Nul auteur en prose n’a parlé de Dieu comme Racine dans *Esther* (acte III, sc. IV) :

L’Éternel est son nom, le monde est son ouvrage ;

Il entend les soupirs de l’humble qu’on outrage ;

Juge tous les mortels avec d’égales lois,

Et du haut de son trône interroge les rois.

Ces quatre vers sont sublimes. Ils sont, je crois, infiniment plus parfaits en leur genre que ce commencement de la première ode sacrée de Rousseau, qui pourtant est fort belle[[85]](#footnote-85) :

Les cieux instruisent la terre

À révérer leur auteur ;

Tout ce que leur globe enserre

Célébré un dieu créateur.

Quel plus sublime cantique

Que ce concert magnifique

De tous les célestes corps !

Quelle grandeur infinie !

Quelle divine harmonie

Résulte de leurs accords !

Le mot *enserre* n’est ni noble ni agréable ; et *quel cantique que ce concert ! quelle grandeur ! quelle harmonie !* voilà bien des *quels !* Ces trois choses d’ailleurs, *cantique*, *concert, harmonie*, se ressemblent trop. *Résulte* est un mot trop prosaïque. Enfin il y a trop d’épithètes, et vous n’en trouvez pas une dans ces quatre vers d ’*Esther.*

Voici un morceau de *la Henriade* qui me paraît un pendant pour les vers de Racine.

C’est après une description philosophique des cieux, qui n’est que de mon sujet (ch. VII, 61-65) :

Au-delà de leur cours, et loin dans cet espace,

Où la matière nage, cl que Dieu seul embrasse,

Sont des soleils sans nombre el des mondes sans fin.

Dans cet abîme immense il leur ouvre un chemin.

Par-delà tous ces cieux le dieu des cieux réside.

Cette description étonne plus l’imagination, et parle moins au cœur. J’en trouve encore une dans le dixième chant de *la Henriade* (421-36) :

Au milieu des clartés d’un feu pur et durable

Dieu mit, avant les temps, son trône inébranlable

Le ciel est sous ses pieds : de mille astres divers

Le cours toujours réglé l’annonce à l’univers.

La puissance, l’amour, avec l’intelligence,

Unis et divisés, composent son essence.

Ses saints, dans les douceurs d’une éternelle paix,

D’un torrent de plaisirs enivrés a jamais,

Pénétrés de sa gloire, et remplis de lui-même,

Adorent à l’ envi sa majesté suprême.

Devant lui sont ces dieux, ces brûlants séraphins,

A qui de l’univers il commet les destins.

Il parle, et de la terre ils vont changer la face ;

Des puissances du siècle ils retranchent la race ;

Tandis que les humains, vils jouets de l’erreur,

Des conseils éternels accusent la hauteur.

Je n’aime pas cet hémistiche, *de mille astres divers.* Ce mot de *mille* est un terme oiseux, aussi bien que celui de *divers,* qui n’est guère à la fin du vers que pour rimer ; mais les deux vers de la Trinité sont une chose admirable et unique.

Un fils du grand Racine, qui a hérité d’une partie des talents de son père, a donné encore dans son poème sur *la Grâce* une très-belle idée de la grandeur de Dieu (ch. IV, 75-91) :

Le dieu d’un seul regard confond toute grandeur.

Des astres devant lui s’éclipse la splendeur.

Prosterné près du trône où sa gloire étincelle,

Le chérubin tremblant se couvre de sou aile.

Rentrez dans le néant, mortels audacieux.

Il vole sur les vents, il s’assied sur les cieux.

Il a dit à la nier : Brise-toi sur ta rive :

Et dans son lit étroit la nier reste captive.

Les foudres vont porter ses ordres confiés,

Et les nuages sont la poudre de ses pieds.

C’est ce dieu qui d’un mot éleva nos montagnes.

Suspendit le soleil, étendit nos campagnes :

Qui pèse l’univers dans le creux de sa main.

Notre globe à ses yeux est semblable à ce grain

Dont le poids fait à peine incliner la balance.

Il souille, et de la mer tarit le gouffre immense.

Nos vœux et nos encens sont dus à son pouvoir.

Il faut avouer que les plus beaux vers de ce passage sont ceux où M. Racine a suivi son génie, et les plus mauvais sont ceux qu’il a voulu copier de l’hébreu : tant le tour et l’esprit des deux langues est diffèrent. *Peser l’univers dans le creux de sa main* ne paraît en français qu’une image gigantesque et peu noble, parce qu’elle présente à l’esprit l’effort qu’on fait pour soutenir quelque chose, en formant un creux dans sa main. Quand quelque chose nous choque dans une phrase, il faut en chercher la source, et on la trouve sûrement : car *je ne sais quoi* n’est jamais une raison. Il n’est pas permis à un homme de lettres de dire que cela ne plaît pas, à moins que la raison n’en soit palpable, qu’ elle n’ait pas besoin d’être indiquée. Par exemple, ce n’est pas la peine de disserter pour faire voir que ce vers est très-mauvais :

Et les nuages sont la poudre de ses pieds.

Car, outre que l’image est très dégoûtante, elle est très fausse. Ou sait assez aujourd’hui que l’eau n’est point de la poudre Mais le reste du morceau est beau. Il ne faudrait pas, à la vérité, trop répéter ces idées, elles deviennent alors des lieux communs. Le premier qui les emploie avec succès est un maître, et un grand maître ; mais, quand elles sont usées, celui qui les emploie encore court risque de passer pour un écolier déclamateur.

# Langage

Le moyen le plus sûr et presque le seul d’acquérir une connaissance parfaite des finesses de notre langue, et surtout de ces exceptions qui paraissent si contraires aux règles, c’est de converser sentent avec un homme instruit. Vous apprendrez plus dans quelques entretiens avec lui que dans une lecture qui laisse presque toujours des doutes. Nous avons beau lire aujourd’hui les auteurs latins, l’étude la plus assidue ne nous apprendra jamais quelles fautes les copistes ont glissées dans les manuscrits, quels mots impropres Salluste, Tite-Live, ont employés. Nous ne pouvons presque jamais discerner ce qui est hardiesse heureuse d’avec ce qui est licence condamnable.

Les étrangers sont, à l’égard de nos auteurs, ce que nous sommes tous çà l’égard des anciens. La meilleure méthode est d’examiner scrupuleusement les excellents ouvrages. C’est ainsi qu’en a usé M. de Voltaire dans son *Temple du Goût.* Je veux entrer ici dans un examen plus approfondi de la pureté de la langue, et j’ai choisi exprès la belle comédie du *Misanthrope*, de même que M. l’abbé d’Olivet a recherché les fautes contre la langue, échappées au grand Racine.[[86]](#footnote-86) Un homme qui saura remarquer du premier coup d’œil les petits défauts de langage dans une pièce telle que le *Misanthrope* pourra être sûr d’avoir une connaissance parfaite de la langue. Rien n’est plus propre à guider un étranger ; et un tel travail ne sera pas inutile à nos compatriotes.

Et la plus glorieuse a des régals peu chers. (I, 1.)

Une estime glorieuse est chère ; mais elle n’a point des régals chers. Il fallait dire *des plaisirs peu chers ;* ou plutôt tourner autrement la phrase. On dit, dans le style bas, cela *est un régal pour moi ;* mais non pas *il y a des régals pour moi.*

Et quand on a quelqu’un qu’on hait ou qui déplaît. (I, 1.)

*J’ai quelqu’un que je hais.* L’expression est vicieuse. On dit *j’ai une chose à faire ;* non pas *j’ai une chose que je fais[[87]](#footnote-87).*

Que, pour avoir vos biens, on dresse un artifice. (I, 1.)

On use d’artifice, on ne le dresse pas ; on dresse, ou tend un piège avec artifice, on emploie un artifice ; on fait jouer des ressorts avec artifice.

Ne ferme point mes yeux aux défauts qu’on lui treuve[[88]](#footnote-88).

Il faut remarquer que du temps de Molière on disait encore *treuvt.* La Fonlaine a dit *Dans les citrouilles je la treuve ;* mais l’usage a aboli ce terme.

Mais si son amitié pour vous se fait paraître. (I. 1).

Une amitié parait, et ne se fait point paraître. Du fait paraître ses sentiments, et les sentiments se font connaître.

Non, ce n’est pas, madame, un bâton qu’il faut prendre,

Mais un cœur à leurs vœux moins facile et moins tendre.

(Acte II, scène 1)

On ne peut pas dire prendre un cœur facile, au lieu d’un bâton ; cela est évident. *Facile à leurs vœux* est bon ; mais *tendre à leurs vœux* n’est pas français, parce qu’on est tendre pour un amant, non pas tendre à un amant.

………………Et ses    soins tendent tout

Pour accrocher quelqu’un.

*Les soins peuvent tendre* à quelque chose, mais non *pour* quelque chose[[89]](#footnote-89). Mes vœux tendent à Paris, et non pour Paris.

Et son jaloux dépit qu’avec peine elle cache,

En tous endroits sous main contre moi se détache.

*(Ibid*)

*Le dépit* peut se déchaîner contre quelqu’un, s’attacher à le décrier, éclater, etc. On détache un ennemi, un parti ; on se détache de quelqu’un.

On vous voit en tous lieux vous déchaîner sur moi.

(Scène v.)

On s’emporte, on *se déchaîne,* on s’irrite, on crie, on cabale contre une personne, et non *sur* elle ; on se jette, on tire sur elle, on épuise la satire sur elle.

Et monsieur, qu’à propos le hasard fait venir,

Remplira mieux ma place à vous entretenir.

*(Ibid.)*

On ne peut dire *je remplis la place à travailler ;* il faut dire *en travaillant.* Je remplis la place par mon travail. Je remplis la place de monsieur, en m’entretenant avec vous.

Pour peu que d’y songer vous nous fassiez les mines.

(Scène VII)

*Faire mine* de quelque chose est une bonne expression dans le style familier. Je fais mine de l’aimer. Je fais mine de l’applaudir. *Faire la mine* signifie faire la grimace ; et on ne doit pas dire : je fais la mine d’aimer, la mine de haïr ; parce que faire la mine est une expression absolue, comme faire le plaisant, le dévot, le connaisseur.

Oui, toute mon amie elle est, et je la nomme

Indigne d’asservir...

(Scène VII)

Il faut, dire *toute mon amie quelle est* et non pas *toute mon amie elle est : et je la nomme,* cet *et* est de trop ; *je la nomme* est vicieux ; le terme propre est *je la déclare.* On ne peut nommer qu’un nom. Je le nomme grand, vertueux, barbare. Je le déclare indigne de mon amitié.

Renverse le bon droit, et tourne la justice.

(Acte V, scène, I.)

L’expression *tourne la justice* n’est pas juste. On tourne la roue de la fortune ; on tourne une chose, un esprit même, à un certain sens ; mais tourner la justice ne peut signifier séduire, corrompre la justice.

Au bruit que contre vous sa malice a tourné.

(Scène I.)

*Tourner un bruit* ne peut pas plus se dire que tourner la justice. On peut tourner des traits contre quelqu’un ; mais un bruit ne peut être une chose qui se tourne.

On peut aisément remarquer que l’exposition de ces fautes n’est pas d’un critique malin qui cherche vainement à rabaisser Molière, mais d’un esprit équitable qui veut combattre l’abus qu’on fait quelquefois des écrits de ce grand homme, en citant, pour des autorités consacrées, des fautes de langue. C’est dans cette vue innocente et utile que je veux examiner la tragédie de *Pompée* de Pierre Corneille.

EXAMEN DES FAUTES DE LANGAGE DANS LA TRAGÉDIE DE *POMPÉE.*

……………………………………………………

Sont les titres affreux dont le droit de l’épée[[90]](#footnote-90)

Justifiant César, *a condamné* Pompée.

On ne peut pas dire *le titre dont on condamne,* mais le titre sur lequel, par lequel, ou le titre qui condamne.

Et qui veut être juste en de telles saisons[[91]](#footnote-91)

Balance le pouvoir, et non pas les raisons.

*En de telles saisons* est une expression lâche et vicieuse. *Balance le pouvoir* n’est pas le mot propre ; il voulait dire *consulte son pouvoir.*

Cet hémistiche *et non pas les raisons* dit tout le contraire de ce qu’il doit dire. Ce sont précisément les raisons, c’est-à-dire la raison d’État qu’on examine et qu’on pèse.

Soutiendrez-vous un faix sous qui Borne succombe[[92]](#footnote-92),

Sous qui tout l’univers se trouve foudroyé ?

Le mot *foudroyé* est très impropre ; un fardeau ne foudroie pas, il accable.

Mais quoique, os encens le traitent d’immortel[[93]](#footnote-93).

Le mot d*’encens* ne peut admettre de pluriel. Il fallait absolument *votre encens.*

Et cesse de devoir, quand la dette est d’un rang[[94]](#footnote-94)

À ne point l’acquitter qu’aux dépens de leur sang.

On ne dit point *le rang d’une dette,* mais la nature d’une dette ; et il fallait dire : *à ne s’en acquitter qu’aux dépens de leur sang.* La négative *point* ne se met jamais avec *ne,* quand elle est suivie d’un *que.* Je ne corrigerai ce vers *que* quand on m’en aura montré le défaut, Je n’irai à Paris *que* quand je serai libre ; je n’écrirai *que* quand j’aurai du loisir, etc.

Assurer sa puissance et sauver son estime[[95]](#footnote-95).

*Sauver* n’a là aucun sens. Il ne veut pas dire conserver sa réputation, il ne signifie pas conserver son estime ; il est un barbarisme inintelligible.

Trop au-dessous de lui pour y prêter l’esprit[[96]](#footnote-96)

*Prêter l’esprit* n’est pas français ; mais c’est une licence qu’on devrait peut-être accorder à la poésie.

Et son dernier soupir est un soupir illustre[[97]](#footnote-97).

*Soupir illustre* est bon, à la vérité, en grammaire ;    mais    en poésie il tient un peu du phébus.

Ce prince d’un  sénat  maître  de l’univers[[98]](#footnote-98)...

Sitôt que d’un   malheur sa    fortune    est Suivie[[99]](#footnote-99),

Les monstres de l’Egypte ordonnent de sa vie !

La construction est vicieuse : elle serait pardonnable    à  une grande passion ; mais ici c’est Cléopâtre qui parle de sang-froid.

Il en coûte la vie et la tête à Pompée[[100]](#footnote-100) !

On sent combien *la tête* est de trop.

Je connais ma portée, et ne prends point le change[[101]](#footnote-101) ;

……………………………………………………..

Vous montrez cependant un peu bien du mépris.

Ces deux vers, et surtout le dernier, sont des expressions basses et populaires, et *un peu bien du* est barbare.

Et plus dans l’insolence elle s’est emportée.[[102]](#footnote-102)

On s’emporte à des excès d’insolence ; on s’emporte avec insolence, à trop d’insolence, et non pas *dans l’insolence.*

De s’en plaindra à Pompée auparavant qu’à lui[[103]](#footnote-103).

Il fallait *avant qu’à lui.* L’adverbe *auparavant*  ne  sert  jamais de conjonction. On ne dit point : Je passerai  par Strasbourg  auparavant d’aller à Paris ; mais avant d’aller à Paris, ou avant que d’aller à Paris.

De relever du coup dont ils sont étourdis[[104]](#footnote-104),

Il fallait *de se relever ; étourdis* est trop bas.

Quoi qu’il en fasse, enfin[[105]](#footnote-105).

Il faut *quoi qu’il fasse*, surtout dans le style noble.

Il venait à plein voile[[106]](#footnote-106)

On dit *pleines voiles.* Ce mot *voile* est féminin.

Voilà ce qu’attendait[[107]](#footnote-107),

Ce qu’au juste Osiris la reine demandait.

Le régime de ces deux verbes est mal placé ; c’est une faute, mais légère.

Tout beau, que votre haine en sang assouvie[[108]](#footnote-108)...

Et pour en bien parler, nous vous devons le tout.

*Tout beau, nous vous devons le tout,* sont des termes bas et comiques : mais ce ne sont pas des fautes grammaticales.

Il nous fallait, pour vous, craindre votre clémence[[109]](#footnote-109)

Et que le sentiment d’un cœur trop généreux,

Usant mal de vos droits, vous rendit malheureux.

Toute cette phrase est mal construite. Voici le sens : Votre clémence était dangereuse pour vous ; et nous avons craint que, par un sentiment trop généreux, vous ne vous rendissiez malheureux en usant mal de vos droits.

Je m’apaiserais Rome avec votre supplice[[110]](#footnote-110).

On ne peut point dire *s’apaiser quelqu’un,* comme on dit s’immoler, se concilier, s’aliéner quelqu’un.

Comme a-t-elle reçu les offres de ma flamme?[[111]](#footnote-111)

*Comme,* au lieu de *comment,* était déjà une faute du temps de Corneille,

Elle craint, toutefois[[112]](#footnote-112),

L’ordinaire mépris que Rome fait des rois.

On traite avec mépris ; on a du mépris ; on ne fait point de mépris.

D’un astre envenimé 1’invincible poison[[113]](#footnote-113).

L’invincible poison d’un astre est une pensée fausse mal exprimée, quoique la grammaire soit ici observée.

Qu’il eût voulu souffrir qu’un bonheur de mes armes[[114]](#footnote-114).

Il fallait *que le bonheur de mes armes.*

Quoi ! de la même main et de la même épée,[[115]](#footnote-115)

Dans un tel désespoir à vos yeux a passé.

Comment peut-on passer d’une main et d’une épée dans un désespoir ?

Quelques soins qu’ait César. [[116]](#footnote-116)

On prend des soins, on a soin de quelque chose, on agit avec soin ; mais ou ne peut dire, en général, avoir des soins.

Pour de ce grand dessein assurer le succès[[117]](#footnote-117).

Cette inversion n’est pas permise. On en seul la raison. Elle vient de la dureté de ces deux monosyllabes *pour de.*

Ainsi que la naissance ils ont les esprits bas[[118]](#footnote-118).

II fallait *ils ont l’esprit bas*, surtout *naissance* étant au singulier.

De quoi peut satisfaire un cœur si généreux[[119]](#footnote-119),

Le sang abject et vil de ces deux malheureux.

*De quoi peut satisfaire* n’est pas français ; il fallait *comment* ou *en quoi.*

J’en ai déjà parlé ; mais il a su gauchir[[120]](#footnote-120).

*Gauchir* est un terme trop peu noble.

C’est ce glorieux titre à présent effectif[[121]](#footnote-121).

*Effectif* est un terme de barreau.

À mes vœux innocents sont autant d’ennemis.[[122]](#footnote-122)

Il fallait *de mes vœux ;* on n’est pas ennemi *à,* on est ennemi *de.*

Permettez cependant qu’à ces douces amorces[[123]](#footnote-123)

Je prenne un nouveau cœur et de nouvelles forces.

Ces deux vers sont un galimatias, pour le sens et pour l’expression. *Des amorces* ne donnent pas des forces, et on ne se sent pas *un cœur nouveau à une amorce.*

Mes yeux, puis-je vous croire, et n’est-ce point un songe[[124]](#footnote-124)

Qui sur mes tristes vœux a formé ce mensonge ?

Un *songe* qui forme un *mensonge sur des vœux,* forme une phrase trop entortillée et trop peu exacte. C’est du galimatias.

Qu’avec chaleur, Philippe, on court à le venger.[[125]](#footnote-125)

On court venger, saisir, prendre, combattre. On ne court point *à* combattre, *à* prendre, *à* saisir, *à* venger.

Pour grand qu’en soit son prix, son péril en rabat.[[126]](#footnote-126)

*Pour grand que* n’était plus eu usage dès le temps de Corneille. On ne trouve pas de ces expressions surannées dans les *Lettres provinciales,* qui sont de même date[[127]](#footnote-127). 11 *en rabat* est un terme de tout temps ignoble.

Je n’aimais mieux juger sa vertu par la nôtre.[[128]](#footnote-128)

Il faut *juger de sa vertu par la mienne.* Il n’est pas permis de joindre, en cette occasion, le pluriel au singulier. Phèdre, dans Racine, au lieu de dire

J’excitai mon courage à le persécuter,

(Acte I, scène III)

ne dit point *j’excitai notre courage à le persécuter.*

Parce qu’au point qu’il est, j’en voudrais faire autant[[129]](#footnote-129).

*Parce que* fait toujours, on vers, un très-mauvais effet ; *au point qu’il est,* est actuellement suranné et familier.

Je ne viens pas ici pour troubler une plainte[[130]](#footnote-130)

Trop juste à la douleur dont vous êtes atteinte.

Il fallait dire *permise à la douleur,* et non pas *trop juste.* Une plainte n’est pas juste à la douleur comme un habit est juste au corps.

Vous êtes satisfaite, et je ne la suis pas.[[131]](#footnote-131)

II faut *je ne le suis pas,* parce que ce *le* est neutre et indéclinable. Si on demandait à des dames : êtes-vous satisfaites ? elles répondraient : *nous le sommes,* et non pas nous *les* sommes. Ainsi une femme doit dire je *le* suis, et non je *la* suis.

Aucuns ordres ni soins n’ont pu le secourir[[132]](#footnote-132).

Il fallait *aucun ordre, aucun soin n’a pu le secourir.*

Leur roi n’a pu jouir de ton cœur adouci [[133]](#footnote-133) ;

Et Pompée est vengé ce qu’il peut l’être ici.

*De ton cœur adouci* ne peut se mettre au lieu de ta clémence. *Ce qu’il peut l’être* ne peut être reçu pour signifier *autant qu’il peut l’être,* et c’est une grande faute de langage dans un auteur moderne d’avoir mis

Je vous aime tout ce qu’on peut aimer.

Ta nouvelle victoire, et le bruit éclatant [[134]](#footnote-134)

Qu’aux changements de roi pousse un peuple inconstant.

*Un peuple qui pousse un bruit aux changements de roi* est un galimatias insupportable.

Et parmi ces objets ce qui le plus m’afflige[[135]](#footnote-135).

Il n’est pas permis, dans le style noble, de placer ainsi l’adverbe au-devant du verbe. On ne peut pas dire en \ers héroïques *ce qui* *davantage me plaît, ce que patiemment je supporte, ce qu’à contrecœur je fais*, *ce que prudemment je diffère.*

…………………J’ajoute une requête.[[136]](#footnote-136).

Ce terme du barreau n’est point admis dans la poésie noble.

Faites un peu de force à votre impatience[[137]](#footnote-137)

Calmez, modérez votre impatience ; mettez un frein à votre impatience, voilà le mot propre. *Faire force* est barbare.

………….Non  pas,  César, non pas à Rome encor[[138]](#footnote-138) :

Il faut que ta défaite et que tes funérailles

À cette cendre aimée en ouvrent les murailles ;

Et, quoiqu’elle la tienne aussi chère que moi...

Cette *elle* tombe sur Rome, et semble tomber sur la cendre de Pompée par la construction de la phrase. *Aussi chère que moi,* on ne sait c’est Cornélie qui est aussi chère, ou si c’est à elle que cette cendre est aussi chère. Ces amphibologies jettent une obscurité désagréable dans le style. Je n’ai relevé que celle-ci pour n’être pas trop long ; mais la tragédie que j’examine est pleine de ces obscurités. C’est un défaut qu’il faut éviter avec soin.

Et quand tout mon effort se trouvera rompu[[139]](#footnote-139)

On rompt un projet, une ligue, des liens, une assemblée ; on arrête un effort, on s’y oppose, on le surmonte, on le rend inutile, etc.

J’ ai vu le désespoir qu’il a voulu choisir.[[140]](#footnote-140)

On entre dans le désespoir, on s’abandonne, on se livre au désespoir ; on ne le *choisit* pas.

Il est de la fatalité [[141]](#footnote-141)

Que l’aigreur soit mêlée à la félicité.

On dit bien *notre destin, la fatalité ordonne,* etc., mais on ne dit pas *il est de la fatalité,* comme on dit *il est d’usage ; l’aigreur* est un terme très-impropre ; et l’amertume s’oppose à la douceur, et non à la *félicité.*

Je me suis arrêté, dans cet examen, uniquement aux foutes de langage, et je n’ai pas parlé des vices du style, dont le nombre est prodigieux. Celle discussion n’était pas de mon sujet, non plus que les beautés de détail dont cette tragédie vicieuse et irrégulière est remplie.

La lecture assidue des bons auteurs vous sera encore plus nécessaire, pour vous former un style pur et correct, que 1’étude de la plupart de nos grammaires. Ce qu’on apprend sans peine et par le secours du plaisir se fixe bien plus fortement dans la mémoire que ce qu’on étudie avec des dégoûts dans des préceptes secs, souvent très-mal digérés, et dans lesquels on ne trouve que trop de contradictions Je recommande surtout aux jeunes gens de ne point lire la nouvelle grammaire de 1’abbé Girard[[142]](#footnote-142): elle ne ferait qu’embarrasser l’esprit par les nouveautés difficiles dont elle est remplie ; et surtout elle servirait à corrompre le style. Jamais auteur n’a écrit d’une manière moins convenable à son sujet. Il allée te ridiculement d’employer des tours et des phrases qu’on proscrirait dans ces romans bourgeois et familiers dont nous sommes rassasiés. Qui croirait qu’un auteur qui veut instruire la jeunesse se serve des expressions suivantes dans une grammaire raisonnée ?

« On aura beau fulminer contre mes termes, un discours est une pièce émaillée de différentes phrases.

« Les mots doivent, dans le discours, répondre par le rang et l’habillement à leurs fonctions. Les mots au pluriel ont la physionomie décidée.

« Le district du pronom, la portion dont il est doté ; les déclinaisons sont battues et terrassées. »

Non seulement tout ce livre est écrit dans ce misérable style, mais il y a beaucoup de fautes contre la langue. Par exemple, *habillement de la nuit,* pour habillement de nuit ; *quoi faire,* pour que faire ; *c’est soi qui fait,* au lieu de dire on fait soi-même.

Enfin il y a des termes obscènes, malgré le grand précepte de Quintilien qui ordonne d’en éviter jusqu’aux moindres apparences.

Les grammaires de l’abbé Régnier-Desmarets et de Restaut [[143]](#footnote-143)sont bien plus sages et plus instructives.

# Lettres familières.

Les lettres familières écrites avec négligence, et d’un style approchant de la conversation, vous pourront donner l’usage de cette manière libre et dégagée dont on converse et dont on écrit à ses amis : mais ce n’est pas dans la lecture de tant de recueils de lettres imprimées qu’il faut chercher la véritable éloquence. On ne les lit d’ordinaire qu’à cause des petites anecdotes qu’elles renferment ; et si on retranchait des lettres de Mme de Sévigné ce grand nombre de petits faits qui les soutiennent, et qui sont racontés avec tant de vivacité et de naturel, je doute qu’on en pût soutenir la lecture. Les lettres de Balzac et de Voiture eurent en leur temps beaucoup de réputation ; mais on voit bien qu’elles avaient été écrites pour être publiques ; et cela seul, en les privant nécessairement du naturel qu’elles devaient avoir, devait à la longue les décréditer. Il faut lire ce qu’on en dit dans *le Temple du Goût.* Les jugements qu’on y trouvera ont paru sévères ; mais ils me semblent très-justes, et rien n’est plus propre à conduire l’esprit d’un jeune homme.

J’oserais même encore aller plus loin que l’auteur du *Temple du Goût,* dans l’idée que je me suis formée des lettres de Voiture. J’en ai trouvé plusieurs dans lesquelles cette petite et méprisable envie d’avoir de l’esprit lui fait dire des choses dont la décence et l’honnêteté même peuvent être alarmées. Il veut consoler le maréchal de Grammont sur la mort de son père ; il lui dit :

« *Est-il vrai* qu’en un siècle où les exemples de bon naturel sont si rares, vous soyez affligé d’une perte qui vous rend un des plus riches hommes de France ? Cela, sans mentir, est admirable et au-dessus de tous vos exploits ; mais, comme il peut y avoir de l’excès dans les meilleures choses, votre douleur, qui a été juste jusqu’à cette heure, ne le serait plus si elle durait davantage… Votre réputation augmente tous les jours, et votre bien ne diminue pas ; car on dit qu’en argent et poulaille vous aurez dorénavant quelque chose d’assez considérable. »

(Lettre 158.)

Est-ce ainsi qu’on écrit à un homme sur la mort d’un père ? Assurément *non crat his locus*[[144]](#footnote-144). Jamais badinage ne fut plus déplacé : et jamais badinage ne fut plus froid, plus bas, et plus indécent

Il fallait que l’esprit de plaisanterie, qui est par lui-même un très-mince mérite, tint lieu alors d’un grand talent, puisqu’il donna tant de réputation à Voiture. Tout homme de bon sens, et formé sur les bons modèles de l’antiquité, trouverait la plupart de ces plaisanteries forcées et insipides.

Il compare Mme de Rambouillet à la mer, et il dit :

« II me semble que vous vous ressembles comme deux gouttes d’eau, la mer et vous. Il y a cette différence que, toute vaste et grande qu’elle est, elle a ses bornes, et vous n’en avez point ; et tous ceux qui connaissent votre esprit avouent qu’il n’y a en vous ni fond ni rive : et, je vous supplie, de quel abîme avez-vous tiré ce déluge de lettres que vous avez envoyées ici ? »

(Lettre 160.)

Est-il bien plaisant de dire dans un autre endroit que le mot de cordonniers vient de ce qu’ils donnent des cors ? (Lettre 125.)

La fameuse lettre de *la Carpe au Brochet* était-elle digne, en bonne foi, de l’admiration qu’on lui a prodiguée ? On sait que, Voiture s’étant trouvé dans une société ou était le grand Condé, on y avait joué à des petits jeux dans l’un desquels ce prince était appelé le *brochet,* et Voiture la *carpe ;* la carpe dit donc au brochet :

« Les baleines de la mer Atlantique suent à grosses gouttes et sont toutes en eau quand elles vous entendent nommer. Des harengs frais qui viennent de Norvège nous assurent que la mer s’est glacée cette année plus tôt que de coutume par la peur que l’on y avait eue, sur les nouvelles que quelques macreuses y avaient apportées que vous dirigiez vos pas vers le nord… Certaines anguilles de mer crient déjà comme si vous les écorchiez. Les loups marins ne sont que de pauvres cancres auprès de vous ; et si vous continuez, vous avalerez la mer et les poissons. »

(Lettre 144.)

Tout ce qu’on peut dire, ce me semble, d’une telle lettre, c’est que ces jeux sont pardonnables quand on ne les donne pas pour de bonnes choses, mais qu’ils sont d’au très bas prix quand on les veut trop estimer.

Il y a dans Voiture d’autres lettres d’un caractère plus délicat et d’un goût plus fin ; telle est, par exemple, la lettre au président de Maisons, au sujet d’une affaire qu’il lui recommande. Elle n’a pas le mérite de celle qu’Horace écrit à Tibère. Néron dans un cas à peu près semblable, mais elle a ses grâces et son mérite :

« Madame de Marsilly, monsieur, s’est imaginé que j’avais quelque crédit auprès de vous ; et moi, qui sui » vain, je ne lui ai pas voulu dire le contraire. C’est une personne qui est aimée et estimée de toute la cour, et qui dispose de tout le parlement. Si elle a bon succès d’une affaire dont elle vous a choisi pour juge, et qu’elle croie que j’y aie contribué en quelque chose, vous ne sauriez croire l’honneur que cela me fera dans le inonde, et combien j’en serai plus agréable à tous les honnêtes gens. Je ne vous propose que mes intérêts pour vous gagner, car je sais bien, monsieur, que vous ne pouvez être touché des vôtres ; sans cela, je vous promettrais son amitié. C’est un bien par lequel les plus sévères juges se pourraient laisser corrompre, et dont un aussi honnête homme que vous doit être tenté. Vous le pouvez acquérir justement, car elle ne demande de vous que la justice. Vous m’en ferez une que vous me devez, si vous me faites l’honneur de m’aimer toujours autant que vous avez fait autrefois, et si vous croyez que je suis votre, etc. »

(Lettre 140.)

Mais il faut avouer, avec 1’auteur du *Temple du Goût[[145]](#footnote-145),* que l’on trouve dans Voiture bien peu de lettres de ce prix, et que tout ce qui est marqué à un si bon coin pourrait, comme il le dit, se réduire à un très-petit nombre de feuillets. À l’égard de Balzac, personne ne le lit aujourd’hui. Ses lettres ne serviraient qu’à former un pédant. On y trouve, à la vérité, du nombre et de l’harmonie prosaïque ; mais c’est précisément cela qu’on ne devrait pas trouver dans ses lettres. C’est le mérite propre des harangues, des oraisons funèbres, de l’histoire, de tout ce qui demande une éloquence d’appareil et un style soutenu.

Qui peut tolérer que Balzac écrive à un cardinal « qu’il a le sceptre des rois et la livrée des roses, et qu’à Rome on se sauve à la nage au milieu des eaux de senteur » ?

Oui peut ne pas mépriser ces pitoyables hyperboles ? Si les déclamations froides et forcées ont tant servi à décréditer le style de Balzac ; si la contrainte, l’affectation, les jeux de mots, les plaisanteries recherchées, ont fait tant de tort à Voiture, que doit-on penser de ces lettres imaginaires, qui sont sans objet, et qui n’ont jamais été écrites que pour être imprimées ? C’est une entreprise fort ridicule que de faire des lettres comme on fait un roman, de se donner pour un colonel, de parler de son régiment, et de faire des récits d’aventures qu’on n’a jamais eues. Les *Lettres du chevalier d’Her...[[146]](#footnote-146)* n’ont pas seulement, ce défaut, mais elles ont encore celui d’être écrites d’un style forcé et tout à fait impertinent. On y obtient des lettres d’état pour sa maîtresse ; on la fait peindre en Iroquoise, mangeant une demi-douzaine de cœurs. Enfin, on n’a jamais rien écrit de plus mauvais goût ; et cependant ce style a eu des imitateurs.

Il y a des lettres d’une autre espèce, comme celles de *l’Espion turc,* de Mme Dunoyer [[147]](#footnote-147) ; les *Lettres juives, chinoises, cabalistiques.* On ne se méprend pas à leur titre. Ou voit bien que ce ne sont pas de véritables lettres, mais un petit artifice usité, soit pour débiter des choses hardies, soit pour écrire des nouvelles vraies ou fausses. Tous ces ouvrages, qui amusent quelque temps la jeunesse crédule et oisive, sont fort méprisés des honnêtes gens. Il en faut excepter les *Lettres persanes :* elles sont à la vérité une imitation de *l’Espion turc,* mais leur style les distingue fort de leur original. Il est nerveux, hardi, singulier, sentencieux-, et il ne manque à cet ouvrage qu’un sujet plus solide.

On a beaucoup réussi en France dans un autre genre de lettres, moitié vers et moitié prose. Ce sont de véritables lettres écrites en effet à des amis, mais écrites avec délicatesse et avec soin. Telle est la lettre dans laquelle Bachaumont et Chapelle rendent compte de leur voyage ; telles sont quelques-unes du comte Antoine Hamilton, de M. Pavillon.

En voici une écrite par 1’auteur de *la Henriade* à un grand roi[[148]](#footnote-148) :

« Les vers que Votre Majesté a faits dans Neiss ressemblent à ceux que Salomon faisait dans sa gloire, quand il disait, après avoir tâté de tout : Tout n’est que vanité. Il est vrai que le bonhomme parlait ainsi au milieu de sept cents femmes et de trois cents concubines, le tout sans avoir donné de bataille ni fait de siège. Mais n’en déplaise, sire, à Salomon et à vous, ou bien à vous et à Salomon, il ne laisse pas d’y avoir quelque réalité dans ce monde :

Conquérir cette Silésie ;

Revenir couvert de lauriers

Dans les bras de la poésie ;

Donner aux belles, aux guerriers,

Opéra, bal et comédie ;

Se voir craint, chéri, respecté,

Et connaître, au sein de la gloire,

L’esprit de la société,

Bonheur si rarement goûté

Des favoris de la victoire ;

Savourer avec volupté,

Dans des moments libres d’affaire,

Les bons vers de l’antiquité,

Et quelquefois en daigner faire

Dignes de la postérité :

Semblable vie a de quoi plaire ;

Elle a de la réalité.

Et le plaisir n’est point chimère.

« Votre Majesté a fait bien des choses en pou de temps. Je suis persuadé qu’il n’y a personne sur la terre plus occupé quelle, et plus entraîné dans la variété des affaires de toute espèce. Mais, avec ce génie dévorant qui met tant de choses dans sa sphère d’activité, vous conservez toujours cette supériorité de raison qui vous élève au-dessus de ce que vous êtes et de ce que vous faites.

« Tout ce que je crains, c’est que vous ne veniez à trop mépriser les hommes. Des millions d’animaux sans plumes, à deux pieds, qui peuplent la terre, sont à une distance immense de votre personne par leur âme comme par leur état. Il y a un beau vers de Milton :

Amongst unequals no society.

« Il y a encore un autre malheur ; c’est que Votre Majesté peint si bien les nobles friponneries des politiques, les soins intéressés des courtisans, etc., qu’elle lin ira par se défier de l’affection des hommes de toute espèce, et qu’elle croira qu’il est démontré en morale qu’on n’aime point un roi pour lui-même, sire, que je prenne la liberté de faire aussi ma démonstration. N’est-il pas vrai qu’on ne peut pas s’empêcher d’aimer pour lui-même un homme d’un esprit supérieur, qui a bien des talents, et qui joint à tous ces talents-là celui de plaire ? Or, s’il arrive que, par malheur, ce génie supérieur soit roi, son état en doit-il empirer, et l’aimera-t-on moins parce qu’il porte une couronne ? Pour moi, je sens que la couronne ne me refroidit point du tout. Je suis, etc. »

Voici une lettre écrite à feu M. le maréchal de Berwick, qui me paraît fort au-dessus de toutes celles de Voiture. J’en ignore l’auteur ; mais je peux assurer que j’ai vu à Paris un très-grand nombre d’épîtres dans ce goût : c’est proprement le goût de la nation.

« Vous venez de gagner une bataille[[149]](#footnote-149) complète et glorieuse dans toutes ses circonstances. Vous avez rendu quelques services par cette victoire, à la couronne d’Espagne. Vous n’avez pas mal fait votre cour au roi votre maître à Versailles ; et le roi votre souverain en paraît presque aussi content ici que si vous Paviez gagnée aux portes de Londres pour son rétablissement. Je ne sais comment vous vous trouiez de tout cela ; mais, pour moi, je vous en fais de bon cœur mon compliment. Il est vrai que vous vous portez bien, et que dans une mêlée où vous avez eu le plaisir de vous fourrer bien avant, vous n’avez pu vous faire donner quelque balafre au milieu du visage, ou parvenir à quelque incision cruciale au haut de la tête, et ce n’est pas contentement pour un homme avide de gloire. Je vous conseille pourtant de ne vous en point chagriner, et de prendre le tout en patience.

« J’avais cru, lorsque vous vous fîtes naturaliser en France, que c’était pour mettre à couvert vos biens immenses, en cas d’accident ; mais je vois bien que ce n’était que pour pouvoir exterminer sans scrupule tout autant d’Anglais de la princesse Anne qui se trouveraient en votre chemin, et c’est fort bien fait à vous. Cependant, si je n’avais peur de vous mortifier, je vous dirais que, quoiqu’on parte beaucoup de vous ici, on ne laisse pas de parler diversement de votre conduite. Les uns disent que vous êtes trop insolent et que vous faites trop 1’entendu à l’égard des ennemis ; et les autres assurent que vous ne vous faites pas assez valoir auprès de ceux qui vous veulent du bien et qui vous en peuvent faire. Quoiqu’il n’y ait pas grand mal à tout cela, examinons un peu vos actions depuis que vous êtes dans le service, pour voir si on vous accuse avec raison :

Lorsqu’à Nervinde on combattit,

Et que l’Angleterre alarmée

Eut appris par la renommée

La disgrâce qu’elle y souffrit,

Tout son parlement en pâlit ;

Mais Votre Excellence, animée

Par les dangers et par le bruit,

Par les canons et leur fumée ;

Mais plus que tout cela charmée

De voir leur Orange interdit.

Se mit en tête, à ce qu’on dit,

De prendre toute son armée ;

Mais ce fut elle qui vous prit, etc.

# Liberté.

La liberté de l’homme est un problème sur lequel de grands poètes se sont exercés aussi bien que les théologiens. Qui croirait qu’on trouve dans Pierre Corneille une dissertation assez étendue sur cette matière épineuse ? C’est dans sa tragédie d’*Œdipe.*

Il est vrai que le sujet comporte une telle digression ; mais il faut avouer aussi que ces morceaux sont presque toujours froidement reçus au théâtre, qui exige une chaleur d’action et de passion presque continuelle. La controverse ne réussit pas beaucoup dans la tragédie ; et ce que Corneille fait dire à son Œdipe trouvera peut-être ici mieux sa place, aux yeux d’un lecteur de sang-froid, qu’il ne la trouve au théâtre, où le spectateur veut être ému. Quoi qu’il en soit, voici ce morceau, qui est plein de très-grandes beautés (acte III, sc. v) :

Quoi ! la nécessité des vertus et des vices

D’un astre impérieux doit suivre les caprices ;

Et l’homme sur soi-même a si peu de crédit

Qu’il devient scélérat quand Delphes l’a prédit !

L’âme est donc tout esclave ! une loi souveraine

Vers le bien ou le mal incessamment l’entraîne ;

Et nous ne recevons ni crainte ni désir

De cette liberté qui n’a rien à choisir.

Attachés sans relâche à cet ordre sublime,

Vertueux sans mérite, et vicieux sans crime,

Qu’on massacre les rois, qu’on brise les autels,

C’est la faute des dieux, et non pas des mortels.

De toute la vertu sur la terre épandue,

Tout le prix à ces dieux, toute la gloire est due :

Ils agissent en nous, quand nous pensons agir.

Alors qu’on délibère on ne fait qu’obéir ;

Et notre volonté n’aime, hait, cherche, évité.

Que suivant que d’en haut leur bras la précipite.

Cette tirade a des traits vigoureux et hardis qui s’impriment aisément dans la mémoire, parce qu’il n’y a presque point d épithètes oiseuses, mais, comme je l’ai déjà dit, de telles beautés sont plus propres à la controverse qu’à la tragédie. Il est bon surtout d’observer que plus ce morceau est raisonné, plus il faudrait qu’il fût exact. Œdipe est un très mauvais philosophe quand il dit :

Et nous ne recevons ni crainte ni désir

De cette liberté, etc.

Le libre arbitre n’a assurément rien de commun avec le désir et la crainte. Personne n’a jamais dit que la liberté fût le principe de nos désirs. Il faut aussi remarquer qu’il n’est pas dans la pureté du style de dire : l’homme a peu de crédit sur soi. On a du pouvoir sur soi ; on a du crédit auprès de quelqu’un. *Ordre sublime* ne vaut rien. Sublime veut dire élévation, et ne signifie pas souverain. Un bras qui précipite une volonté est absolument barbare, et *que suivant que d’en haut* est d’une dureté, est d’une cacophonie insupportable.

Les mêmes idées, à peu près, sur la liberté, se trouvent dans une épitre insérée parmi les Œuvres de M. de Voltaire[[150]](#footnote-150)

Ah ! sans la liberté…………………………

D’un artisan suprême impuissantes machines.

Automates pensants, mus par des mains divines,

Nous serions à jamais, de mensonge occupés,

Vils instruments d’un dieu qui nous aurait trompés !

Comment sans liberté serions-nous ses images ?

Due lui reviendrait-il de ses brutes ouvrages ?

Ou ne peut donc lui plaire, on ne peut l’offenser ;

Il n’a rien à punir, non à récompenser.

Dans les cieux, sur la terre, il n’est plus de justice :

Caton fui sans vertu. Catilina sans vice[[151]](#footnote-151).

Le destin nous entraîne à nos affreux penchants,

Et ce chaos du monde est fait pour les méchants, etc.

Ce morceau est plus à sa place, et paraît écrit avec plus de soin : mais il n’est pas plus fort et plus nerveux.

D’un artisan suprême impuissantes machines,

Automates pensants, mus par des mains divines.

Ces deux vers-là sont d’un poète ; mais celui-ci est d’un homme plus pénétré :

Qu’il devient scélérat quand Delphes l’a prédit.

Il suffisait de quatre vers de cette force dans la bouche d’Œdipe ; le reste ressent trop la déclamation, ce qui était en effet le grand défaut de Corneille. Ce qu’on a jamais écrit déplus grand et de plus sublime sur la liberté se trouve au septième chant de *la Henriade* (285-96) :

Sur un autel de fer, un livre inexplicable

Contient de l’avenir l’histoire irrévocable.

La main de l’Éternel y marqua nos désirs,

Et nos chagrins cruels, et nos faibles plaisirs.

On voit la libellé, cette esclave si fière,

Par d’invincibles[[152]](#footnote-152) nœuds en ces lieux prisonnière :

Sous un joug inconnu, que rien ne peut briser,

Dieu sait l’assujettir sans la tyranniser ;

À ses suprêmes lois d’autant mieux attachées

Que sa chaîne à ses yeux pour jamais est cachée,

Qu’en obéissant même elle agit par son choix,

Et souvent aux destins pense donner des lois.

Il me semble qu’on ne peut présenter sous une image plus parfaite cet accord inexplicable de la liberté de l’homme et de la prescience[[153]](#footnote-153) de Dieu, et qu’un tel morceau vaut mieux que vingt volumes de controverse sur ces matières inintelligibles.

Un fils de l’illustre Racine a fait un poème sur *la Grâce,* dans lequel il était bien naturel qu’il parlât de la liberté. Cependant il n’y a aucun trait frappant qui caractérisé cet attribut de la nature humaine, que tant de philosophes lui contestent.

Voici le morceau de ce poème où l’auteur traite de la liberté, d’une manière plus particulière :

Si l’on en croit pourtant un système batteur,

Pour le bien et le mal 1’homme également libre

Conserve, quoi qu’il fasse, un constant équilibre.

Lorsque, pour l’écarter des lois de son devoir,

Les passions sur lui redoublent leur pouvoir,

Aussitôt, balançant le poids de la nature,

La grâce de ses dons redouble la mesure.

(Ch. III. 194-199.)

Ces vers sont dans le ton didactique de l’ouvrage ; mais ils sont un peu lâches, comme presque tous ceux de cet auteur, qui d’ailleurs est assez pur et correct. C’est dans les ouvrages didactiques qu’il faut peut-être le plus d’imagination, pour nourrir la sécheresse du fond, et pour en varier l’uniformité.

# Métaphore.

La métaphore est la marque d’un génie qui se représente virement les objets. C’est une comparaison vive et subite qu’il fait des choses qui le louchent, avec les images sensibles que présente la nature. C’est l’effet d’une imagination animée et heureuse. Niais cette figure doit être employée avec ménagement. Cicéron dit : Verecunda debet esse translatio *(De Oratore,* III).

Cette métaphore qu’on trouve, par exemple, dans la tragédie d*’Héraclius* est trop forte et trop gigantesque (acte I, sc.III) :

La vapeur de mon sang ira grossir la foudre

Que Dieu dent déjà prête à le réduire en poudre.

Il n’est pas non plus naturel à Chimène de dire, après la mort de son père (acte IV, sc. II) :

J’irai, sous mes cyprès, accabler ses lauriers.

Ce n’est pas ainsi que s’exprime la douleur véritable. On a repris aussi, dans la tragédie de *Brutus,* ces vers :

Sa victoire affaiblit vos remparts désolés ;

Du sang qui les inonde ils semblent ébranlés.

(Acte I, scène II.)

C’est une hyperbole ; et je crois que l’hyperbole est une figure défectueuse par elle-même, puisque par sa nature elle va toujours au-delà du vrai.

Pourquoi approuve-t-on ces vers-ci de la *Mort de César* (acte III scène IV) ?

Rome, qui détruit tout, semble enfin se détruire.

Ce colosse effrayant dont le monde est foulé,

En pressant l’univers est lui-même ébranlé.

Il penche vers sa chute, et contre la tempête

Il demande mon bras pour affermir sa tête.

C’est que la métaphore porte un caractère sensible de vérité, et est parfaitement soutenue. On aime encore celle-ci dans *Zaïre,* parce qu’elle a les mêmes conditions, et qu’elle est touchante :

Ce bras, qui rend la force aux plus faibles courages.

Soutiendra ce roseau plié par les orages.

(Acte III, scène IV.)

Il y a une métaphore bien frappante dans *Alzire,* lorsque Alvares dit à Gusman (acte I, sc. I) :

Votre hymen est le nœud qui joindra les doux mondes.

C’est un magnifique spectacle à l’esprit qu’une telle idée ; et il est très rare que l’exacte vérité se trouve jointe à tant de grandeur. Cette métaphore est encore belle et bien amenée (*Alzire,* acte I, sc. I) :

L’Américain farouche est un monstre sauvage

Qui mord, en frémissant, le frein de l’esclavage.

Les conditions essentielles à la métaphore sont qu’elle soit juste et qu’elle ne soit pas mêlée avec une autre image qui lui soit étrangère. Rousseau a dit, dans une de ses satires, en parlant d’un homme qu’il veut noircir et rendre ridicule, sons le nom de Midas *(Allég*. v) :

En maçonnant les remparts de son âme,

*Songea bien* plus au fourreau qu’à la lame.

Outre la bassesse de ces idées, on y découvre aisément le peu de justesse et de rapport qu’elles ont entre elles : car si cette âme a des remparts de maçonnerie, elle ne peut pas être en même temps une épée dans un fourreau. J’avoue que ces disparates révoltent un bon esprit autant que le fiel amer de la satire cause d’indignation. Voici, dans ce même auteur, un exemple d’une faute pareille (*Epître au comte du Luc*) :

Vous êtes-vous, seigneur, imaginé,

Le cœur humain de prés examiné,

En y portant le compas et l’équerre,

Que l’amitié par l’estime s’acquière ?

On sonde les replis du cœur humain, mais on ne le mesure point avec un compas ; l’équerre surtout, qui est un instrument de maçon, est là bien peu convenable. Je ne connais guère d’auteur dont les idées soient moins justes et moins vraies que celles de Rousseau. Il a excellé quelquefois dans le choix des paroles : c’est beaucoup, car c’est une très-grande difficulté vaincue ; mais quand ce mérite est sujet à des inégalités, quand il n’est pas soutenu par du sentiment, par des idées toujours exactes, le mérite des mots ne suffit pas, de nos jours, pour constituer un grand écrivain : cela était bon du temps de Malherbe.

On peut quelquefois entasser des métaphores les unes sur les autres ; mais alors il faut qu’elles soient bien distinguées, et que l’on voie toujours votre objet représenté sous des images différentes. C’est ainsi que le célèbre Massillon, évêque de Clermont, dit, dans son sermon *du petit nombre des élus :*

« Vous auriez vu dans lsaïe les élus aussi rares que ces grappes de raisin qu’on trouve encore après la vendange, et qui ont échappé à la diligence du vendangeur ; aussi rares que ces épis qui restent par hasard après la moisson, et que la faux du moissonneur a épargnés. Je vous aurais parlé de deux voies, dont l’une est étroite, rude, et la voie d’un très-petit nombre ; l’autre, large, spacieuse, semée de fleurs, et qui est comme la voie publique de tous les hommes. »

Aucune de ces images ne nuit à l’autre ; au contraire, elles se fortifient toutes. Mais cet amas de métaphores doit être employé rarement, et seulement dans les occasions où l’on a besoin de faire sentir des choses importantes. Ou reconnaît un grand écrivain non-seulement aux figures qu’il met en usage, mais à la sobriété avec laquelle il les emploie.

Les Orientaux ont toujours prodigué la métaphore sans mesure et sans art. On ne voit dans leurs écrits que des collines qui sautent, des fleuves qui sèchent de crainte, des étoiles qui tressaillent de joie. Leur imagination trop vive ne leur a jamais permis d’écrire avec méthode et sagesse ; de là vient qu’ils n’ont rien approfondi, et qu’il n’y a pas en Orient un seul hon livre d’histoire et de science. Il semble que dans ces pays on n’ait presque jamais parlé que pour ne pas être entendu. Il n’y a que leurs fables qui aient réussi chez les autres nations. Mais quand on n’excelle que dans des fables, c’est une preuve qu’on n’a que de l’imagination.

# Opéra[[154]](#footnote-154)

Comme vous avez le dessein de fréquenter nos spectacles dans votre séjour à Paris, je vous entretiendrai de l’opéra, quoique je ne traite pas expressément, dans cet ouvrage, de la tragédie et de la comédie : ma raison est que l’on a écrit d’excellents traités sur le théâtre tragique et comique, surtout dans les préfaces de nos meilleures pièces ; mais on n’a presque rien dit sur l’opéra.

Saint-Évremond s’est épuisé en froides railleries sur ce genre de spectacle. Il veut trouver du ridicule à mettre en chant des passions et des dialogues. Il ne savait pas que les tragédies grecques et romaines étaient chantées ; que les scènes avaient une mélodie semblable à notre récitatif, laquelle était composée par un musicien, et que les chœurs étaient exécutés comme les nôtres. Qui ne sait que la musique exprime les passions ? Saint-Évremond, en louant *Sophonisbe,* et en blâmant l’opéra, a prouvé qu’il avait peu de goût et l’oreille dure.

Legrand vice de notre opéra, c’est qu’une tragédie ne peut être partout passionnée, qu’il y faut du raisonnement, du détail, des événements préparés ; et que la musique ne peut rendre heureusement ce qui n’est  pas animé et ce qui ne    va    pas    au cœur. Ce serait un étrange    récitatif que celui qui    exprimerait, par exemple, ces vers de la tragédie de *Rodogune* (acte I, sc. I) :

Pour le mieux admirer, trouvez bon, je vous prie.,

One j’apprenne de vous les troubles de Syrie.

J’en ai vu les premiers, et me souviens encore

Des malheureux succès du grand roi Nicanor,

Quand, des Parthes vaincus pressant l’adroite fuite,

Il tomba dans leurs fers au bout de sa poursuite.

Je n’ai pas oublié que cet événement

Du perfide Tryphon fit le soulèvement, etc.

On est donc réduit parmi nous à supprimer, à l’opéra, tous ces détails qui ne sont pas intéressants par eux-mêmes, mais qui contribuent à rendre une pièce intéressante : on n’y parle que d’amour ; et encore cette passion n’a-t-elle jamais, dans ces sortes d’ouvrages, la juste étend ne qu’il faut pour toucher el pour faire tout son effet.

La déclaration de Phèdre et celle d’Orosmane ne pourraient pas être souffertes sur le théâtre de l’opéra. Notre récitatif exige une brièveté et une mollesse qui amènent presque nécessairement de la médiocrité. Il n’y a guère *qu’Atys* et *Armide* qui se soient élevés au-dessus de ce genre médiocre. Les scènes entre Oreste et Iphigénie sont très-belles, mais cette supériorité même de ces scènes fait languir le reste de l’opéra.

Souffrirait-on que dans nos spectacles réguliers un amant vînt dire, comme dans l’opéra *d’Issé* :[[155]](#footnote-155)

Que vois-je ? c’est Issé qui repose en ces lieux :

J’y venais pour plaindre ma peine ;

Mais mes cris troubleraient son repos précieux.

On voit que l’auteur, pour éviter les détails, rend compte en un vers de la raison qui l’amène sur le théâtre :

J’y venais pour plaindre ma peine.

Mais cet artifice trop grossier, que les anciens emploient toujours dans leurs tragédies et dans leurs comédies, n’est pas supportable parmi nous.

Thésée, dans l’opéra de ce nom[[156]](#footnote-156), dit à sa maîtresse sans autre préparation : *Je suis fils du roi.* Elle lui répond : *Vous, seigneur ?* Le secret de sa naissance n’est pas autrement expliqué. C’est un défaut essentiel. Et si cette reconnaissance avait été bien préparée et bien ménagée ; si tous les détails qui doivent la rendre à la fois vraisemblable et surprenante avaient été employés, le défaut eût été bien plus grand, parce que la musique eût rendu tous ces détails ennuyeux.

Voilà donc un poème nécessairement défectueux par sa nature Ajoutez à foutes ces imperfections celle d’être asservi à la stérilité des musiciens, qui ne peuvent exprimer toutes les paroles de notre langue, ainsi que les musiciens d’Italie rendent toutes les paroles italiennes ; il faut qu’ils composent de petits airs, sut lesquels le poète est obligé d’ajouter un certain nombre de paroles oiseuses et plates, qui souvent n’ont aucun rapport direct à la pièce.

Que nos prairies[[157]](#footnote-157)

Seront fleuries !

Les cœurs glacés

Pour jamais en sont chassés.

Qu’amour à de charmes !

Rendons-lui les armes ;

Les plaisirs charmants

Sont pour les amants.

On ne voit, comme le dit très-bien la jolie comédie du *Double Veuvage,[[158]](#footnote-158)* que *de nouvelles ardeurs* et des *ardeurs nouvelles.*

Cette contrainte puérile est encore augmentée par le peu de termes convenables aux musiciens que fournit notre langue. Demandez à un compositeur de mettre en chaut ; « Que vouliez-vous qu’il fît contre trois ? — Qu’il mourût » ; ou bien ces vers :

Si j’avais mis ta vie à cet indigne prix,

Parle, aurais-tu quitté tes dieux de ton pays[[159]](#footnote-159)?

Le musicien demandera, au lieu de ces beaux vers, des fleurettes, des amourettes, des ruisseaux, des oiseaux, des charmes, et des alarmes.

Voilà pourquoi, depuis Quinault, il n’y a presque pas eu de tragédie supportable en musique. Les auteurs ont senti l’extrême difficulté de mêler à un sujet grand et pathétique des fêtes galantes, incorporées à faction, d’éviter les détails nécessaires, et d’être intéressants. Ils se sont presque tous jetés dans un genre encore plus médiocre, qui est celui des ballets.

Ces sortes d’ouvrage n’ont aucune liaison. Chaque acte est composé de peu de scènes, toute action 3 est comme étranglée ; mais la variété du spectacle, et les petites chansonnettes que le musicien fait réussir et que le parterre répète, amusent le public, qui court à ces représentations sans en faire grand cas. Le premier ballot dans ce goût, qui a servi de modèle aux autres, est celui de *l’Europe galante* d’Houdard de Lamotte : car ceux de Quinault étaient encore plus médiocres ; son *Temple de la paix,* par exemple, n’est qu’un assemblage de chansons, sans aucune action.

Le plus grand mal de ces spectacles, c’est qu’il n’y est presque pas permis d’y rendre la vertu respectable, et d’y mettre de la noblesse : ils sont consacrés aux misérables redites de maximes voluptueuses, que l’on n’oserait débiter ailleurs ; la clémence d’Auguste envers Cinna, la magnanimité de Cornélie, ne pourraient y trouver place. Par quel honteux usage faut-il que la musique, qui peut élever l’âme aux grands sentiments, et qui n’était destinée, chez les Grecs et chez les Romains, qu’à célébrer la vertu, ne soit employée parmi nous qu’à chanter des vaudevilles d’amour ! Il est à souhaiter qu’il s’élève quelque génie assez fort pour corriger la nation de cet abus, et pour donner à un spectacle devenu nécessaire la dignité et les mœurs qui lui manquent.

Une seule scène d’amour, heureusement mise en musique et chantée par un acteur applaudi, attire tout Paris, et rend les beautés vraies insipides. Les personnes de la cour ne peuvent plus supporter *Polyeucte,* quand elles sortent d’un ballet où elles ont entendu quelques couplets aisés à retenir. Par là le mauvais goût se fortifie, et on oublie insensiblement ce qui a fait la gloire de la nation. Je le répète encore, il faut que l’opéra soit sur un autre pied pour ne plus mériter le mépris qu’ont pour lui toutes les nations de l’Europe.

Je crois avoir trouvé ce que je cherchais depuis longtemps dans le cinquième acte de l’opéra d*e Samsom[[160]](#footnote-160)* Qu’on examine avec attention les morceaux que j’en vais rapporter :

SAMSON enchaîné, GARDES.

Profonds abîmes de la terre,

Enfer, ouvre-toi !

Frappez, tonnerre,

Ecrasez-moi !

Mon bras a refusé de servir mon courage ;

Je suis vaincu, je suis dans l’esclavage.

Je ne te verrai plus, flambeau sacré des cieux !

Lumière, tu fuis de mes yeux !

Lumière, brillante image

D’un dieu ton auteur,

Premier ouvrage

Du Créateur :

Douce lumière !

Nature entière !

Des voiles, de la nuit l’impénétrable horreur

Te cache à ma triste paupière

Profonds abîmes, etc.

UNE PRÊTRESSE DES PHILISTINS[[161]](#footnote-161).

Tous nos dieux, étonnés et cachés dans les cieux,

Ne pouvaient sauver notre empire :

Vénus, avec un sourire,

Nous a rendus victorieux ;

Mars a volé, guidé par elle,

Sur son char tout sanglant ;

La Victoire immortelle

Tirait son glaive étincelant

Contre tout un peuple infidèle ;

Et la nuit éternelle

Va dévorer leur chef interdit et tremblant.

UNE AUTRE

C’est Vénus qui défend aux tempêtes

De gronder sur nos têtes.

Notre ennemi cruel

Entend encor nos fêtes,

Tremble de nos conquêtes,

Et tombe à son autel.

LE ROI.

Eh bien ! qu’est devenu ce dieu si redoutable

Qui par tes mains devait nous foudroyer ?

Une femme a vaincu ce fantôme effroyable,

Et son tels languissant ne peut se déployer.

Il t’abandonne, il cède à ma puissance ;

Et, tandis qu’en ces lieux j’enchainé les destins.

Son tonnerre, étouffé dans ses débiles mains,

Se repose dans le silence.

SAMSON.

Grand Dieu ! j’ai soutenu cet horrible langage,

Quand il n’offensait qu’un mortel ;

Un insulte ton nom, ton culte, ton autel,

Lève-toi, venge ton Outrage.

CHŒUR DES PHILISTINS

Tes cris, tes cris, ne sont point entendus,

Malheureux, ton dieu n’est plus.

SAMSON

Tu peux encore armer cette main malheureuse :

Accorde-moi du moins une mort glorieuse.

LE ROI

Non, tu dois sentir à longs traits

L’amertume de ton supplice.

Qu’avec toi ton dieu périsse.

Et qu’ il soit, comme toi, méprisé pour jamais !

SAMSON

Tu m’inspires enfin ; c’est sur toi que je fonde

Mes superbes desseins :

Tu m’inspires ; ton bras seconde

Mes languissantes mains.

LE ROI

Vil esclave, qu’oses-tu dire ?

Prêt à mourir dans les tourments,

Peux-tu bien menacer ce formidable empire

À tes derniers moments ?

Qu’on l’immole : il est temps.

Frappez ; il faut qu’il expire.

SAMSON

Arrêtez ; je dois vous instruire

Des secrets de mon peuple et du dieu que je sers ;

Ce moment doit, servir d’exemple à 1’univers.

LE ROI

Parle, apprends-nous tous tes crimes,

Livre-nous toutes nos victimes.

SAMSON

Roi, commande que les Hébreux

Sortent de ta présence et de ce temple affreux.

LE ROI

Tu seras satisfait.

SAMSON

La cour qui t’environne,

Tes prêtres, tes guerriers, sont-ils autour de toi ?

LE ROI

Ils y sont tous : explique-toi.

SAMSON

Suis-je auprès de cette colonne

Qui soutient ce séjour si cher aux Philistins ?

LE ROI

Oui, tu la touches de tes mains.

SAMSON, ébranlant les colonnes.

Temple odieux, que tes murs se renversent,

Que tes débris se dispersant

Sur moi, sur ce peuple en fureur !

LE ROI

Tout tombe ! tout périt ! ô ciel ! ô dieu vengeur !

SAMSON

J’ai répare ma honte, et j’expire en vainqueur.

Que l’on compare à présent la force et l’harmonie d’une telle poésie, avec les vers dont sont remplis les opéras qui ont parmi nous du succès à la faveur de la musique ; on y verra :

Zirphé, qui vous voit vous adore.

Quoi ! j’aime autant qu’on peut aimer,

Et je n’ai point vu ce que j’aime.

Une sylphide peut aimer ;

Mais une mortelle est charmante.

Vous paraissiez charmant ; vous traversiez les airs.

Il faudrait rougir pour la nation si des platitudes si fades ne faisaient mal au cœur à tous les connaisseurs. Qui croirait que dans un opéra de Paris, des plus suivis, on chante :

Tous les cœurs sont matelots ;

Voguons dessus les flots ?

On s’imagine être revenu au temps de Henri II et de Charles IX quand on entend des puérilités si gothiques. L’excuse de cette misère est, dit-on, dans la stérilité des musiciens ; mais cette excuse est bien malheureuse.

# Satire (de la).

Si je suivais mon goût, je ne parlerais de la satire que pour en inspirer quelque horreur, et pour armer la vertu contre ce genre dangereux d’écrire. La satire est presque toujours injuste, et c’est là son moindre défaut. Son principal mérite, qui amorce le lecteur, est la hardiesse qu’elle prend de nommer les personnes qu’elle tourne en ridicule. Rien moins retenue que la comédie, elle n’en a pas les difficultés et les agréments. Ôtez les noms de Cotin, de Chapelain, de Quinault, et un petit nombre de vers heureux, que restera-t-il aux *Satires* de Boileau ? Mais *le Misanthrope, le Tartuffe,* qui sont des satires encore plus fortes, se soutiennent sans ce triste avantage d’immoler des particuliers à la risée publique. Quand je dis que la satire est injuste, je n’en veux pour preuve que les ouvrages de Boileau. Il veut, dans une de ses premières satires, élever la tragédie *d’Alexandre* de Racine aux dépens de *l’Astrate* de Quinault : deux pièces assez médiocres qui ne sont pas sans quelques beautés, il dit (sat. 111, 185-88) :

Je ne sais pas pourquoi l’on vante l’Alexandre ;

Ce n’est qu’un glorieux qui ne dit rien de tendre.

Les héros, chez Quinault, parlent bien autrement,

Et, jusqu’à Je vous hais, tout s’y dit tendrement.

Il n’y a rien de plus contraire à la vérité que ce jugement de Boileau. L*’Alexandre* de Racine est très-loin d’être si glorieux. C’est, au contraire, un doucereux qui prétend n’avoir porté la guerre aux Indes que pour y adorer Cléophile ; et si on peut appliquer à quelque pièce de théâtre ce vers : *Et jusqu’à Je vous hais, tout s’y dit tendrement,* c’est assurément à l’*Andromaque* de Racine, dans laquelle Pyrrhus idolâtre Andromaque en lui disant des choses très-dures ; mais loin que ce soit un défaut, dans la peinture d’une passion, de dire tendrement *Je vous hais,* c’est au contraire une très-grande beauté. Rien ne caractérise si bien l’amour que les mouvements violents d’un cœur qui croit être parvenu à concevoir de la haine pour un objet qu’il aime avec fureur ; et c’est en quoi Quinault a souvent réussi ; comme quand il fait dire à  Armide (acte I, sc. 1) : « Que je le hais, que son  mépris m’outrage ! » Ce tour même est si naturel qu’il est  devenu  très commun.

Boileau n’est guère moins condamnable dans la licence qu’il prenait de nommer un citoyen, auquel il en substituait souvent un autre dans une nouvelle édition.

Par exemple, le sieur Brossette nous apprend que Boileau axait parlé ainsi d’un nommé Pelletier (sat. I, 77-78) :

Tandis que Pelletier, crotté jusqu’à l’échine,

S’en va chercher son pain de cuisine en cuisine.

On lui dit que ce Pelletier n’était rien moins qu’un parasite, que c’était un honnête homme très-retiré, qui n’allait jamais manger chez personne. Boileau le raya de la satire ; mais au lieu d’ôter ces vers, qui sont du style le plus bas, il les laissa, et mit Colletet à la place de Pelletier, et par là outragea deux hommes au lieu d’un. Il paraît que très-souvent il plaçait ainsi les noms au hasard, et l’on doit lire ses satires avec circonspection [[162]](#footnote-162)

Il tombait si naturellement dans ce cruel défaut qu’il avait placé son propre frère Gilles Boileau dans ses satires, d’une manière ignominieuse (sat. IX, 69) :

Vous pourrez voir un temps vos écrits estimés

Courir de main en main par la ville semée,

Puis suivre avec Boileau, ce rebut de notre âge,

Et la Lettre à Costar et l’Avis à Ménage.

Cette Lettre et cet Avis étaient deux ouvrages de son frère, il mit à la place :

Puis de là, tout poudreux, ignorés sur la terre,

Suivre, chez l’épicier, Neufgermain et La Serre.

Cette démangeaison de médire ainsi au hasard, et d’attaquer fout indifféremment, devait seule ôter tout crédit à ses *Satires.*

Il a beau s’en excuser ; s’il n’avait pas fait ses belles *Epîtres,* et surtout, son *Art poétique,* il aurait une très-mince réputation, et ne serait pas fort au-dessus de Régnier, qui est un homme très-médiocre. Tout le monde sait que l’acharnement contre Quinault est insupportable, et que Despréaux eut en cela d’autant plus de tort que, quand il voulut faire un prologue d’opéra pour montrer à Quinault comme il fallait s’y prendre, il fit un ouvrage très-mauvais, et qui n’approchait pas des moindres prologues de ce même Quinault qu’il affectait tant de rabaisser[[163]](#footnote-163).

La satire ne paraît jamais dans un jour plus odieux que quand elle est lancée contre des personnes qu’on a louées auparavant ; cette rétractation n’est une flétrissure humiliante que pour l’auteur. C’est ce qui est arrivé à Rousseau, dans une pièce intitulée *la Palinodie,* qui commence ainsi :

À vous, héros honteux de mes premiers écrits.

Ce vers amphibologique laisse douter si ce n’est pas le héros qui est *honteux* d’avoir été le sujet de ses premiers écrits ; mais le plus grand défaut vient du vice du cœur de l’auteur. S’il n’est pas content des procédés de celui dont il a fait l’éloge, il faut solaire ; mais il ne faut pas chanter *la palinodie* et se condamner soi-même. Rien n’est plus avilissant ; c’est déceler sa passion, et une passion déshonorante. Il est heureux que cette pièce de Rousseau soit une de ses plus mauvaises.

Les satires en prose étant mille fois plus aisées à faire que celles qui sont rimées, elles ont inondé la république des lettres. Elles ont passé jusque dans la plupart des journaux. Les auteurs, prostituant leur plume vénale à l’avarice de leurs libraires, ont rempli d’invectives et de mensonges presque tous les ouvrages périodiques qui s’impriment en Hollande ; et il ne faut lire ces recueils qu’avec une extrême défiance. L’art de l’imprimerie deviendra bientôt un métier infâme et funeste si on ne met pas ordre à la licence brutale avec laquelle quelques libraires de Hollande impriment les saures les plus scandaleuses, tantôt contre les têtes couronnées, tantôt contre les hommes les plus respectables de l’Europe. J’ai vu quelquefois, dans les pays du Nord, porter des jugements très-désavantageux sur des hommes du premier mérite, qui était indignement attaqués dans ces misérables brochures ; ni les auteurs, ni les libraires, ne connaissent les gens qu’ils déchirent. C’est un métier, comme de vendre du vin frelaté. Il faut avouer qu’il n’y a guère de métier plus indigne, plus lâche, et plus punissable.

# Traductions

La plupart des traducteurs gâtent leur original, ou par une fausse ambition de le surpasser, qui les rend infidèles, ou par une plate exactitude, qui les rend plus infidèles encore.

On dit que Mme de Sévigné les comparait à des domestiques qui vont faire un message de la part de leur maîtres, et qui disent souvent le contraire de ce qu’on leur a ordonné. Ils ont encore un autre défaut des domestiques : c’est de se croire aussi grands seigneurs que leur maître, surtout quand ce maître est fort ancien ; et c’est un plaisir de voir à quel point un traducteur d’une pièce de Sophocle, qu’on ne pourrait pas jouer sur notre théâtre, méprise *Cinna* et *Polyeucte.*

Mais pour en revenir aux infidélités des traducteurs, j’examinerai le *Virgile* que l’abbé Desfontaines nous a donné en prose. Il était plus obligé qu’un autre de donner une bonne traduction, après la manière insultante et grossière dont il parle de tous ceux qui font précédé. Ouvrons le livre, et voyons s il fait excuser au moins cette rusticité pédantesque avec laquelle il les traite, et s’il s’acquitte mieux qu’eux de son devoir.

Au premier livre (17-26), Virgile, dans la description de la tempête, s’exprime ainsi :

Laxis laterum compagibus omnes

Accipiunt inimicum imbrem, rimisque fatiscunt.

L’abbé Desfontaines traduit : « Tous les vaisseaux fracassés et entrouverts font eau de toutes parts, et sont près d’être engloutis. »

Virgile n’a pas eu certainement l’inattention de dire qu’un vaisseau fracassé était entrouvert. S’il est fracassé, c’est bien pis que de s’entrouvrir. Le moins ne se souffre pas après le plus. *Font eau de toutes paris :* Quelle plate expression ! rend-elle l’idée « le Virgile ? *L’onde ennemie est rente dans les flancs entr’ouverts.* Que ne traduisait-il mot à mot ; il eût au moins donné une idée faible, mais vraie, de Virgile :

Tantane vos generis tenuit fiducia vestri ?

(v. 136.)

Quelle confiance audacieuse votre naissance tous inspire ?

L’abbé Desfontaines dit : *Race téméraire, qui vous inspire tant d’audace ?*

Ce n’est pas là le sens de son auteur.

Hic fessas non vincula naves

Ulla tenent, unco non alligat anchora morsu.

(172-73.)

« Dans cette rade, les vaisseaux n’ont besoin ni d’ancres ni de câbles. »

Premièrement, il n’est point ici question d’une rade ; il s’agit d’un très-beau port que Virgile peint admirablement : et c’est même, comme on sait, le port de Naples, qu’il se plut à décrire sous le nom de port de Carthage.

Secondement, quelle platitude ! *n’ont besoin ni d’ancres ni de câbles.* Virgile dit dans son style, toujours figuré, animé, et métaphorique :

Les vaisseaux fatigués n’y sont retenus ni par des liens, ni par l’ancre recourbée qui mord l’arène.

Optata poliuntur Troes arena. (176.)

Les Troyens jouissent enfin du rivage.

Desfontaines dit : « Les Troyens descendirent avec empressement. »

Suscepitque ignem foliis, atque arida circum

Nutrimenta dedit, rapuitque in fomite flammam. (179-80.)

Cela veut dire : Il reçoit le feu, il lui donne des aliments arides qu’il enflamme.

Voilà des images nobles d’une chose ordinaire. Desfontaines dit : « Par le moyen de quelques feuilles sèches et d’autres matières combustibles, il alluma promptement du feu. » Est-ce là traduire ? n’est-ce pas avilir et défigurer son original ?

Le moment d’après, il fait dire à Énée : « Vous avez échappé à mille dangers… c’est en triomphant de mille obstacles qu’il faut que nous abordions en Italie. »

Ces lâches et fastidieuses expressions, surtout de près, après *mille* dangers, *mille* obstacles, ne se rencontrent pas certainement dans le texte d’un auteur tel que Virgile.

*Itli se prædæ accingunt.* Desfonfaines dit : « Ils apprêtent le gibier. » Virgile s’est-il servi d’un mot aussi peu poétique dans sa langue que le terme *gibier* l’est dans la nôtre ?

*Et jam finis erat*, *quum Jupiter,* etc. « Jupiter, dit-il, pendant ce temps-là, etc. » Virgile a-t-il rien mis qui réponde à cette plate façon de parler, *pendant ce temps-là ?*

Cette belle expression de *populum late regem,* que Virgile donne aux Romains, peuple-roi, est-ce la rendre que de traduire *Peuple triomphant. ?* Que de fautes, que de faiblesse dans les deux premières pages ! Qui voudrait examiner ainsi la traduction entière trouverait que nous n’avons pas même une froide copie de Virgile.

On en peut dire presque autant de la traduction que Dacier a faite des Odes d’Horace ; elle est plus fidèle, à la vérité, dans le texte ; plus savante et plus instructive dans les notes ; mais elle manque de grâce. Elle n’a nulle imagination dans l’expression ; et on y cherche en vain ce nombre et cette harmonie que la prose comporte, et qui est au moins une faible image de celle qui a tant de charmes dans la poésie.

Je lisais un jour avec un homme de lettres, d’un goût très-fin et d’un esprit supérieur, cette ode d’Horace, où sont ces beaux vers que tout homme de lettres sait par cœur : *Auream quisquis mediocritatem[[164]](#footnote-164).* Il fut indigné, comme moi, de la manière dont Dacier traduit cet endroit charmant.

« Ceux qui aiment la liberté plus précieuse que l’or, ils n’ont garde de se loger dans une méchante petite maison, ni aussi dans un palais qui excite l’envie. » Voici à peu près, me dit l’homme que je cite, comme j’aurais voulu traduire ces vers :

Heureuse médiocrité,

Préside à mes désirs, préside à ma fortune ;

Écarte loin de moi l’affreuse pauvreté,

Et d’un sort trop brillant la splendeur importune.

Il est certain qu’on ne devrait traduire les poètes qu’en vers. Le contraire n’a été soutenu que par ceux qui, n’ayant pas le talent, tâchaient de le décrier ; vain et malheureux artifice d’un orgueil impuissant. J’avoue qu’il n’y a qu’un grand poète qui soit capable d’un tel travail ; et voilà ce que nous n’avons pas encore trouvé, Nous n’avons que quelques petits morceaux, épars çà et là dans des recueils ; mais ces essais nous font voir au moins qu’avec du temps, de la peine, et du génie, on peut, parmi nous, traduire heureusement les poètes en vers. Il faudrait avoir continuellement présente à l’esprit cette belle traduction que Boileau a faite d’un endroit d’Homère :

L’enfer s’émeut au bruit de Neptune en furie.

Pluton sort de son trône ; il pâlit, il s’écrie ;

Il a peur que ce dieu, dans cet affreux séjour,

D’un coup de son trident ne fasse entrer le jour, etc.

Mais qu’il serait difficile de traduire ainsi tout Homère ! J’ai vu des traductions de quelques passages du poème bizarre du *Paradis perdu,* de Milton M, de Voltaire et M. Racine le fils ont tous deux mis en vers une apostrophe de Satan au soleil. Je n’examine pas ici l’extraordinaire et le sauvage du fond ; je m’en tiens uniquement aux beautés qu’une traduction en vers exige.

M. Racine s’exprime ainsi :

Toi, dont le front brillant fait pâlir les étoiles,

Toi qui contrains la nuit à retirer ses voiles,

Triste image, à mes yeux, de celui qui t’a fait,

Que ta clarté m afflige, et que mon cœur te hait !

Ta splendeur, ô soleil ! rappelle à ma mémoire

Quel éclat fut le mien dans le temps de ma gloire ;

Élevé dans le ciel, près de mon souverain,

Je m’y voyais comblé des bienfaits que sa main.

Sans jamais se lasser, versait en abondance.

Voici les vers de M. de Voltaire :

Toi, sur qui mon tyran prodigue ses bienfaits.

Soleil, astre de feu, jour heureux que je hais,

Jour qui fais mon supplice et dont mes yeux s’étonnent,

Toi qui semblés le dieu des cieux qui t environnent,

Devant qui tout éclat disparaît et s’enfuit.

Qui fais pâlir le front des astres de la nuit ;

Image du Très-Haut, qui régla la carrière,

Hélas ! J’eusse autrefois éclipsé la lumière.

Sur la voûte des cieux, élevé plus que toi

Le trône où tu t’assieds rabaissait devant moi.

Je suis tombé, 1 orgueil m a plongé dans l’abîme.

Il est aisé de voir pourquoi les vers cités les derniers sont au-dessus des autres c’est qu’ils sont plus remplis d’enthousiasme, de chaleur, et de vie ; qu’ils ont plus de nombre et de force ; qu’en un mot, ils sont d’un poète ; et ils ont surtout le mérite d’être une traduction plus fidèle.

# Du vrai dans les ouvrages.

Boileau a dit, après les anciens (ép. IX, 43-44*) :*

Le vrai seul est aimable ;

Il doit régner partout, et même dans la fable.

II a été le premier à observer cette loi qu’il a donnée. Presque tous ses ouvrages respirent ce vrai ; c’est-à-dire qu’ils sont une copie fidèle de la nature. Ce vrai doit se trouver dans l’historique, dans le moral, dans la fiction, dans les sentences, dans les descriptions, dans l’allégorie.

Mais Boileau s’est bien écarté de cette règle dans sa satire de l’Équivoque. Comment un homme d’un aussi grand sens que lui s’est-il avisé de faire de l’équivoque la cause de tous les maux de ce monde ? N’est-il pas pitoyable de dire qu’Adam désobéit à Dieu par une équivoque ? Voici le passage (sat. XII, 56-60) :

N est-ce pas toi, voyant le monde à peine éclos,

Qui, par l’éclat trompeur d’une funeste pomme,

Et tes mots ambigus, fis croire au premier homme

Qu’il allait, en goûtant de ce morceau fatal,

Comblé de tout savoir, à Dieu se rendre égal ?

Voilà de bien mauvais vers ; mais le faux qui y domine les rend plus mauvais encore.

Tu fus, comme serpent, dans l’arche conservée, (v. 78.)

Cela est encore pis ; l’équivoque avec les animaux, dans l’arche renfermée, comme serpent ! Quelle expression ! et quelle idée !

On ne reconnut plus qu’usurpateurs iniques, (v. 121.)

C’est avoir une terrible envie de rendre l’équivoque responsable de tout que de dire qu’elle a fait les premiers tyrans. En un mot, rien n’est vrai dans cette satire. Aussi c’est sa plus mauvaise, de l’aveu des connaisseurs.

Racine est un homme admirable pour le vrai qui règne dans ses ouvrages. Il n’y a pas, je crois, d’exemple chez lui d’un personnage qui ait un sentiment faux, qui s’exprime d’une manière opposée à sa situation, si vous en exceptez Théramène, gouverneur d’Hippolyte, qui l’encourage ridiculement dans ses froides amours pour Aricie (acte I, sc. I) :

Vous-même, où seriez-vous, vous qui la combattez,

Si toujours Antiope, a ses lois opposée,

D’une pudique ardeur n eut brûlé pour Thésée ?

Il est vrai physiquement qu’Hippolyte ne serait pas au monde sans sa mère ; niais ii n’est pas dans le vrai des mœurs, dans le caractère d’un gouverneur sage, d’inspirer à son pupille de faire l’amour contre la défense de son père.

Les autres héros qu’il fait parler ne disent pas toujours des choses fortes et sublimes ; mais ils en disent toujours de vraies, au contraire de Corneille, qui s’égare trop souvent dans un pompeux et vain étalage de déclamations ampoulées et frivoles. Il est si condamnable sur cet article que, si la plupart de ses pièces étaient nouvelles, je ne crois pas que les beautés en rachetassent les défauts, quelque grandes qu’elles puissent être.

C’est pécher contre le vrai que de peindre Cinna comme un conjuré incertain, entraîné malgré lui dans la conspiration contre Auguste, et de faire ensuite conseiller à Auguste, par ce même Cinna, de garder l’empire pour avoir un prétexte de l’assassiner. Ce trait n’est pas conforme à son caractère. Il n’y a là rien de vrai. Corneille prêche contre cette loi dans des détails innombrables.

Molière est vrai dans tout ce qu’il dit. Tous les sentiments de *la Henriade,* de *Zaïre,* d’*Alzire,* de *Brutus,* portent un caractère de vérité sensible.

Il y a aussi une autre espèce de vrai qu’on recherche dans les ouvrages : c’est la conformité de ce que dit un auteur, avec son âge, son caractère, son état. Le public n’a jamais bien accueilli des vers tendres, *pour une Iris en l’air[[165]](#footnote-165),* ni des ouvrages de morale faits par des gens purement beaux esprits, auxquels il est égal de travailler sur des sujets de dévotion et de galanterie. Ces ouvrages sont presque toujours insipides, parce qu’ils ne sont point partis du cœur d’un homme pénétré. Ce vrai manque trop souvent aux ouvrages de Rousseau.

Et cherchez bien de Paris jusqu’à Rome,

Onc ne verrez sot qui soit honnête homme.[[166]](#footnote-166)

Cela n’est pas dans le vrai. Il y a des esprits extrêmement bornés qui ont beaucoup de vertu, et on ne pourra pas dire que Sylla, Marius, tous les chefs des guerres civiles, les Borgia, les Cromwell, et tant d’autres, fussent des imbéciles, des sots.

Nul n’est, en tout, si bien traité qu’un sot.

Il n’y a rien de si faux que cette maxime. Un sot est peu fêté ; et les gens d’esprit, d’un bon caractère, sont l’âme de la société.

Vous êtes-vous, seigneur, imaginé,

Le cœur humain de près examiné,

En y portant le compas et l’équerre,

Que l’amitié par l’estime s’acquière[[167]](#footnote-167) ?

Oui, sans doute, elle commence par l’estime ; et c’est se moquer du monde que de prétendre qu’un homme qui a des talents estimables n’ait pas une grande avance pour se faire des amis. Il faut que son caractère les mérite ; mais l’estime prépare cette amitié. Il y a même quelque chose de révoltant à supposer que plus on est estimable, et moins on sera en état d’avoir l’amitié des honnêtes gens. Ce sentiment absurde est pernicieux ; et, en général, il faut remarquer que tout ce qui n’est que paradoxe déplaît aux esprits bien faits.

Morosophie inventa 1’art d’écrire.....

Mille autres arts encor plus détestables

Furent le fruit de ses soins redoutables[[168]](#footnote-168).

C’est outrager la vérité et le bon sens que de venir nous dire que Morosophie, c’est-à-dire, en bon français, la Folie, a inventé un des arts les plus utiles aux hommes ; et, quand on songe que c’est un écrivain qui dit cela, on ne peut s’empêcher de lever les épaules. Il y a cent exemples frappants de ces paradoxes faux et insoutenables dans Rousseau, qu’il faut lire avec une précaution extrême. En un mot, la principale réglé pour lire les auteurs avec fruit, c’est d’examiner si ce qu’ils disent est vrai en général ; s’il est vrai dans les occasions où ils le disent ; s’il est vrai dans la bouche des personnages qu’on fait parler : car enfin la vérité est toujours la première beauté, et les autres doivent lui servir d’ornement. C’est la pierre de touche dans toutes les langues et dans tous les genres d’écrire.

Fin de la connaissance des beautés et des défauts de la poésie et de l’Éloquence.

|  |  |
| --- | --- |
| Corps de texte (prose) | Corps de texte |
| Corps de texte (vers ; 1 vers = 1 paragraphe ; séparer les strophes par une ligne de blanc) | <l> |
| Séparateur (type astérisque(s), souvent centré) | <ab> |
| Titre hiérarchique (niveau 1) | Titre 1 |
| Sous-titre (niveau 1) | h1.sub |
| Titre hiérarchique (niveau 2) | Titre 2 |
| Sous-titre (niveau 2) | h2.sub |
| Titre hiérarchique (niveau 3) | Titre 3 |
| Sous-titre (niveau 3) | h3.sub |
| Titre hiérarchique (niveau 4) | Titre 4 |
| Sous-titre (niveau 4) | h4.sub |
| Titre non hiérarchique (généralement centré : \*, \*\*\*, Fin du premier acte, etc.)  + dans un ouvrage en prose (non spécifiquement théâtral) : locuteur d’une pièce de théâtre ou d’un dialogue | <label> |
| Mention de date, de temps ou de lieu (dans une lettre, une préface, etc.) | <dateline> |
| Auteur du texte dans un collectif, une revue, etc. (Par….) | <byline> |
| Epigraphe | <epigraph> |
| Signature de l’auteur (préface, lettre) | <signed> |
| Citation en prose (niveau paragraphe) | <quote> |
| Citation en vers (niveau paragraphe ; séparer les strophes par une ligne de blanc) | <quote.l> |
| Citation dans le corps de texte (niveau caractères) | <quote.c> |
| Numéro de page (niveau caractères) | <pb> |
| Formule dans une lettre, une préface (Monsieur, Madame, Soyez assuré…, etc.)  Dédicace courte en début d’ouvrage/de poème/d’article [attention, | <salute> |
| Post-scriptum dans une lettre, une préface | <postscript> |
| Référence bibliographique | <bibl> |
| Contenu de tableau | Contenu de tableau |
| Acte dans une pièce de théâtre | Acte |
| Scène dans une pièce de théâtre | Scène |
| Locuteur dans une pièce de théâtre ou un dialogue (niveau paragraphe) | <speaker> |
| Didascalie dans une pièce de théâtre (paragraphe) | <stage> |
| Didascalie (niveau caractères) | <stage.c> |
| Résumé en début de chapitre | <argument> |

Pour les notes, utiliser le système d’insertion classique (insertion, note de bas de page). Style : Note de bas de page (bien vérifier qu’il est appliqué). Bien distinguer notes d’auteur et notes d’éditeur (NdA/NdE). La numérotation est celle, automatique, du fichier Word, mais on peut garder éventuellement dans le corps de la note les signes d’appel (\*, (a)), voire des mentions de positionnement entre crochets, par exemple : [Note marginale].

Pour les citations complexes (théâtre, lettre, etc.) : styler comme s’il s’agissait du texte principal, puis encadrer la citation. Exemple de citations de Molière, avec un commentaire de Stendhal après chaque citation

george dandin (seul).

Il me faut, de ce pas, aller faire mes plaintes au père et à la mère, et les rendre témoins, à telle fin que de raison, des sujets de chagrin et de ressentiments que leur fille me donne.

Mais les voici l'un et l’autre fort à propos.

Fin de la Ire phrase comique (terme de musique). Avant de sortir de Paris j’ai distingué dans le *Tartufe* les phrases ou sujets d'attention qui renferment une moitié d’acte, un acte.

monsieur de sotenville

Allons, vous dis-je. il n'y a rien à balancer ; et vous n'avez que faire d’avoir peur d’en trop faire, puisque c’est moi qui vous conduis.

george dandin

Je ne saurois...

G. Dandin, qui ignore l’honneur, trouve, ce qu’on lui fait faire, bien plus absurde que nous.

monsieur de sotenville

Que je suis votre serviteur.

george dandin

Voulez-vous que je sois serviteur d’un homme qui me veut faire cocu?

Scène qui a cette excellence d’offrir le comble de l’absurdité morale avec la plus grande vérité des caractères. C’est les battus payant l’amende.

1. Voici le titre de la première édition de cet ouvrage : *Connaissance des bautez* (sic) *et des défauts de la poésie et de l’éloquence dans la langue française, à l’usage des jeunes gens et surtout des étrangers, avec des exemples, par ordre alphabétique, par M.* *D*. \*\*\*\*, 1749, in- 12, portant l’adresse de *Londres,* mais qui est peut-être de Hollande. Une réimpression de 1750 est intitulée *Connaissance des beautez,* etc., M. Renouard cite une édition de la Haye, 1751, petit in-8°, « avec une préface et un demi-volume de notes remplies d’invectives et d’injures ». À la page 123 de l’édition originale (au mot GRANDEUR DE DIEU, voyez page 382), l’auteur, citant un passage de Voltaire, dit : « C’est après une description philosophique des cieux, qui n’est que de *mon* sujet. » Le *Mercure* d’octobre 1719 remarqua que cette expression donnait à penser que l’ouvrage nouveau était de Voltaire ; et c’est aussi sur cette expression que Larcher *(Réponse à la Défense de mon oncle,* page 16) s’appuie pour donner l’ouvrage à Voltaire. Le *Mercure* rejette bien loin cette idée. Que ce soit inadvertance de Voltaire caché sous l’initiale D\*\*\*\*, ou intention de M. D\*\*\*\*, une lettre signée D\*\*\*\* (et qu’on trouvera ci-après, à la suite de l’ouvrage) parut dans le *Mercure,* premier volume de décembre 1749, p. 170, pour se disculper de cette intention, et pour réclamer à grands cris l’ouvrage. Si M D… (que quelques personnes disent être Dumolard) était réellement l’auteur, il devait se nommer pour dissiper pleinement les doutes et le ridicule qui en résultait pour Voltaire, de s’être mis au-dessus de fous les poètes dont il parle. Voltaire désavoue formellement l’ouvrage dans une lettre à Koenig, de juin 1753, et dit même ne l’avoir jamais lu. Les éditeurs de Kehl voyez leur *Avertissement*, page 314) le donnent comme étant *fait sous ses yeux par un de ses élèves.* Voici quelques remarques qui, en résultat, permettent de rester dans le doute.

   Au mot Amour, Voltaire, parlant de la prose poétique, emploie ces mots :

   « C’est, comme on l’a dit, une espèce bâtarde qui n’est ni poésie, ni prose. *»* Or, d’Alembert, dans son *Éloge de Mirabaud,* dit : « Le mélange de ces expressions *(poétiques)* forme, comme l’a dit M. de Voltaire, une espèce bâtarde. »

   Au mot COMPARAISONS, un passage de *la Henriade* est cité avec un vers qui n’a été imprimé dans aucune édition de ce poème.

   Dans ses *Remarques sur Pompée* (au mot LANGAGE) on blâme une expression que, dans son *Commentaire sur Corneille.* Voltaire trouve énergique. Mais, en général, les observations sur cette pièce, qui sont dans la *Connaissance des beautés,* etc., sont, pour le fond et pour la forme, reproduites dans le *Commentaire sur Corneille.*

   Au mot LIBERTÉ, un passage est cité du deuxième *Discours sur l’Homme,* dans lequel on conserve la version d’un vers que Voltaire avait changé en 1748, c’est-à-dire un an auparavant, et qui est une vive sortie contre Desfontaines.

   Je n’ai pas cru pouvoir exclure l’ouvrage de cette édition des *Œuvres de Voltaire.* (Br) [↑](#footnote-ref-1)
2. Voltaire, dans *les Questions sur l’Encyclopédie*, a donné un article AMITIÉ ; voyez tome XVII, page 171. [↑](#footnote-ref-2)
3. Quatrième des *Discours sur l’Homme*, vers 24 et suivants. [↑](#footnote-ref-3)
4. Mme de Lambert a placé dans le *Catalogue des écrivains,* etc., tome XIV, en tête du *Siècle de Louis* *XIV.* —Ses œuvres, qui venaient d’être réunies (1748), renferment un *Traité de L’Amitié.*

   [↑](#footnote-ref-4)
5. Voyez le texte de Montaigne, cité tome XVII, page 418. [↑](#footnote-ref-5)
6. Voyez, tome X, page *263. L’Épitre* (de 1729, *aux mânes de Génonville.* [↑](#footnote-ref-6)
7. Terme oiseux. *(Note de Voltaire.)* [↑](#footnote-ref-7)
8. Vers dur. (*Id.)* [↑](#footnote-ref-8)
9. Impropre. (*Id.)* [↑](#footnote-ref-9)
10. Impropre. (*Id.)* [↑](#footnote-ref-10)
11. Dieu est trop près de Cybèle. *(Id.)* [↑](#footnote-ref-11)
12. Mots impropres. (*Note de* *Voltaire)* [↑](#footnote-ref-12)
13. Les flots ne marchent pas. (Id.) [↑](#footnote-ref-13)
14. C’est sans doute de lui-même que Voltaire veut parler ici ; voyez ce qu’il a dit dos tragédies en prose, tome Ier du *Théâtre,* pages 53 et 312. [↑](#footnote-ref-14)
15. Voltaire pense que les poètes doivent être traduits en vers ; voyez tome XII, page 246 ; tome XX, page 411 ; ci- après, le mot TRADUCTION. [↑](#footnote-ref-15)
16. L’auteur de cet article nous paraît trop sévère. Tout homme qui prêche une religion est, aux yeux de celui qui ne la croit pas, ou un imbécile, ou un fripon. Zopire ne pouvait pas regarder Mahomet comme un sot. En voulant paraître persuadé, Mahomet se serait donc bien plus avili devant Zopire qu’en lui avouant ses projets ambitieux. (K.) [↑](#footnote-ref-16)
17. Prosaïque. *(Note de Voltaire.)* [↑](#footnote-ref-17)
18. Dur. (Id.) [↑](#footnote-ref-18)
19. Prosaïque. (*Note de Voltaire)* [↑](#footnote-ref-19)
20. Le texte de ce vers et celui du suivant se lisent ici tels qu’ils sont dans l’édition de 1682, donnée par Th. Corneille, des *Œuvres de P.* *Corneille.* Mais dans l’édition in-folio, il *y* a :

    Contre-nous de pied ferme ils tirent leurs épées ;

    Des plus braves soldats les trames sont coupées. [↑](#footnote-ref-20)
21. Ce pluriel est vicieux. (*Note de Voltaire.)* [↑](#footnote-ref-21)
22. *Henriade,* chant IV, 183-260. [↑](#footnote-ref-22)
23. Voyez, tome VIII, le chapitre II de l’*Essai sur la Poésie épique.* [↑](#footnote-ref-23)
24. En tête du *Recueil de pièces fugitives en prose et en vers,* publié en 1740 (fin de 1730), il y avait un *Essai sur le Siècle de* *Louis XIV,* en trente-huit, pages dans lequel était le passage que Voltaire cité ici, et qui se retrouve dans le chapitre II du *Siècle de Louis* XIV*.* (B.) [↑](#footnote-ref-24)
25. Sarrasin (1604-1654), auteur d’une *Conspiration de Wallenstein.* [↑](#footnote-ref-25)
26. Voyez tome XVI, page 350 [↑](#footnote-ref-26)
27. Ces vers se trouvent dans les *Œuvres de Vergier,* et aussi dans les *Œuvres de La Fare.*

    [↑](#footnote-ref-27)
28. *Jérusalem délivrée*, chant XVI, octave 43. [↑](#footnote-ref-28)
29. Ce vers est autrement dans l’édition de 1746, la première qui contienne ce passage, et dans toutes celles que j’ai vues (B.)

    On lit sans la *Henriade :*

    Quand l’air n’est plus frappé des cris des matelots.

    C’est donc une variante que se permet ici Voltaire, et qui le trahit. (G.A.) [↑](#footnote-ref-29)
30. Troisième des *Discours sur l’homme*, vers 135-144(voyez tome IX) [↑](#footnote-ref-30)
31. C’est *l’Œdipe* de Voltaire, acte 1V, scène III ; voyez tome Ier du *Théâtre, page* 98. [↑](#footnote-ref-31)
32. Encore un trait que décèle Voltaire. (G. A.) [↑](#footnote-ref-32)
33. Acte Ier, scène II. [↑](#footnote-ref-33)
34. Acte Ier, scène III. [↑](#footnote-ref-34)
35. Acte Ier, scène V. [↑](#footnote-ref-35)
36. *Acte Ier*, scène VII [↑](#footnote-ref-36)
37. Acte Ier, scène VIII. [↑](#footnote-ref-37)
38. Acte Ier, scène X. [↑](#footnote-ref-38)
39. Comparez cette critique *d’Électre* à celle que l’on trouve dans la *Dissertation* à la suite d’*Oreste,* tome IV du *Théâtre.* [↑](#footnote-ref-39)
40. Les observations sur ces vers ne se retrouvent pas dans le *Commentaire de Corneille.* [↑](#footnote-ref-40)
41. Boileau. *Art poétique,* I. 155-56. [↑](#footnote-ref-41)
42. « *Alexandre.* Si j’avais à revivre, je voudrais être encore un illustre conquérant. — *Phryné.* Et moi, une aimable conquérante… Les belles sont de tous pays, et les rois même, ni les conquérants, n’en sont pas. » (Premiers *Dialogues des morts anciens,* I. Alexandre, Phryné.) [↑](#footnote-ref-42)
43. Premiers *Dialogues des morts anciens avec des modernes,* II. Sapho, Laure. [↑](#footnote-ref-43)
44. Boileau, épître IX, 43. [↑](#footnote-ref-44)
45. Fontenelle. (Premiers *Dialogues des morts anciens avec des modernes,* III. Socrate, Montaigne.) [↑](#footnote-ref-45)
46. Premiers *Dialogues des morts modernes,* II. Charles Quint. Érasme. [↑](#footnote-ref-46)
47. Premiers *Dialogues des morts modernes,* II. Élisabeth d’Angleterre, le duc d’Alençon. [↑](#footnote-ref-47)
48. *Nouveaux Dialogues des morts anciens,* III. Candaule, Gygès. [↑](#footnote-ref-48)
49. *Nouveaux Dialogues des morts anciens,* IV. Faustine, Brutus. [↑](#footnote-ref-49)
50. *Nouveaux Dialogues des morts anciens avec des modernes,* I. Sénèque, Scarron [↑](#footnote-ref-50)
51. *Nouveaux Dialogues des morts anciens avec des modernes,* II. Artémise, Raimond Lulle. [↑](#footnote-ref-51)
52. *Ibid.,* III. Apicius, Galilée. [↑](#footnote-ref-52)
53. *Nouveaux Dialogues des morts modernes,* I. Soliman, Juliette de Gonzague. [↑](#footnote-ref-53)
54. *Ibid.,* II. Paracelse, Molière. [↑](#footnote-ref-54)
55. *Ibid.,* V. La duchesse de Valentinois, Anne de Boulen. [↑](#footnote-ref-55)
56. Horace, *Art. Poétique*, 343. [↑](#footnote-ref-56)
57. Allégorie première : *Torticolis*, vers 45-46, 71-76. [↑](#footnote-ref-57)
58. S’il reste encore des gens de lettres qui croient de bonne foi J.-B. Rousseau un poète égal ou supérieur à M. de Voltaire, nous les exhortons à comparer cette description de l’enfer avec le cinquième chant du *la Pucelle.* (K) [↑](#footnote-ref-58)
59. Boileau, *Art. Poétique*, III. 399. [↑](#footnote-ref-59)
60. Voltaire a donné un article ÉPIGRAMME dans ses *Questions sur l’Encyclopédie* : voyez tome XVIII, page 558. [↑](#footnote-ref-60)
61. Boileau, *Art. Poétique*, II. 103-4. [↑](#footnote-ref-61)
62. Toujours J.-B Rousseau. Cette insistance, mieux que tout le reste, trahit le véritable auteur. [↑](#footnote-ref-62)
63. Épigramme XL. [↑](#footnote-ref-63)
64. Fable II, livre IX [↑](#footnote-ref-64)
65. Livre I, fable Ière. [↑](#footnote-ref-65)
66. Livre I, fable II. [↑](#footnote-ref-66)
67. Boileau, satire I. vers.52. [↑](#footnote-ref-67)
68. Boileau, satire XI vers 34. [↑](#footnote-ref-68)
69. *4e Discours sur l’Homme,* 118. [↑](#footnote-ref-69)
70. *Henriade,* I, 31. [↑](#footnote-ref-70)
71. *Ibid.,* III, 41. [↑](#footnote-ref-71)
72. Gresset, *Epître à ma sœur,* vers 92. [↑](#footnote-ref-72)
73. Scarron, *Don Japhet d’Arménie, I, II.* [↑](#footnote-ref-73)
74. Livre Ier, fable Ière. [↑](#footnote-ref-74)
75. Livre III, fable II [↑](#footnote-ref-75)
76. Livre II, fable VI [↑](#footnote-ref-76)
77. Livre I. fable XVI. [↑](#footnote-ref-77)
78. Livre IV. Fable, XXI. [↑](#footnote-ref-78)
79. Livre I. fable VII. [↑](#footnote-ref-79)
80. Livre III, fable XXVI. [↑](#footnote-ref-80)
81. Livre II, fable II [↑](#footnote-ref-81)
82. Livre Ier, fable II [↑](#footnote-ref-82)
83. Livre V, fable XIX [↑](#footnote-ref-83)
84. On lit dans *Inès I, III* :

    Madame, il est enfin digne que la princesse

    Lui donne, avec sa main, l’estime et la tendresse. [↑](#footnote-ref-84)
85. J.B. Rousseau, livre I er, ode II [↑](#footnote-ref-85)
86. *Remarques grammaticales sur Racine,* 1738. [↑](#footnote-ref-86)
87. Ce n’est pas la même expression, ni le même sens. [↑](#footnote-ref-87)
88. À ces vers du *Misanthrope,* acte Ier, scène Ière,

    Non, l’amour que je sens pour cette jeune veuve

    Ne ferme point mes yeux aux défauts qu’on lui treuve,

    Voltaire a, s’il faut en croire Ximénès, substitué ceux-ci :

    Non, sans doute, et les torts, de cette jeune veuve

    Mettent cent fois le jour ma constance à l’épreuve.

    Voyez *Œuvres de Molière,* édition Louis Moland, tome IV, page 58. [↑](#footnote-ref-88)
89. On lit dans Molière, acte III scène III •

    Et ses soins tentent tout

    Pour accrocher quoiqu’un

    La remarque est sans objet. [↑](#footnote-ref-89)
90. Acte Ier, scène Ière, vers 13 et 14 [↑](#footnote-ref-90)
91. *Ibid.,* vers 51 et 52. [↑](#footnote-ref-91)
92. *Ibid.,* vers 70-71. [↑](#footnote-ref-92)
93. Acte Ier, scène Ière, v 127. [↑](#footnote-ref-93)
94. *Ibid*., 132 140 [↑](#footnote-ref-94)
95. *Ibid.*, 181. [↑](#footnote-ref-95)
96. Acte II, scène II, v. 78. [↑](#footnote-ref-96)
97. Acte II. Scène II, v. 80. [↑](#footnote-ref-97)
98. *Ibid.* 129. [↑](#footnote-ref-98)
99. *Ibid.* 135-36. [↑](#footnote-ref-99)
100. Acte III, scène III, 15. [↑](#footnote-ref-100)
101. *Ibid.* 35-43. [↑](#footnote-ref-101)
102. *Ibid.*, scène IV, 2. [↑](#footnote-ref-102)
103. *Ibid.*, 8. [↑](#footnote-ref-103)
104. Acte II, scène IV, 48. [↑](#footnote-ref-104)
105. *Ibid.*, 63. [↑](#footnote-ref-105)
106. Acte III. Scène Ière, v. 23. [↑](#footnote-ref-106)
107. *Ibid.*, 79-80. [↑](#footnote-ref-107)
108. Acte III, scène II, v. 75 et 70. [↑](#footnote-ref-108)
109. Ibid*.* v 88 90. [↑](#footnote-ref-109)
110. Ibid*.* 124. [↑](#footnote-ref-110)
111. Ibid*.* scène III. v 9. [↑](#footnote-ref-111)
112. Acte III, scène III, v. 19-20. [↑](#footnote-ref-112)
113. Ibid*.* scène IV. v 40. [↑](#footnote-ref-113)
114. Ibid*., 65.* [↑](#footnote-ref-114)
115. Acte IV, scène Ière, v. 1 et 4. [↑](#footnote-ref-115)
116. Ibid*., 73.* [↑](#footnote-ref-116)
117. Ibid*., 104.* [↑](#footnote-ref-117)
118. Ibid*., 15.* [↑](#footnote-ref-118)
119. Ibid*., 43-44.* [↑](#footnote-ref-119)
120. Acte IV, scène Ière, 52. [↑](#footnote-ref-120)
121. Ibid*., scène III, 39.* [↑](#footnote-ref-121)
122. Ibid*., 56.* [↑](#footnote-ref-122)
123. Ibid*., 93-94.* [↑](#footnote-ref-123)
124. Acte V, scène Ière, v. 1 et 2. [↑](#footnote-ref-124)
125. Ibid*., 87-88.* [↑](#footnote-ref-125)
126. Ibid*., 95* [↑](#footnote-ref-126)
127. Pompée est de 1641 ; les *Lettres provinciales* sont de 1656. [↑](#footnote-ref-127)
128. Acte V, scène Ière, vers 102. [↑](#footnote-ref-128)
129. Ibid*., vers 104.* [↑](#footnote-ref-129)
130. Ibid*., scène II, vers 1 et 2.* [↑](#footnote-ref-130)
131. Acte V, scène II, 20. [↑](#footnote-ref-131)
132. *Ibid.,* scène III, vers 27 et 28. Ce texte est encore celui de l’édition de 1664 ; mais on lit dans l’édition de 1682 :

     Ni vos vœux ni nos soins n’ont pu le secourir. [↑](#footnote-ref-132)
133. Acte V, scène IV, vers 3 et 4. Voltaire, dans son *Commentaire sur Corneille,* trouve énergique le *ce qu’il peut, l’être,* qui est condamné ici. [↑](#footnote-ref-133)
134. Acte V, scène IV, vers 7 et 8. [↑](#footnote-ref-134)
135. *Ibid.,* 9. [↑](#footnote-ref-135)
136. *Ibid.,* 13. [↑](#footnote-ref-136)
137. Acte V, scène IV, 33. [↑](#footnote-ref-137)
138. *Ibid.,* 36. [↑](#footnote-ref-138)
139. *Ibid.,* vers 79. [↑](#footnote-ref-139)
140. Acte V, scène V, 18. [↑](#footnote-ref-140)
141. *Ibid.,* 33. [↑](#footnote-ref-141)
142. *Vrais Principes de la langue française*, 1747, deux volumes in-12. [↑](#footnote-ref-142)
143. L’une, de 1705 ; l’autre, de 1730. [↑](#footnote-ref-143)
144. Horace de *Art. Poet.* , 19. [↑](#footnote-ref-144)
145. Voyez tome VIII. [↑](#footnote-ref-145)
146. *Les Lettres diverses du chevalier d’Her*,… 1685, in-12, sont de Fontenelle. [↑](#footnote-ref-146)
147. *L’Espion turc* est attribué aussi à Marana. Les *Lettres juives, chinoises, cabalistiques,* sont de d’Argens. [↑](#footnote-ref-147)
148. La lettre de Voltaire à Frédéric, du 21 décembre 1741, dans laquelle se trouve le passage transcrit ici, avait été imprimée en 1745, et peut-être plus tôt. (B.)

     [↑](#footnote-ref-148)
149. La bataille d’Almanza, *25* avril 1707 : voyez tome XIV, le chapitre XXI du *Siècle de Louis XIV.* [↑](#footnote-ref-149)
150. Deuxième *des Discours sur l’Homme*, vers 41-56 ; voyez tome IX. [↑](#footnote-ref-150)
151. Ce vers existe encore dans l’édition de 1746 des *Œuvres de Voltaire.* L’édition de 1748 est la première dans laquelle il fut remplacé par celui-ci :

     Pucelle est sans vertu ; Desfontaines, sans vice.

     L’abbé Desfontaines était mort en 1745. (B.). [↑](#footnote-ref-151)
152. On lit *invincibles* dans toutes les éditions de l’opuscule intitulé *Connaissances des beautés,* etc. ; mais c’est une fausse citation. Toutes les éditions de *la Henriade* portent *invisibles.* (B.) [↑](#footnote-ref-152)
153. Toutes les éditions, même celles de 1749 et 1750, portent ici *présence.* Mais il m’a paru évident qu’il faut *prescience ;* et j’ai mis ce mot. (B.) [↑](#footnote-ref-153)
154. Dans les *Questions sur l’Encyclopédie*, un paragraphe de l’article ART DRAMATIQUE traite *De l’Opéra* ; voyez tome XVII, page 420. [↑](#footnote-ref-154)
155. Par Lamotte [↑](#footnote-ref-155)
156. Par Quinault, acte IV, scène v. [↑](#footnote-ref-156)
157. *Thésée,* acte IV, scène VII. [↑](#footnote-ref-157)
158. Comédie de Dufresny, acte III scène VII. [↑](#footnote-ref-158)
159. *Alzire,* acte V, scène V ; voyez tome II du Théâtre*.* [↑](#footnote-ref-159)
160. Opéra de Voltaire : voyez tome II du *Théâtre,* page 35. [↑](#footnote-ref-160)
161. *Samson*, voyez tome II du *Théâtre*, Page 37. [↑](#footnote-ref-161)
162. L’édition in 12 de Kehl et quelques réimpressions donnent ce dernier membre de phrase. Dans les éditions de 1749, 1750, et in-8° de Kehl, on lit : « au hasard : cela devrait ôter tout crédit à ses satires », expression qu’on retrouve treize lignes plus bas. [↑](#footnote-ref-162)
163. La main de Voltaire apparaît dans tout ceci très-visiblement. [↑](#footnote-ref-163)
164. Livre II, ode x, vers 5. [↑](#footnote-ref-164)
165. Boileau, épitre IX, 262.

     Livre 11, allégorie III, vers 262, 269-70 [↑](#footnote-ref-165)
166. Livre Ier, épitre III, vers 29-30. [↑](#footnote-ref-166)
167. Livre Ier, épitre V, vers 51 54. [↑](#footnote-ref-167)
168. Livre II, allégorie III, vers 262, 269-70 [↑](#footnote-ref-168)